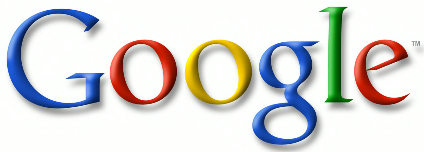
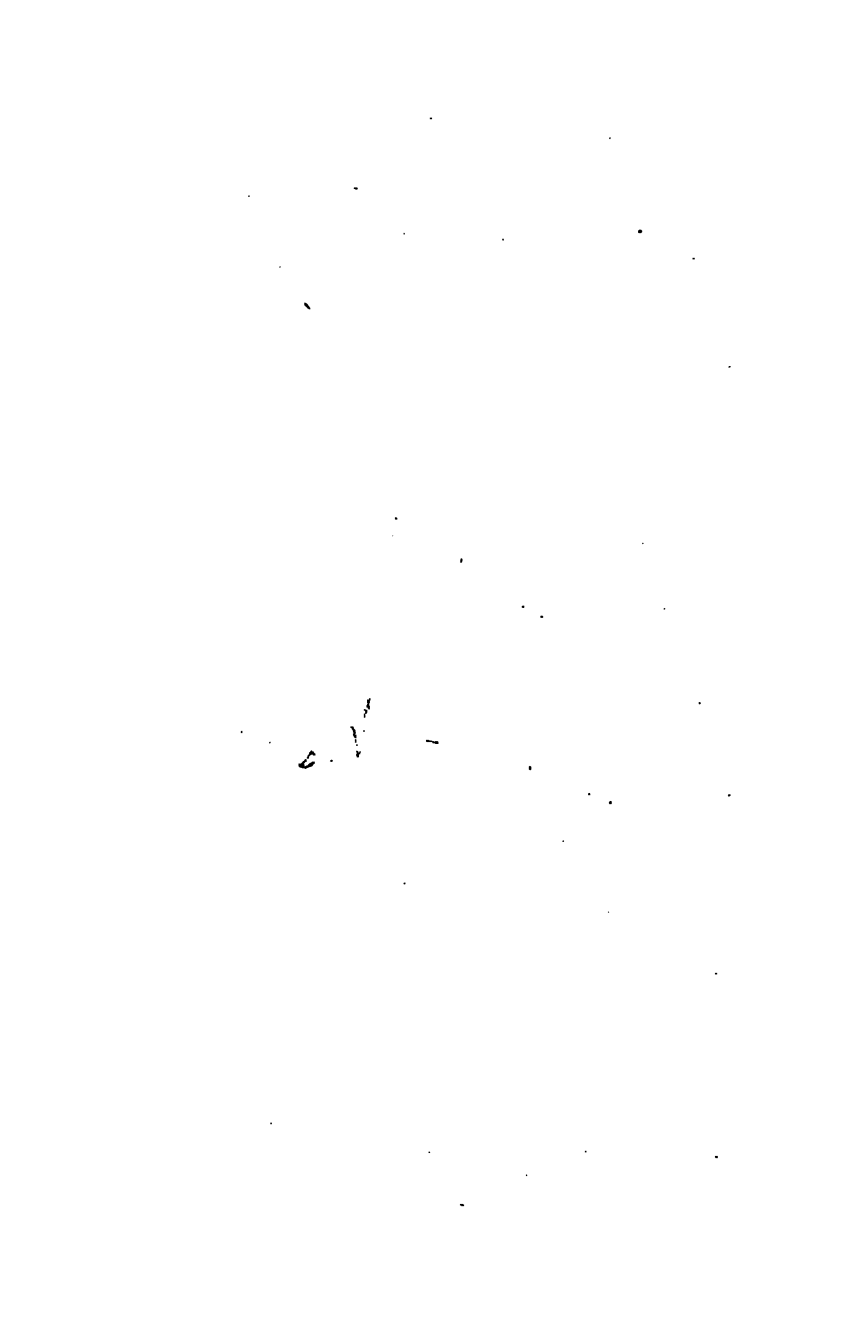





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA






Pogge Florentin.

POGGIANA,

OU

LA VIE, LE CARACTERE, LES SENTENCES, ET LES BONS MOTS

DE

POGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE DE FLORENCE;

ET

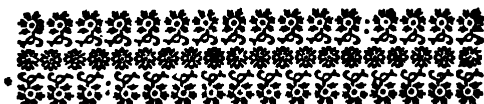
Un Suplement de diverſes Pieces importantes.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez Pierre Humbert.
MDCCXX.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 NOV. 1942
OF OXFORD



AVERTISSEMENT.

L'Auteur de ce Recueil ayant eu occasion de lire les Oeuvres de *Pogge Florentin*, en travaillant à un Ouvrage plus sérieux, a crû que les Savans pourroient se délasser en le lisant, comme il s'est délassé lui-même en le composant. Pogge Florentin est assez célèbre dans la République des Lettres, pour inspirer au Public quelque curiosité de le connoître plus particuliérement. On verra par l'Histoire de sa vie, & par les traits qu'on a rassemblez ici que ce qui part de sa plume, ne doit pas être indifferent aux

personnes de bon goût. On y trouvera du serieux, & de l'enjoué, des sentences, & de bons mots, de la morale, & de la politique, l'Art militaire y tient même sa place de tems en tems.

Quoi qu'il semble que la mode des Livres en *Ana* commence un peu à passer, on a crû pourtant pouvoir donner à ce Recueil le titre de *Poggiana*. D'autant plus que dès lors on avoit donné le nom de *Poggiana*, & de *Montepolitiana* aux découvertes que firent en Allemagne Pogge, & *Barthelemi de Montepolitiano*, comme cela paroît par une Lettre de *Francisco Barbaro* à Pogge son bon ami. Cette Lettre dont Monsieur Recanati n'a donné que quelques fragmens s'est trouvée toute entiére dans la belle Bibliotheque de S. Paul à Leipsig.

ſig. Comme le ſavant Monſieur *Bœrner* Profeſſeur en Theologie, & Bibliothequaire de l'Univerſité de cette Ville me l'a généreuſement communiquée, j'en rapporterai * ici un endroit aſſez curieux, & qui juſtifiera le titre qu'on donne à cét Ouvrage. *Tout de même qu'on appelloit les pommes d'Appius*, Appiana, *les Ceriſes de Lucullus*, Luculliana, *& les poires de Manlius*, Manliana. *On appellera auſſi un jour* Poggiana, & Montepolitiana *les ſemences de Litterature que vous avez apportées d'Allemagne, en Italie.* Peut-être ne croioit-on pas que l'origine des *Ana* fût auſſi ancienne. On a cru d'ailleurs ne pouvoir ſuivre un meilleur modele que celui de

 Mon-

* On la trouvera toute entiere en Latin à la fin du Tome II. de ce Recueil, pag. 313.






Pogge Florentin.

POGGIANA,

O U

LA VIE, LE CARACTERE, LES SENTENCES, ET LES BONS MOTS

D E

POGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE DE FLORENCE;

E T

Un Suplement de diverses Pieces importantes.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez Pierre Humbert.

MDCCXX.

au contraire la plûpart de ceux qui écrivent ſemblent avoir pris à tâche de découvrir la leur. Au fonds il n'y aura jamais que des ſots, qui concluront de ce que Pythagore, Socrate & tant d'autres grands Philoſophes n'ont point écrit, qu'ils étoient des ignorans. *Il s'eſt pourtant trouvé parmi les MSS. de la riche Bibliotheque de Wolffenbutel, une Lettre de Cincio à Pogge, où l'on découvre en lui les caractères qu'on vient de marquer, & par où l'on peut juger de ce qu'il eût été capable de faire, ſi ſon loiſir, ſon humeur, ou ſa modeſtie le lui euſſent permis.*

Lettre de Cincio à Pogge. *Cette Lettre eſt une félicitation ſur l'augmentation de la famille de Pogge. Il y regne un grand caractere de tendreſſe, & ſur tout une alliance aſſez rare, c'eſt celle de la ſincerité & de la politeſſe. L'éloge qu'il y fait de la République de Florence eſt de ce caractere. Il eſt veritable, & il devoit faire beaucoup de plaiſir au Florentin ſon ami.* Votre fils, *dit-il*, ſera élevé à Florence, ſi féconde en eſprits merveilleux, & en perſonnages d'une doctrine profonde; d'ailleurs ſi floriſſante par ſon commerce, qu'elle ſurpaſſe toutes les autres Villes,

ou

ou au moins qu'elle n'est surpassée par aucune. *Il prétend qu'un heureux naturel soutenu par une bonne & soigneuse éducation, ne peut jamais être corrompu par la fortune, ni alteré par les influences des Astres.* Il est vrai, *dit-il*, qu'Homere nous fait un conte d'une certaine chaine d'or, qui s'étend depuis le Ciel jusqu'à la Terre, & qui entraîne les hommes, pendant qu'ils croyent la tirer à eux, voulant faire entendre par là que les actions humaines sont sujettes au Destin, & que nul ne peut resister à sa nécessité. Mais peut-être qu'il en parloit selon l'opinion du vulgaire, ou qu'avec quantité de Philosophes opiniâtres qu'on n'a jamais pu ramener par aucune raison, de cette doctrine de la fatalité, il étoit lui-même de ce sentiment. *Comme il y a dans cette Lettre une fort belle morale accompagnée d'une agréable érudition, sur tout par rapport à l'éducation des enfans, on fera d'autant moins de difficulté de la donner avec quelques autres à la fin de cet Ouvrage* * *que c'est peut-être l'unique monument que nous ayons de Cincio.*

Il est certain que la famille des Cen-

* On la trouvera au Tom. II. p.322.

ces *, *avoit depuis long tems tenu les premiers rangs dans l'Eglise. Dans l'onzième siècle, il y eut un Cincius Gouverneur de Rome, homme de grande autorité en Italie, qui adhera à l'Anti-Pape Clement III. & s'opposa vigoureusement aux entreprises de Gregoire VII. sur l'Eglise & sur l'Empire. Ce Pape l'excommunia, mais sans se mettre en peine de cette foudre, il l'enleva de vive force, pendant qu'il celebroit la Messe, & l'emmena prisonnier. Ce Cincius mourut à Pavie où il étoit allé joindre l'Empereur Henri IV. Il y avoit sous le Pontificat de Victor. III. un Cincius Consul Romain, qui assista à l'élection de ce Pape. Il semble que lors de l'élection de Gelase II. dans le douzième siècle. il y eut deux Cincius, dont l'un étoit Cardinal, & assista à cette élection. L'autre qui s'appelloit* Frangipane, *tenoit le parti de l'Empereur Henri IV. contre ce Pape, qui en fut cruellement maltraité. Ce fut apparemment le même, qui adhera à l'Anti-Pape Anaclet, contre Innocent II. Sur la fin du même siècle sous Celestin III.* Cin-

Baron. Ann. 1075. 1077.

Baron. Ann. 1118. n. IV. XIII.

* C'est ainsi que les appelle Auberi dans sa Vie des Cardinaux.

Cincius Camerier de ce Pape, composa un Traité des Biens *, Cens, *ou* Rentes *de l'Eglise Romaine dont le Manuscrit est au Vatican. Il paroît par les citations de Baronius & de Pagi, que cet Ouvrage ne roule pas seulement sur ce que porte le titre; mais qu'il est en même tems Historique. Enfin un Cardinal de ce nom fut élu Pape en* 1193. *sous le nom d'Honoré III.*

Il faut mettre Jean Aurispa *Prêtre Sicilien & Auteur celebre en ce tems-là tant en prose qu'en vers, entre les illustres contemporains de Pogge. Laurent Valle avoit reproché à ce dernier de s'être brouillé avec Aurispa, mais il s'en défend & en parle avec éloge. Il fut comme lui Secretaire des Papes Eugene IV. & Nicolas V. qui lui donna de beaux Benefices en Sicile. Il étoit également aimé des Grands & des Savans, comme des Papes qu'on vient de nommer, du Roi Alphonse, des Ducs de Ferrare, d'Æneas*

Jean Aurispa.

Antonin. Mongitori Biblioth. Sicul. T. I.

* *En voici le titre.* Incipit liber Censuum Romanæ Ecclesiæ à Cencio Camerario compositus secundum antiquorum Patrum regesta, & memorialia diversa, anno Incarnationis Dominicæ millesimo centesimo nonagesimo secundo, Pontificatus Celestini Papæ tertii anno secundo.

d'Æneas Sylvius, d'Antoine de Palerme, de François Philelphe, de Laurent Valle, qui le reconnoît pour son Maître dans la Langue Grecque. On ne sait point l'année ni le lieu de sa mort. Il vécut fort vieux & laissa divers Ouvrages, des Epigrammes, un volume de Lettres, dont il y en a quelques-unes de Manuscrites chez les Hermites de Padoüe &c. Il fit aussi quelques Traductions d'Auteurs Grecs en Latin, comme celles des Oeuvres d'Archimede, de la Vie d'Homere, & du Livre d'Hieroclès sur les vers dorez de Pythagore, qu'il dédia à Nicolas V. Le savant & illustre M. Dacier en parle amplement & avec beaucoup d'éloge dans la Préface de la belle Traduction Françoise qu'il a donnée de ce Commentaire d'Hieroclès.

Alexandre d'Alexandre. *La Loi* Cincia *m'a fait souvenir d'un illustre Auteur du quinzième siècle, parce qu'il en parle dans un Ouvrage (a) qui nous est resté de lui, sous le titre de* Dies geniales, *c'est-à-dire*, journées agréables. *C'est* Alexandre d'Alexandre, *célèbre Jurisconsulte de Naples. On se plaint dans la Préface de cet Ouvrage que les* Biographes *(b) n'ont point parlé de cet habile Antiquaire & Critique, quoiqu'on*

(a) Dies gen. T. II. p. 547.

(b) C'est-à-dire, *Ecrivains*

qu'on ait écrit la Vie de plusieurs de ses contemporains. Mais le savant Auteur de cette Préface se trompe fort. Moreri allegue cinq ou six Auteurs qui ont parlé du Jurisconsulte Alexandre, entre lesquels est Jean Gerard Vossius *qui le préfere de beaucoup à François Philelphe, dont il sera souvent parlé dans cet Ouvrage. Il n'est pas surprenant qu'on n'en trouve aucune mention dans Pogge, qui pouvoit ne l'avoir pas connu, puis que Pogge mourut en* 1459. *& qu'Alexandre vécut jusqu'à* 1494. *Comme Moreri nous instruit assez de sa famille, je ne parlerai que de ses liaisons, & du caractere de ses mœurs & de son esprit. Il fut Disciple de François Philelphe, dont il parle avec éloge, sans disconvenir pourtant, que dans sa jeunesse ses mœurs avoient été déréglées. On peut mieux compter sur ce jugement que sur les déclamations emportées de Pogge contre Philelphe. Entre les divers talents de notre Jurisconsulte Napolitain, il avoit celui de bien donner le caractere des gens, & de les produire par les endroits les plus avantageux. Il commence son Ouvrage par le caractere de* Jovianus Pontanus, *Historien, Orateur, & Poëte célébre, qui fut*

des Vies des hommes illustres.

Alex. ab Alex. T. I. p. 177.

p. 1.

fut Précepteur du Roi Alphonse, & Sénateur de Venise. C'étoit, *dit-il*, un homme d'un esprit extremement doux, sa politesse, & son élegance étoit accompagnée d'une ingenuïté qui rendoit sa conversation charmante. *Il recevoit ses amis avec autant de plaisir que de bonté. Leurs entretiens rouloient sur les belles Lettres, & finissoient ordinairement par un repas frugal & gai. C'est ce qui arriva chez Actius Syncerus, qui traitoit souvent ses amis, du nombre desquels étoit Alexandre. Il y a ici à remarquer quelques particularitez assez agréables. 1. La simplicité de leurs repas. Celui dont l'Auteur parle ici étoit de citrouille avec de la laituë hachée menu & assaisonnée avec des grains de raisins sechez au Soleil, des pommes de bonne odeur qu'on avoit conservées l'hyver, des figues seches de Sinuesse* avec de l'eau de Rose, d'autrefois des choux fleurs & des asperges de Jardin. C'est là ce qu'il appelle un repas délicat & non vulgaire †.*

2. C'étoit

* Ville de la Terre de Labour dans la Campagne de Rome.

† Cœnâque non vulgari nec protritâ; sed aut veteris cucurbitæ ferculo cum lactucæ tyrso minutim cæso, & acino uvæ passæ insperso; aut olen-

2. *C'étoit la coutume de chanter sur la lyre les élégies d'Ovide, de Catulle, de Properce & des autres.* 3. *Ce fut Sannazar qui chanta dans cette fête dont Alexandre fait le recit. Nous apprenons ici que Sannazar n'étoit pas un homme de* grande naissance, *comme l'a dit Moreri. C'étoit un esclave Ethiopien qu'Actius Syncerus avoit affranchi, & à qui il avoit donné son nom avec la liberté. Il chanta jusqu'à mille vers de Properce. La melodie finit par quelque question sur un vers de cè Poëte.*

*Les Savans connoissent le merite, le savoir & les vertus d'*Hermolaus Barbarus, *Senateur de Venise, & fait Patriarche d'Aquilée par Innocent VIII. auquel il fut envoyé par la République de Venise. Il étoit lié d'une amitié fort étroite avec Alexandre d'Alexandre. Pendant son sejour à Rome il étoit visité de tous les Savans, & on étoit ravi de son érudition profonde & agreable tout ensemble, aussi bien que de la bonté de ses mœurs & de son* Urbanité. *Un jour qu'il avoit invité ses amis à souper, on agita cet-* Hermolaus Barbarus. T. I. p. 546.

olentibus pomis anni frigore servatis & ficu sicca, Sinuessina cum Rosaceo. p. 236.

cette question, si l'on pouvoit dire, que le Navire des Argonautes construit par Thesée & qui subsistoit encore à Athenes du tems de Demetrius Phalereus, *étoit le même navire. Hermolaus après avoir soutenu que ce n'étoit point le même, parce que les materiaux du premier ne subsistoient plus & qu'ils avoient été remplacez par d'autres, demanda à Alexandre d'Alexandre son sentiment là-dessus. Il prouva par l'autorité des Jurisconsultes, & par l'usage commun, que c'étoit le même navire, comme un* Conseil *& un* Peuple *ne laissent pas d'être le même Conseil & le même Peuple, quoique ce ne soient plus les mêmes gens. Il cite entre autres les Jurisconsultes* Ulpien *&* Pomponius, *qui ont jugé qu'un troupeau qui auroit été donné par Testament à quelcun lui appartiendroit, quand même il ne resteroit pas une seule des brebis, qui vivoient quand le Testament a été fait.* Autrement, *dit-il*, comme nous changeons tous les jours par les pertes & les reparations, qui se font dans notre corps, nous ne serions pas les mêmes qu'il y a un an. *Hermolaus accommoda le different par une fort bonne distinction entre le sens physique & grammatical du mot*, le même, *& son*

sens

sens ordinaire, usité, & impropre. Les Physiciens qui sont plus subtils & qui prennent tout à la rigueur de la lettre & selon l'exacte verité, ne diront pas qu'un troupeau, dont toutes les vieilles brebis sont mortes, & qui a été renouvellé par la propagation, soit le même troupeau; mais les Jurisconsultes s'en tiennent à ce qui est probable, à l'équité & au langage commun. C'est dans ce sens figuré, que S. Amant dans son Poëme sur la Solitude, juge que les arbres de son tems étoient les mêmes que ceux du commencement du Monde.

Mon Dieu! que mes yeux sont contens
De voir ces bois qui se trouvérent
A la nativité des tems,
Et que tous les siècles revérent;
Etre encore aussi beaux & verds
Qu'aux premiers jours de l'Univers.

Alexandre d'Alexandre après avoir long tems frequenté le Barreau à Naples & à Rome, s'en retira à cause de l'ignorance crasse des Juges, de leurs injustices énormes, & de leur insupportable corruption, comme il le dit à Raphaël de Volterra, *à qui il en raconte divers exemples. Sa probité, sa modestie, & la crain-* T. II. p. 502.

te de s'associer avec des scelerats & des gens de sac & de corde, tels qu'étoient ceux qui se poussoient alors aux premieres Dignitez tant Ecclesiastiques que Civiles l'empêcherent de s'avancer. C'est là raison qu'il en rend à un de ses amis, qui le querelloit de son indolence.

Ibid. p. 614.

Barthelemi de Montepulciano.

On a vu dans la Vie de Pogge, que Barthelemi de Montepulciano *, *fut envoyé avec lui en Allemagne pour rechercher d'anciens Manuscrits. Il étoit naturel d'avoir quelque curiosité de connoître le compagnon de l'Illustre Pogge dans cette sorte de chasse, & j'étois mortifié d'avoir tant feuilleté inutilement pour le déterrer. Mais je fus bien surpris, en parcourant les Lettres de Leonard Aretin, de trouver dans ce compagnon de voyage de Pogge, un homme aussi méprisable & aussi ridicule que Leonard le represente. Comme la Lettre où il en parle à Pogge lui-même est assez curieuse, j'en donnerai ici à peu près le contenu.*

Aret. Ep. L. VI. Ep. 5.

Un jour qu'il étoit en chemin pour Arezzo, il apperçut de loin dans la forêt des chartiers & d'autres gens fort occupez à

* Ce Barthelemi avoit quelque Prélature à la Cour de Rome.

à tirer d'un mauvais pas quelques charettes chargées de colonnes, de ſtatues de marbre, de baſes & d'autres morceaux de Sculpture & d'Architecture, comme pour bâtir un Mauſolée. Trouvant aſſez extraordinaire de voir de pareils préparatifs ſur cette route, il eut la curioſité d'aller demander ce que c'étoit. Que le Diable emporte tous les Poëtes qui furent & qui ſeront jamais, *lui répondit un des entrepreneurs (a), en s'eſſuiant le viſage qu'il avoit tout en ſueur.* Que vous ont fait les Poëtes, *dit Aretin*, que vous leur ſouhaitiez tant de mal? N'eſt ce pas, *dit-il*, ce fou de Poëte, dont vous voyez ici la ſtatue, qui a commandé qu'on portât ces marbres à Montepulciano * pour lui faire un tombeau? *Là-deſſus Aretin demanda s'il étoit mort quelque Poëte dans cette ville. On lui dit que c'étoit à Rome qu'il étoit mort, mais qu'il avoit ordonné par ſon Teſtament, qu'on le tranſportât dans ſa patrie & qu'on y érigeât une ſtatue pour lui*

(a) Redemptor.

* Montepulciano eſt une petite ville ſur une haute montagne, dans le Sienois avec un Evêché. Ce fut la patrie de Bellarmin & d'Ange Politien.

lui & une pour son Pere. Comme Aretin avoit oui dire, qu'il étoit mort depuis peu à Rome, un certain Barthelemi de Montepulciano qui avoit laissé quelque argent à certain usage, ne doutant point que ce ne fût celui dont il s'agissoit, vous avez grand tort, *dit-il*, d'avoir maudit les Poëtes à l'occasion de cet âne-là. Il n'est nullement Poëte, c'est un franc ignorant, qui ne s'est jamais distingué que par sa folie & sa vanité. Je ne l'ai jamais connu, *dit l'Entrepreneur*, & même je n'en ai jamais oui parler, mais ses compatriotes le disent Poëte, & je crois qu'ils en feroient un Dieu s'il avoit donné un peu plus d'argent. Mais puis qu'il n'étoit pas Poëte, je fais reparation aux Poëtes, & je ne dirai plus de mal d'eux.

Aretin fait à cette occasion de fort belles reflexions sur la vanité des tombeaux. Il y a eu, *dit-il*, trois grands Heros qui n'ont point eu de monument. Cyrus, Alexandre & César. On n'apprend point que ces deux derniers se soient mis en peine de leur sepulture. A l'égard de Cyrus il défendit expressement de lui en bâtir, & commanda que l'on mît son corps dans la terre, la

re-

regardant comme la plus magnifique de toutes les ſepultures, à cauſe des belles fleurs, des fruits délicieux & des autres richeſſes qu'elle produit.

*A la ſuite de ces traits d'Hiſtoire vient une ſanglante apoſtrophe au pauvre Barthelemi. Il le repreſente non ſeulement comme un ignorant de la plus craſſe ignorance, comme un homme d'une conduite extravagante; mais encore comme un homme de rien. Son pere étoit un Mercier *, qui couroit les foires; ſa grand' mere une ſage-femme, ſa mere une fanatique; à courir les ruës toute échevelée. Tout ſon merite conſiſtoit donc en ce qu'il avoit laiſſé de l'argent. Mais Leonard Aretin dit qu'il l'avoit volé, & qu'il le cachoit parce que le Pape avoit voulu lui faire rendre gorge. Enfin après avoir cherché fort curieuſement & d'un tour fort ſatirique, ce qu'on pourroit mettre ſur ſon tombeau, il conclut qu'il auroit mieux fait de ſe faire cacher ſous la terre après ſa mort, comme il cachoit ſon argent pendant ſa vie.*

Après avoir lu cette Lettre il m'eſt venu dans l'eſprit, ou que Leonard Aretin

* Mercator circumforaneus.

tin parle d'un Barthelemi de Montepulciano different de celui de Pogge, ou qu'il y a beaucoup de passion & de medisance dans le portrait qu'en fait Leonard, ou que c'est peut-être l'un & l'autre. Est-il vraisemblable en effet qu'on eût donné à Pogge une si grosse bête pour associé, dans des recherches qui demandent non seulement beaucoup d'érudition, mais de la penetration & de la sagacité. D'ailleurs eût-il pû parler d'un tel homme, avec éloge, & le mettre sur les rangs comme il fait dans ses Discours Convivaux, *sans s'exposer à la risée de tout le monde. On n'auroit pas manqué de dire;*

* O le projet plaisant d'un Poëte ignorant
Qui de tant de Heros va choisir Childebrand.

J'ai été ravi de me rencontrer à cet égard, avec Mr. Apostolo Zeno *savant Italien, qui en juge ainsi dans le dixième Tome de son Journal des Savans d'Italie.* p. 417. 418. Quel *Bartolommeo*, di cui quì si dice essere stato il compagno di Poggio nel ricercamento de' codici antichi, non

* Despreaux, Art Poëtique, Chant. III. ℣. 241. 242.

non è altri che *Bartolommeo da Montepulciano*, Prelato della Corte di Roma, la cui magnifica ſepoltura * ornata di marmi, e ſtatue, e baſſi rilievi di mano del famoſo Scultore Donatello, vedevaſi nel duomo ora demolito di Montepulciano ſua patria, inſieme con l'effigie di lui ſcolpito in abito ſolito uſarſi da' famigliari de' Papi nelle Cappelle Pontificie, & con una inſcrizione in bronzo, nella quale affermavaſi eſſere lui ſtato Conſigliere, e favorito di Martino V. ſenza ſpecificarſi in eſſa il tempo della ſua vita, nè quello della ſua morte. Aggiugne Monſignor Benci, che niuno Scrittore rende teſtimonianza di queſto ſuggetto; ma s'inganna, poiche Lionardo Aretino ne parla à lungo, benche poco vantaggioſamente in una delle ſue Epiſtole (a) a Poggio, dove non ſolamente ſi fa beffe della vanità di lui, il quale eſſendo morto in Roma laſciò per teſtamento, che in Montepulciano gli foſſe eretta quella ſuperba ſepoltura, di cui ſi è favellato di ſopra: ma vie più mette in burla la ignoranza di eſſo, *qui nullam*, ſon ſue pa-

(a) *Epiſt. Lib. VI.*

* *Spinello Benci Iſtor. di Montepulc. l.* 4. *pag.* 74.

parole, *neque scientiam, neque doctrinam cognovit. Stultitia verò ac vanitate omnes omnino homines superavit*, &c. Non convien però crederlo così ignorante, e da nulla, quale l'Aretino cel rappresenta, primieramente, perché il detto Poggio lo introduce a ragionare con altri uomini dotti nel suo Dialogo *sopra l'Avarizia*; in secondo luogo, perche tale fù giudicato, che andar potesse col Segretario Poggio in Germania alla ricerca de' codici antichi, il che fù a spese de' Cardinali e de' Prelati Romani, come dall' epistola del Barbaro si ricava.

J'ai pourtant plus de penchant pour la premiere de mes conjectures. Comme dans la Lettre de Leonard il est parlé des statues du pere & du fils, ou je suis bien trompé, ou c'est le fils qui est l'objet des traits de pinceau de Leonard. Le Pere aura été un habile homme, & en cette qualité aura accompagné Pogge dans ses voyages. Le fils aura dégénéré, & n'aura pas laissé d'être poussé, ce qui s'accomde très-bien aux plaintes générales qu'on faisoit alors, que les Papes n'avançoient que des sujets indignes. Il n'est pas vraisemblable que Leonard eût parlé à Pogge lui-

lui-même en ces termes de ſon compagnon de voyage, & qu'il eût déſigné ſous le nom d'un quidam, *un homme auſſi connu. À l'égard des reproches que Leonard fait à Barthelemi ſur ſa naiſſance, il faut les prendre au rabais, ſelon le ſtile des Invectives de ce tems-là. On n'eſt pas obligé de croire toutes les indignitez & les injures de crocheteur que Pogge, Philelphe & Valle ſe ſont dites ſur le ſujet de leur naiſſance. Au fond que la grand' mere de Barthelemi fût Sage-femme, que ſa mere fût fanatique, & que ſon pere eût été Marchand avant que d'être Secretaire du Pape, tout cela ne ſauroit empêcher de croire, que le pere ait été compagnon de Pogge, & que le fils ne fût le ridicule perſonnage contre lequel Leonard a déchargé ſa bile.*

CATALOGUE

Des Livres Nouveaux qui se trouvent à Amsterdam, chez PIERRE HUMBERT.

ATlas Historique ou nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie & à la Geographie Ancienne & Moderne représentée dans de Nouvelles Cartes avec des Dissertations sur l'Histoire de chaque Etat. Tome 5. & 6. contenant l'Asie, l'Afrique & l'Amérique in fol. 1719. *Grandeur d'Atlas,*

Averanii Opera omnia Latina. fol. 3. *vol. Florentia.* 1717.

les Agrémens du Langage réduits à leurs principes, 12. Paris 1718.

Anciennes Relations des Indes & de la Chine de deux Voyageurs Mahometans. *Trad. d'Arabe* 8. Paris 1718.

l'Art de bâtir les Vaisseaux & d'en perfectioner la Constituction. *tiré des meilleurs Auteurs Hollandois.* 4. fig. 1719.

Alpini (Prosperi) *de Medicina Methodica Libri tredecim.* 4. 1719.

Alleu (Joh.) *Synopsis Universa Medicina.* 8. *Londini* 1719.

l'Alcoran de Mahomet translaté d'Arabe en François par du Ryer. 8. 1719.

la BAgatelle ou *Discours Ironiques* où l'on prête des Sophismes à l'Erreur, 8. 3. vol. 1719.

Bibliotheque des Dames. *Traduite de l'Anglois.* Tome second. 12. 1719.

——— ——— ——— Tome premier, *Seconde Edit.* revûe avec soin. 12. 1719.

Bi-

Bibliotheque Generale des Auteurs de France. *Livre premier contenant la Bibliotheque Chartraine*, 4. 1719.

Bandury Numismata Imperatorum Romanorum a Trajano Decio ad Paleologos Augustos. Accessit Bibliotheca Nummaria. fol. 2. *vol. fig. Parisiis* 1718.

Bynkershoek (J. C. & Senatoris) *Opuscula varia.* 4. 1719.

la CONduite des Cours de la Grande Bretagne & d'Espagne. *Traduite de l'Anglois*, 8. 1719.

la Coltivazione dell' Alamanni e le Api di Rucellai, 4. Padoua 1718.

Cowper Glandularum Ductuumque Descriptio. 4. *fig. Londini* 1702.

Clementis (Sti.) *Epistola Gr. Lat.* 8. *Cantabrigia* 1718.

Chesneau Observationes Medica. 4. 1719.

les Colloques d'Erasme, *Nouvelle Traduction* par Mr. Gueudeville avec des Notes & des figures, 12. 6 vol. 1720.

Cambray (*l'Archev. de*) Sermons choisis avec un Discours sur la Priere &c. 12. Paris 1718.

—— —— Oeuvres Philosophiques ou Démonstration de l'Existence de Dieu. N. Edit. augmentée d'une II. partie 12. 2 vol. Paris 1718.

Catechisme contenant les principales veritez de la R. C. par Mr. de Beaumont 8. 1739.

DIctionaire Roial Anglois-François, & François-Anglois par Boyer. Nouvelle Edition revuë avec soin & considerablement augmentée, 4. vol. 1719.

—— de la Bible par Simon, N. Edit. fol. 2 vol. Lyon 1717.

—— complet François-Hollandois, & Hollandois-François comprenant tous les mots & les phrases avouez par l'usage, par P. Marin 4. 2 vol. 1720.

CATALOGUE.

Dissertations Historiques & Critiques sur la Chevalerie Ancienne & Moderne par le P. Honoré de Ste. Marie 4. fig. Paris 1718.

Dale Pharmacologia seu Manuductio ad materiam Medicam cum Supplemento. 12. 2 *vol. Londini*. 1710. & 1718.

ETat Présent de l'Espagne par l'Abbé de Vayrac 12. 3 vol. 1719.

—— —— de l'Eglise Gallicane par Mr. Basnage 12. 1719.

—— —— de la Suéde, avec un Abregé de l'Hist. de ce Royaume. *Nouvelle Edition* augmentée de plusieurs Remarques, du Regne de Charles XII. & de l'avenement de la Reine au Trône, jusques à present. 8. 1720.

Essais sur la Providence & sur la possibilité physique de la Resurrection. *Traduit de l'Anglois.* 12. 1719.

FAbles Nouvelles par Mr. De la Motte, de *l'Academie Françoise* avec un Discours sur la Fable 12. 1720.

les Femmes des 12. Cezars contenant leur Vie & leurs Intrigues secretes 12. Paris 1718.

Fracastorii Poëmata omnia: Accesserunt Reliquia Carminum Poëtarum Veronensium. 4. *Patavii* 1718.

Faerni Fabulæ Centum ex Antiquis Auctoribus delecta carminibusque explicatæ. 4. *Patavii* 1718.

GRammaire Flamande & Françoise par la Grue 8. 1719.

le Guide ou Nouvelle Description d'Amsterdam contenant sa Splendeur, son Commerce, le Change des Principales Villes, le Réglement de la Banque & du Lombart, le Tarif des Droits d'entrée & de sortie, le Depart des Postes, des Chariots, & des Barques 8. fig. 1720.

Histoi-

CATALOGUE.

Histoire & Memoires de l'Acad. Royale des Sciences les années 1714. 1715. & 1716. 12. 3 vol. fig. 1719.

—— de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon où l'on trouve ce qui s'est passé sous les Régnes de François II. Henri III. Henri IV. & Louïs XIII. par l'Abbé Marsolier 12. 3 vol. Paris 1719.

—— des Révolutions arrivées dans la Républ. Romaine par l'Abbé de Vertot. 12. 3 vol. 1720.

—— publique & secrete de la Cour de Madrid 12. fig. 1719.

—— du V. & du N. Testament par demandes & par réponses avec des reflexions Morales par feu Mr. de Langes 8. 3 vol. Geneve 1718.

Hoffmanni Dissertationes Physico-Medicæ Selectæ 8. 1719.

Heideggeri Medulla Theologiæ Christianæ. 4. *fig*. 1690.

Hunnii Resolutiones Juris. 4. *Col*. 1697.

Jonstoni Theatrum Universale omnium Animalium, Piscium, Avium, Quadrupedum, Exanguium, Aquaticorum, Insectorum, & Anguium. fol. 2 *vol. fig.* 1718.

Idée de la Physique Méchanique de M. Peyssonnel Medecin de Marseille. 12. 1719.

la Justesse de la Langue Françoise 12. Paris 1718.

Instruction Pastorale aux Reformés de France sur la perseverance dans la Foi, & la fidelité pour le Souverain. Par Mr. Basnage. 8. 1719.

Justini (Sti.) *Dialogus Gr. Lat.* 8. *Londini* 1719.

Journal Historique, Politique, Critique, & Galant. Janv. Fevr. Mars. Avril 1719. 8. 2 vol.

Istorica Relatione della Pace di Pasaroviz, 4. Padova 1719.

Keill, Introductio ad veram Astronomiam, seu Lectiones Astronomicæ. 8. *fig. Oxoniæ* 1718.

—— *Introductio ad veram Physicam*, Editio Tertia 8. *Oxoniæ* 1715.

Keill Tentamina Physico-Medica. 8. *Oxoniæ* 1719.

LEttres de Mr. Dartis & de Mr. Lenfant sur les Matiéres du Socinianisme. 4. Berlin 1719.

—— Memoires, Negociations de Mr. le Comte d'Estrades depuis 1637. jusques en 1668. 12. 6 vol. 1719.

Lommius de curandis febribus continuis. 8. 1720.

Lettere familiari del Conte Magalotti divise in due Carti 4. in Venezia 1719.

MAttaire Annales Typographici, ab Artis Inventa Origine ad annum M. D. in 4. 1719.

Malespini Istoria Fiorentina e la Chronica di Morelli, 4. in Firenze 1718.

Marmi Eruditi ovvero Lettere sopra Antiche Inscrittioni del Conte Orsato. 4. Padoua 1719.

Maximes avec des exemples tirez de l'Hist. Sacrée & Profane, Ancienne & Moderne, pour l'Instruction du Roi, où l'on donne des Préceptes pour former les mœurs & l'esprit des jeunes Gens. 12. 1719.

—— Idem Edition de Paris 12. 1718.

Marmorea Basis Colossi Tiberio Cæsari à Gronovio. 8. *fig.* 1720.

le NOuveau Testament avec des remarques. Une Introduction, & des Prefaces très-instructives à la tête de chaque Livre. Par Mrs. de Bausobre & Lenfant 4. 2 vol. 1719.

—— —— le même sur de beau & grand papier Royal. 4. 2 vol.

Nouvelle Description de la France par Mr. Piganiol de la Force, 12. 6 vol. fig. 1719. *Edition d'Hollande.*

—— Histoire de France depuis le Commencement de la Monarchie jusques à la mort de Louïs XIII. par Mr. le Gendre fol. 2 vol. Paris 1718.

Nouveaux Sermons avec des Prieres pour les diffe-

differens Etats de la Vie. Par M. Basnage 8. 1720.

OEdipe Tragedie par M. Arouet, 8. 1719.

Oeuvres de Mr. Pavillon (*de l'Acad. Françoise*) Nouvelle Edition augmentée de plusieurs Pieces 8. 1720.

POggiana, ou la Vie, le Caractere, les Sentences, & les bons Mots de Pogge Chancelier de la Republique de Florence avec un Abregé de l'Histoire de cette Republique. Par Mr. Lenfant. 8. 2 vol. 1720.

les Principes du Dessein, ou methode courte & facile pour aprendre cet Art en peu de tems par de Lairesse, fol. fig. 1719.

Panegyriques des Saints & Oraisons funebres prononcées par l'Abbé Anselme 8. 3 vol. Paris.

Plaidoyers & autres Oeuvres de Gilet 4. 2 vol. Paris 1718.

Picteti Dissertationes Theologicæ de Religionis Christianæ præstantia ac Divinitate. 8. *Genevæ* 1719.

Poësie Italiane di Rimatrici Viventi. In Venetia 4. 1716.

Pontedera Compendium Tabularum Botanicarum in quo Plantæ 272. *ab eo in Italia nuper detectæ recensentur.* 4. *Patavii* 1718.

Peieri Observationes quædam Anatomicæ, 8. 1719.

REsation des divers Voyages faits dans l'Afrique, l'Amerique, & aux Indes Occidentales, par Drassé 12. Paris 1718.

Rime e Prose del Marchese Mafei. Aggiunto un Saggio di Poësia Latina dell' Istesso. 4. in Venezia 1719.

SErmon sur le Jubilé de la Réformation des Suisses par Mr. Turretin 4. Geneve 1719.

— (Nouveaux) avec des Priéres pour chaque état de la Vie par Mr. Basnage 8. 1720.

— Sur les principales fêtes des Chrétiens par Mr. Rivasson. 8. 1719.

Sermon sur divers Textes, par Mr. Pictet 8. 1719. Geneve.

Santorini Opuscula Medica de structura & motu Fibræ, Nutritione Animali, Hæmorrhoidibus, & Cataminicio. 8. 1720.

Sannazarii Poëmata ex Antiquis Editionibus accuratissimè descripta. Accessit ejusdem Vita. 4. *Patavii* 1719.

TRaité d'Optique, sur les Reflexions, Refractions, Inflexions, & Couleurs de la Lumiére, par Mr. le Chev. Newton. *Traduit de l'Anglois*, par Mr. Coste sur la Seconde Edition augmentée, par l'Auteur. 12. 2 vol. fig. 1720.

——— de la Religion revelée par Mr. Martin. 8. 2 vol. 1719.

——— des Annates, 12. Paris 1718.

VAillant Numismata in Coloniis Imperii Romani, fol. fig.

——— ——— *Imperator. Romanor.* 4. 2 *vol. fig.*

Velseri Opera Historica & Philologica, fol. 1682.

le Vite de' Pittori, Scultori, e Architetti di Giorgio Vasari 4. 3 vol. Bononiæ. 1663.

Virgilii Opera Omnia. fol. fig. Paris 1515.

WIllis Opera Omnia Medica, 4. 2 *vol. Amst.* 1692.

de Wilde Selecta Numismata Antiqua, 4. *fig. Amst.* 1692.

Waldschmid Opera Medico-Practica. 4. 1695.

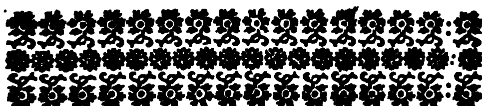
ZWelferi Pharmacopæa Augusta Reformata. 4. 1693.

Zoesius ad Pandectas, fol. 1678.

Zacuti Opera omnia Medica. fol. 2 *vol.* 1667.

L'on trouve chez ledit *Pierre Humbert* tous les Livres qui s'impriment en *Hollande* : Un Assortiment général des meilleurs Livres de *Paris* : Diverses Nouveautez *d'Italie*, & *d'Angleterre*, à très juste prix.

POG-

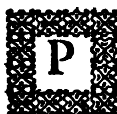


POGGIANA.



PREMIERE PARTIE.

Vie de POGGE *Florentin, & de plusieurs de ses Contemporains.*



POGGIO GUCCIO BRACCIOLINO nâquit en 1380. à *Terranova*, ville du Florentin proche d'Arezzo, comme il le dit lui même (a). On ignore son nom de baptême, ceux qui l'ont nommé, ou, *Jean François*, ou, *Jean Baptiste*, l'ayant confondu avec deux de ses enfans. Il est plus glorieux d'illustrer sa famille, que d'être illustré par elle. C'est ce qui est arrivé à Pogge, dont le pere n'étoit qu'un Notaire dans

Patrie, & Naissance de Pogge.

(a) *Pogg. Vit. p. I.*

le voisinage de *Terranova*. De sorte qu'on peut dire de Pogge ce qu'il disoit lui-même de *Leonard Aretin* son intime ami, que *sa vertu lui avoit donne la noblesse, que la nature lui avoit refusée*.

Baluz. Misc. T. III.

Ses études.

A l'âge de dix-huit ans il alla commencer ses études à Florence, que le P. *Dom Mabillon* célébre Benedictin appelle *le premier domicile des Belles Lettres renaissantes* (a). Il en reçut les premiers élemens sous *Jean de Ravenne*, qui, à ce que dit l'Historien *Flavio Blondo*, sans être lui-même fort docte, eut le talent de faire des Disciples qui se distinguérent dans la République des Lettres, dans l'Eglise, & dans l'Etat, comme entre autres *Leonard Aretin*, dont on aura occasion de parler plus d'une fois. Flavio Blondo a douté que Jean de Ravenne eût rien écrit, mais *Philippe de Bergame* nous en donne une plus grande idée. Il nous le représente comme un habile Critique, & un excellent Rheteur, qui, selon le temoignage de Leonard Aretin son Disciple, rappella en Italie l'Eloquence qui en avoit été exilée depuis long-tems. Jean de Ravenne fut Disciple de *François Petrar-*

(a) *Mab. Iter. Ital.* p. 160.

que

phie (a). Monsieur Recanati nous assure aussi qu'on trouve quelques-uns de ses Ouvrages manuscrits dans la Bibliotheque de Padoüe (b).

Ensuite Pogge eût pour Maître dans la Langue Grecque le fameux (c) *Manuel Chrysolore* noble de Constantinople, qui rapporta en Italie le goût de cette Langue autrefois si cultivée par les Romains. Ce grand homme étoit descendu d'un de ces illustres Romains qui accompagnerent Constantin le Grand lors qu'il établit le siège de l'Empire à *Bysance*, qui fut depuis appellée *Constantinople*. Il fut envoyé en Europe dans le XIV. Siècle par *Jean Paleologue* Empereur des Grecs, pour solliciter du secours contre *Tamerlan* & contre *Bajazeth*. Après avoir traversé dans cette vuë, mais fort inutilement, la France, l'Angleterre, & l'Allemagne, il vint en 1389. se fixer en Italie, ou par pur amour pour les Belles Lettres il quitta le Caractère d'Ambassadeur pour prendre celui de Professeur en Langue Grecque, tant à Rome, qu'à Florence, à Venise, & à Pavie. Il alla ensuite avec Jean XXIII. au Concile de Constance où il mourut en 1415. Pogge lui fit

(a) *Phil. Bergom.* Ann. 1378.

(b) *Recani vit. Pog.* p. V.

(c) Autr. Emmanuel.

cette Epitaphe pour donner un monument de ſa reconnoiſſance envers un ſi excellent maître.

Hic eſt Emanuel ſitus
Sermonis decus Attici,
Qui dum quærere opem patriæ
Afflictæ ſtuderet, huc iit;
Res belle cecidit tuis
Votis Italia. Hic tibi
Linguæ reſtituit decus,
Atticæ ante recondita.
Res belle cecidit tuis
Votis Emanuel, Solo
Conſecutus in Italo
Æternum decus, & tibi
Quale Græcia non dedit,
Bello perdita Græcia.

On trouve parmi les beaux Manuſcrits de la Bibliotheque de St. Paul à Leipſig l'Oraiſon funèbre de Chryſolore prononcée par *André Julien* Noble Venitien *. Pogge ſe plaignoit avec raiſon de l'ingratitude des Diſciples de Chryſolore qui n'avoient pas daigné honorer leur Maître d'un Panegyrique après

* Elle nous a été communiquée par le docte & obligeant Mr. *Boerner.*

près sa mort. *Andreas vero Julianus summè à nobis collaudandus, qui cernens ignaviam nostram, qui nullam ne mortuo quidem pro suis in nos singularibus meritis gratiam referimus, sua opera, suo studio nobis operam navavit, & tarditatem nostram sua diligentia sublevavit. Ergo nomine meo verbis amplissimis gratias ago & quidem ingentes pro hoc labore, quem suscepit in Manuelis memoria celebranda.* Comme on ne croit pas que l'Oraison funebre de Chrysolore ait été imprimée, on la donnera à la fin de cet Ouvrage.

Pogge ne négligea pas non plus la Langue Hébraïque, ayant été porté à cette étude par son ami *Nicolas Nicolo*, l'un des plus Savans hommes ce tems-là. Comme *Nicolo* eut des liaisons fort étroites avec Pogge, il ne sera pas mal de le faire connoître. *Nicolas Nicolo* étoit fils d'un riche Marchand de Florence fort estimé de ses Concitoïens. Le fils, préférant le commerce des Belles Lettres à celui de son Pere, se jetta dans l'étude des *Humanitez*, & les apprit sous *Louïs* de *Marsilli* Augustin, fort célèbre en ce tems-là, & de l'Ecole duquel sont sortis quantité de grands hommes. Nicolas avoit une telle avidité

Pogg. Orat. in funere Nicoli Niol. F. XXXI.

pour les bons Livres tant Grecs, que Latins, qu'il n'épargnoit aucune dépense pour en faire chercher jusqu'aux derniéres extremitez de l'Europe. Mais, ce qui est bien louable, il étoit si communicatif qu'il accusoit de *péculat*, c'est-à-dire, de voler le bien public, certaines gens si avares de leurs Livres qu'on diroit qu'ils les croyent d'or. C'est le vrai caractère des ignorants de ne se point servir de leurs Livres, & de ne vouloir pas que les autres s'en servent. On diroit qu'ils veulent se vanger de ne rien savoir en laissant les autres dans l'ignorance, autant qu'il dépend d'eux. Les vrais Savans sont communicatifs. Pogge rend ce témoignage à Nicolo que c'est par ses soins & ses instantes sollicitations que se firent tant de découvertes de Livres anciens en Allemagne, & en France. Ajoutons que ce fut en partie à ses dépens.

Il ne se contenta pas de cultiver avec soin la Langue Latine, il s'appliqua à la Langue Grecque sous *Colutius Salutatus*, illustre Savant de ce tems-là, & sous *Manuel Chrysolore* qu'il contribua beaucoup à faire appeller à Florence avec plusieurs autres Savans dans la Langue Grec-

Grecque, entre lesquels, *Jean Guarini* de *Verone* parut avec éclat. En un mot Pogge ne fait aucune difficulté de regarder Nicolo comme le restaurateur des Belles Lettres en Italie par les soins qu'il prit d'y attirer tout ce qu'il y avoit de Savans en Europe, & de leur procurer de la protection.

Quoi qu'il fût un des plus doctes, & un des plus éloquens hommes de son siècle, il avoit une qualité rare dans les personnes de cet ordre, & de ce mérite, c'est une modestie extraordinaire. Comme il étoit d'un goût fort délicat il ne se hazardoit guére, à se produire en public, ne pouvant jamais être content de ce qu'il composoit. Quoi qu'il fût d'une famille riche, il avoit tant dépensé dans la recherche de ce qu'il y avoit de plus curieux dans les Sciences, qu'il étoit souvent réduit à vendre ses Livres pour subsister. S'il n'étoit pas riche des biens de la fortune, il l'étoit en amis, & il les choisissoit bien. Son Cabinet étoit une espece d'Académie ouverte aux Savans, & aux honnêtes gens qui trouvoient toujours de nouveaux encouragemens à la Vertu, & à la Science, dans sa conver-

ſation, dans ſes livres, dans les portraits, les ſtatues, & les médailles des plus grands hommes qu'il avoit ramaſſez à grands frais.

Il fit en mourant une action bien digne de l'imitation des Savans qui ſont en état de le faire, ce fut de léguer ſa Bibliothéque au Public, & de recommander à ſes amis d'avoir ſoin qu'elle fût toujours ouverte aux Gens de Lettres. Pogge a remarqué que les Bibliothéques de Petrarque, & de Collutatius furent vendues après leur mort, que *Louis* de *Marſilli*, & *Bocace* donnerent les leurs par Teſtament aux Auguſtins, mais que Nicolo, en faiſant préſent de la ſienne au Public, avoit donné un exemple juſqu'alors inouï. Il mourut fort regreté à l'âge de 73. ans, on ne dit pas en quelle année. Son Teſtament eſt datté de 1436.

Il y a pourtant quelque difficulté ſur la donation que Nicolo fit de ſes Livres au Public. Car dans ſon Teſtament il en laiſſe la diſpoſition aux exécuteurs de ce Teſtament, entre leſquels étoit Pogge lui même. *Omnes Libros ſuos, tam ſacros quàm gentiles, & tam Græcos quàm Latinos, aut Barbaros, quos undi-*

que

que magna induſtria, diligentia, ſtudio ab adoleſcentia nullum laborem ſubterfugiendo, nullis impenſis parcendo, coëgit, reliquit, & legavit in illis locis, & penes quos, & eo modo, & forma, & prout, & qualiter admodum infraſcriptis honorandis, & ſapientibus viris videbitur, & placebit (a). D'ailleurs il paroit par le témoignage d'un Hiſtorien de Florence (b) que les Livres de Nicolo furent donnez à la Bibliothéque des Dominicains. Ce qu'on peut conclurre de là, c'eſt que l'intention de Nicolo fut mal executée.

(a) Teſtam. Nicol. Nicol. Pogg. vit. F. XXVIII.

(b) *Leopold del Migliore Florent. illuſtr. ap. Recan. ub. ſupra.*

Pogge étant donc à Conſtance prit, pour apprendre la Langue Hébraïque, un Rabin qui avoit embraſſé le Chriſtianiſme. Il dit aſſez plaiſamment dans une Lettre à Nicolo qu'il ſe délaſſoit de cette pénible étude en turlupinant ſon maître qu'il repréſente comme un homme fort ridicule & en faiſant de petites railleries ſur le Rabinage. *Dicebam multa de literis Hebraïcis quibus operam dabam, plura jocabar in Doctorem ipſum, virum levem, inſulſum & inconſtantem. Literas vero & doctrinam ut rudem, incultam, atque agreſtem facetiis quibuſdam leviter perſtringebam.* Quoi qu'il ne crût pas

Pogg. Op. Fol. 69.

qu'on pût tirer un grand usage de la Langue Hébraïque, pour en devenir plus honnête homme, il ne laissa pas de l'apprendre parce qu'il la regardoit comme une partie des Humanitez. Il prenoit sur tout plaisir à voir la methode que St. Jerôme avoit suivie en traduisant la Bible.

De Florence Pogge alla à Rome sous Boniface IX. élu en 1389. & mort en 1404. Il fut bientôt promû à la charge de *Scripteur des Lettres Apostoliques*, qui n'est pas un petit Emploi à Rome. *Quod officium*, dit-il, *& utile est & honestati dignitatique conjunctum*. Ce fut lui qui attira à Rome le célèbre Leonard Aretin pour être Secretaire d'Innocent VII. Les liaisons des grands hommes faisant une partie considerable de l'Histoire de leur vie il faut faire connoître *Leonard Bruno Aretin*.

Leon. Aret. Orat. funebr. ap. Baluz. Miscell.

On le surnomma *Aretin* parce qu'il étoit de la ville *d'Arezzo* dans le Florentin *. C'étoit, selon le témoignage de

* Voyez l'Eloge de la Ville d'Arezzo dans l'Oraison funébre de Leonard Aretin prononcée par Pogge. *Baluz. Misc.* T. III. p. 252.

de Pogge, un des plus habiles hommes de son siecle (a). *Æneas Sylvius* disoit de lui qu'après Lactance personne n'avoit mieux imité le stile de Ciceron. Après avoir étudié le Droit pendant 4. ans il s'appliqua, comme Pogge, à la Langue Grecque sous *Emanuel Chrysolore*, & s'y rendit fort habile. Dès l'An 1404. il fut, comme on l'a dit, Secretaire d'Innocent VII. & en 1413. il l'étoit de Jean XXIII. lequel il accompagna au Concile de Constance †. Etant aux environs de cette Ville Pogge lui écrivit sa fameuse Lettre sur le supplice de *Jerôme de Prague*. Quand il fut de retour à Florence cette République le fit son Chancelier. Il mourut dans cette charge en 1444. âgé de 70. ans. On lui fit cette Epitaphe qui se trouve sur son Tombeau dans une des Eglises de Florence. *Depuis la mort de Leonard l'Histoire est en deuil, l'Eloquence est muette, les Muses Grecques & Latines n'ont pû s'empêcher de le pleurer.* Pogge prononça publiquement son Orai-

(a) In-vect. in Philelph. F. XLIII.

Mabill. It. Ital. p. 165.

† On peut voir dans l'Histoire du Concile de Constance. p. 8. qu'il fut employé cette année-là à une Négotiation fort délicate.

Oraiſon funébre. C'eſt une fort belle piece. On y trouve une particularité rare & remarquable. C'eſt que Leonard & Pogge avoient vécu enſemble pendant 40. ans dans une amitié ſi conſtante & ſi inviolable qu'elle n'avoit jamais ſouffert la moindre interruption, ni le moindre refroidiſſement. On peut voir la liſte des Ouvrages de Leonard dans ce Panegyrique.

Baluz. Miſcell. T. III. p. 258.

Pogge ayant exercé pendant dix ans la charge de *Scripteur Apoſtolique*, fut fait Secretaire de Boniface IX. & s'acquita de cet emploi avec beaucoup d'honneur pendant 40. ans ſous huit Papes. Il étoit Secretaire de Jean XXIII. &, comme Leonard Aretin, il le ſuivit au Concile de Conſtance.

L'illuſtre Noble Venitien qui a donné au Public la belle Hiſtoire de Florence de Pogge, dit, qu'*il admire comment le nouvel Hiſtorien* (*a*) *du Concile de Conſtance a pû ignorer*, & *déclare même qu'il ignore*, *ſous quel caractere Pogge étoit allé au Concile* *. Il eſt vrai qu'il

(a) Jaques Lenfant.

* *Miror equidem quod Conſtantienſis Hiſtoriæ recens auctor . . . . . ignoret neque ſe ignorare diffiteatur quonam titulo Poggius Conſtantiam ſe contulerit, cum alioquin &c.* Vit. Pogg. p. VI.

qu'il ſemble que cet Hiſtorien n'ait pas dû être en doute là-deſſus, puiſque Pogge étant Secretaire du Pape, il fut apparemment à Conſtance ſous cet unique caractère. Mais comme d'ailleurs on n'ignore pas que les Secretaires des Papes peuvent avoir des commiſſions particuliéres, peut-être pourroit-on juſtifier par là l'ignorance, ou le doute du nouvel Hiſtorien du Concile de Conſtance. Par exemple *Leonard Aretin* étoit auſſi Secretaire de Jean XXIII. & Collegue de Pogge, cependant il fut un des Legats que ce Pape envoya avec le Cardinal *Zabarel*, & *Manuel Chryſolore* à l'Empereur Sigiſmond pour convenir du lieu du Concile †. D'ailleurs les principales villes d'Italie, & entr'autres celle de Florence, ayant eu leurs Deputez au Concile, ne ſe pourroit-il pas que Pogge Florentin y fût allé avec des ordres de cette République? Il n'y a donc rien de fort étonnant ni de fort déraiſonnable dans ce doute. Mais Mr. Recanati a trouvé dans le Cabinet du cé-

Pogg. vit. Fol. VI.

† Mr. Recanati nous apprend lui-même, que Pogge avoit été envoyé Legat en Hongrie, quoiqu'il n'ait jamais été que Secretaire. *Pogg. Vit. p. XIII.*

célèbre Mr. *Facciolati* * une Lettre manuscrite de *Francisco Barbaro* à Pogge; par laquelle il paroit qu'il avoit été envoyé avec *Bartholomée* de *Montepolitiano* par les plus grands d'entre les Princes de l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, des Cardinaux, *pour chercher des Livres anciens*. En effet le nouvel Historien du Concile de Constance a grand tort de n'avoir pas sû une particularité cachée dans le Cabinet d'un Savant d'Italie, & Mr. Recanati a grande raison de dire *que ce fait est plus clair que le jour*. Il a pourtant plus de raison qu'il ne pense. Cette même Lettre qu'il a trouvée manuscrite dans le Cabinet de Mr. Facciolati, se trouve aussi manuscrite dans la Bibliotheque de S. Paul à Leipsig; & Mr. Lenfant auroit bien dû le déviner. On l'a euë par la communication du savant Mr. *Boerner*. Elle est sous le nom de *Guarini* dans le Manuscrit de Leip-

* *Jaques Facciolati* Docteur en Théologie à Padoüe. On a de lui une fort bonne Harangue imprimée à Helmstatd en 1718. par les soins de Mr. l'Abbé *Fabrice* l'un des plus grands ornemens de cette Université. Le sujet de la Harangue est, *qu'on ne sauroit être Théologien sans être homme de bien*.

Leipsig, mais il faut que ce soit une faute de Copiste, puisqu'il est parlé de Guarini dans le corps de la Lettre. Ainsi on a l'obligation à Mr. Recanati d'en connoître le veritable Auteur. Le savant Mr. *Jean Gottlieb Krausen*, l'un des Bibliothecaires de S. Paul, a fait imprimer cette Lettre avec une de Pogge à Mr. Guarini sur le même sujet dans sa *Bibliotheque litteraire Allemande*. On les trouvera aussi toutes deux à la fin de ce Volume. On sera convaincu par là que c'est absolument la même Lettre dont Mr. Recanati n'a donné que des morceaux. On pourroit pourtant repliquer là-dessus qu'une telle commission ne donne pas un caractère, ou un titre, & que d'ailleurs elle n'est pas incompatible avec un caractère public.

Cependant Mr. Recanati revenu de sa surprise veut bien pardonner à l'Historien du Concile de Constance, parce que la Lettre de *Barbaro* n'a pas été imprimée. Mais, dit-il, on ne lui pardonnera pas de n'avoir pas appris cette particularité dans *Flavio Blondo* * Historien

* Il étoit du Frioul, & florissoit vers le milieu du 15. siècle. Il a écrit diverses Histoires, &

torien d'Italie. On n'a pû trouver
Oeuvres de cet Hiſtorien, & il faut s'
rapporter à l'extrait de Mr. Recan:
Mais cet extrait ne porte nullement c
Pogge ait été envoyé à Conſtance ſ
le caractère de *recbercheur de Livres a*
ciens. Il dit † ſeulement que pendant
Concile qui ſe tint à Conſtance p
ſieurs Italiens cherchérent dans les M
naſteres voiſins de cette ville s'il n'y
voit point quelques anciens Livres
Romains, & de l'Italie, & que Pog
en apporta Quintilien tout entier.
concluſion naturelle que l'on peut ti
de cet endroit c'eſt que le Concile
fut que l'occaſion des recherches de
Savans, & qu'ils pouvoient bien y ê
ſous quelque autre caractère. Cep
dant, ſi Mr. Lenfant veut m'en croi

& entr'autres *l'Italie illuſtrée*, & des Dec
qu'Eneas Silvius a abrégées.

† *Cum Concilium apud Conſtantiam Germ*
ab univerſo populo Chriſtiano haberetur, qua
ibi, & inveſtigare cœperunt, ex noſtratibus mu
ſi quos Germaniæ loca Conſtantiæ proxima ex
perditis Romanorum, & Italiæ olim Libris in
naſteriorum latebris occultarent. Quintilianus
teger repertus à Poggio primùm tranſcriptus in
liam venit. F. VII.

il retranchera docilement cet endroit qui a tant surpris Mr. Recanati.

Il y a encore dans l'Histoire du Concile de Constance un autre endroit qui tient au cœur à l'illustre Venitien au sujet de Pogge. C'est que l'Auteur de cette Histoire n'a fait mention que de trois livres que Pogge eût trouvez au voisinage de Constance, au lieu qu'il en déterra *plus de seize*. Mais Mr. Lenfant ne pouvoit s'en rapporter là-dessus qu'à Pogge lui-même, qui dans sa Lettre à son ami *Jean Guarini* ne parle que de *Quintilien* entier, de trois Livres, & de la moitié du quatrième de *Valerius Flaccus touchant les Argonautes*, d'*Asconius Pedianus*, & d'un *Commentaire sur huit Oraisons de Ciceron*, que M. Lenfant avoit oublié dans sa liste. Il falloit au reste que Pogge n'eût pas bien examiné son Manuscrit de Quintilien, lors qu'il disoit qu'il étoit entier (a), puisque Leonard Aretin lui écrit qu'il y manquoit bien des choses qu'on y avoit suppléées d'un Manuscrit d'Italie.

(a) p. 394. *Edit. Bas.*

Le P. Mabillon nous apprend que cette Lettre se trouve manuscrite à Milan, & il en a même rapporté un fragment dans son Voyage d'Italie. C'est celle

dont on vient de parler, & qu'on a promis de donner, afin que Mr. Recanati ne se plaigne plus qu'on ne rend pas justice aux Savans d'Italie *. Par la même raison on fait aussi graver en Hollande le portrait de Pogge, d'après celui de Florence, pour le mettre dans la seconde Edition de l'Histoire du Concile de Constance. Au reste celui qui étoit dans la premiere Edition avoit été communiqué à Mr. Lenfant par la faveur de l'illustre Mr. de *Gotz* Senateur de Leipsig, & Bibliothécaire de la Bibliothèque du Senat de cette Ville. Ce Savant a assuré qu'il avoit été tiré sur l'original de la Bibliothèque du Vatican. Ainsi s'il n'est pas bon, ce n'est pas la faute des Transalpins, comme s'exprime Mr. Recanati. Paul Jove n'étoit pas Transalpin, cependant le Portrait qu'il

Il étoit de Cosme en Lombardie.

* *Hanc miseram Italorum conditionem doleamus necesse est, quorum laudes magna Scriptorum incuria, ne dicam, malitia, aliquando silentur, aliquando minuuntur: immo ipsi Italorum nostrorum vultus ad Transalpina lineamenta sæpè traducuntur, vel pictoris arbitrio temerè formandi permittuntur ut in Poggii effigie ab eodem Jacobo Lenfant exposita conspicere est, quæ tantum ab ea distat quam nos ex Magni Etruriæ Ducis Museo hic apponendam accepimus, quantum æra lupinis.* Fol. VII. VIII.

qu'il a donné de Pogge ne ressemble pas plus à celui de Mr. Recanati qu'à celui de Mr. Lenfant. La Critique du Noble Venitien devoit d'autant plus rouler sur Paul Jove que ce Savant Italien mourut à Florence, où il pouvoit voir le vrai Portrait de Pogge.

Enfin cet habile Venitien reproche à *Jaques Lenfant* de n'avoir fait une digression * en faveur de Pogge, que pour faire montre de son propre savoir. Je ne sai si le Public trouvera que ce soit une ostentation, en écrivant l'Histoire d'un Concile, de faire connoître un personnage illustre qui y étoit présent, & qui y parut même avec distinction. La Lettre qu'il écrivit sur le supplice de Jerôme de Prague a fait assez de bruit dans le monde pour inspirer de la curiosité sur le sujet de son Auteur. On devoit bien une petite digression à un Secretaire du Pape qui a eu assez de courage pour faire l'éloge d'un Herétique prétendu, qui fut brûlé dans le Concile avec autant d'injustice, que

* *Ab instituto digredi videtur, ut eruditionem in Poggii vita narranda ostentat.*

que de cruauté. Mais Mr. Lenfant, qui n'eſt pas moins indulgent que Mr. Recanati, lui pardonne auſſi de n'avoir pas trouvé bon qu'on fît une digreſſion en faveur du Panegyriſte d'un Héréti-que. On n'a pourtant remarqué nulle part qu'on ait fait là-deſſus aucune affaire à Pogge en Italie. Leonard Aretin dit ſeulement que Pogge, ſelon ſon ordinaire, s'en étoit expliqué avec un peu plus de liberté, qu'il ne convenoit à un Eccleſiaſtique. Il paroît d'ailleurs par divers endroits des Ouvrages de Pogge, & entr'autres par ſes Invectives contre Laurent Valle, qu'il étoit fort zêlé pour l'Orthodoxie, comme on le pourra voir dans la ſuite.

Mr. Recanati, comme on vient de le voir, a été ſurpris de ce que Mr. Lenfant a ignoré une particularité qui n'avoit jamais été imprimée. Il y auroit beaucoup plus de lieu d'être ſurpris que l'illuſtre Venitien ſe ſoit trompé ſur un fait qu'il pouvoit apprendre, non dans un manuſcrit caché au fond de l'Allemagne, mais dans une pièce imprimée, & qu'il a citée lui-même plus d'une fois. Voici le fait. Mr. Recanati

dit

dit * que quand Pogge vint à Rome, Leonard Aretin étoit Secretaire du Pape Boniface IX. C'est ce qui ne sauroit être, au moins s'il en faut croire le témoignage de Pogge lui-même dans l'Oraison funèbre de Leonard Aretin, où Pogge dit que ce fut lui qui attira Leonard Aretin à Rome pour être Secretaire d'Innocent VII. Successeur de Boniface. Voici les paroles de Pogge „ Innocent VII. ayant succedé à „ Boniface, Leonard Aretin me sollici- „ ta de vive voix, & par Lettres à „ tâcher de lui procurer à la Cour de „ Rome quelque emploi dont il pût „ subsister honnêtement. Comme j'a- „ vois de grandes liaisons avec ceux qui „ approchoient le plus du Pape, je ne „ cessois de louer les rares qualitez de „ Leonard, & pour prouver ce que je „ disois de l'élégance de son stile, je „ produisois quelques-uns de ses Ecrits. „ Je fis tant par mes recommandations „ que

Baluz. Misc. T. III. p. 254. 255.

* *Eo prorsus tempore quo exscribendis epistolis vacabat Poggius, Leonardus Aretinus Pontificis à secretis erat.* Pogg. vit. Fol. V. La pièce, que Mr. Recanati allegue pour prouver ce fait, ne le prouve point, parce qu'elle n'a point de date & qu'elle n'est qu'un fragment informe.

„ que tout inconnu qu'il étoit au Pape, „ & aux autres, il fut appellé pour être „ Secretaire d'Innocent VII. " Il est donc clair que Mr. Recanati s'est trompé *, mais Mr. Lenfant n'en est nullement surpris, parce que cela peut arriver aux plus habiles gens, comme Mr. Recanati en convient lui-même en relevant une légére faute du célèbre Docteur *Albert Fabrice* de Hambourg. *Nec mirum quod in tantam optimarum rerum copiam error quispiam irrepserit.* Revenons de cette digression. Mr. Recanati nous apprend qu'outre Quintilien, Asconius Pedianus, & Valerius Flaccus, Pogge trouva encore plusieurs autres anciens Manuscrits, pendant le séjour qu'il fit à Constance, mais il n'apporte aucune preuve de ce fait. Car la Lettre de Francisco Barbaro qu'il allegue ne marque point le lieu où Pogge trouva *Tertullien*, *Lucrece* ‡, *Silius Italicus*, *Ammien Marcellin*, *Nonius Marcellus*, *l'Astronome Manilius*, *L. Septimus Caper*, *Eutychius*, *Probus* *Gram-*

Pogg. Vit. F. X.

Pogg. vit. Fol. VIII.

* La seule chose que Mr. Recanati ait bien relevée à propos n'est qu'une faute d'impression, *Verrius* pour *Valerius*.

‡ Il trouva seulement une partie de Lucrece.

Grammaticus. Il y a bien plus d'apparence que ces Manuscrits furent trouvez en divers temps, & en divers lieux, puisque Pogge dit lui-même qu'il parcourut toute l'Allemagne pour faire de ces sortes de découvertes (a). Francisco Barbaro a fait encore mention de plusieurs autres Livres découverts par Pogge, lesquels il ne nomme point. Mr. Recanati conjecture * que ce sont plusieurs piéces de Ciceron, & une partie de Columella.

(a) *De Infelicit. Princi-pum.* Pag. 394. Ed. Bas.

Entre les Livres dont on doit la découverte à Pogge, il faut mettre l'Ouvrage de *Jules Frontin* †, *des Aqueducs de Rome*, qu'il trouva dans le Monastère du Mont Cassin, comme il le dit lui-même (b). M. Recanati se plaint avec raison de ce que les Editeurs *d'Ammien Marcellin* n'ont fait aucun honneur à Pogge de la découverte du Manuscrit de cet Ancien Auteur, quoi qu'ils ayent

(b) *Pogg. Op.* F. LXVIII.

* *Quos esse crediderim Ciceronis Libros de Finibus, & de Legibus, & ejusdem Orationes pro Cæcinna, de Lege Agraria, contra Rullum, ad Populum contra Legem Agrariam, in L. Pisonem, pro C. Rabirio & pro Roscio. His addes partem Columellæ.* Fol. VIII. IX.

† Cet Auteur vivoit du tems de l'Empereur Nerva.

ayent eu celui de Florence, qui apparemment eſt une copie de l'Original trouvé par Pogge.

Ces recherches & ces découvertes, qu'il fit avec un courage, une diligence, un travail, & une dépenſe inexprimables, lui firent beaucoup d'honneur. Il en reçût des éloges & des remercimens magnifiques de la plûpart des Savans d'Italie. Comme il n'étoit pas fort riche de ſon propre fonds, ſes amis, & entre autres Leonard Aretin, & *Franciſco Barbaro* lui fourniſſoient tout l'argent néceſſaire pour cela.

Après le Concile de Conſtance, qui finit le 22. d'Avril 1418. il paſſa en Angleterre, à ce qu'on croit, avec l'Evêque de *Wincheſter* * qui avoit été fait Cardinal par Martin V. & que ce Pape envoya Legat au païs de Galles, & en Irlande. Pogge parle de ce voyage d'Angleterre, en pluſieurs de ſes Ouvrages (a). Il y chercha auſſi d'anciens Manuſcrits, mais ce ne fut pas avec le même ſuccès qu'en Allemagne, parce, dit Monſieur Recanati, que la ville de Londres ne s'étoit pas encore enrichie

(a) *De miſer. hum. Condit.* p. 108. Ed. Baſ.

* Sur ce Prelat voyez l'Hiſtoire du Concile de Conſtance,

richie des dépouilles de l'Italie. L'Angleterre est pourtant assez riche en Manuscrits de son propre fond pour n'avoir pas besoin de s'enrichir des dépouilles d'autrui.

Il y en a qui prétendent que Pogge fut envoyé Legat en Hongrie, mais on ne sait aucune particularité de cette Ambassade. Mr. Recanati nous apprend (a) que Pogge fit un long séjour à Ferrare & à Bologne, sans nous dire dans quelle vuë. Il paroît par quelques-unes de ses Lettres dattées de Ferrare qu'il étoit allé dans ces Villes, pour éviter la peste qui étoit à Florence. Etant de retour à Rome il prit la résolution de se retirer, las d'être toûjours réduit à vivre vagabond, *à la maniere des Scythes qui n'ont jamais de demeure fixe.* Cet endroit meritoit d'être un peu mieux éclairci. Comme Pogge dit cela dans son Traité *du malheur des Princes*; il faloit qu'il fût alors à la suite de quelque Grand qui l'engageoit à toutes ces courses. Quoi qu'il en soit, il lui prit fantaisie de se marier. Il avoit deja eu trois Enfans de quelque Maîtresse, bien qu'il fût Ecclesiastique. Surquoi il écrivoit fort plaisamment à *Julien Car-*

(a) *Pogg. vit.* Fol. XIII.

Manusc. Wolf.

dinal de S. Ange qui présida au Concile de Bâle en l'absence d'Eugene IV. *Vous dites que j'ai trois fils, ce qui n'est pas permis à un Ecclesiastique; quoi que je n'aye point de femme, ce qui n'est point permis à un Laïque. Je pourrois vous répondre que j'ai des Enfans, ce qui convient à un Laïque, & que si je n'ai point de femme je suis en cela la coûtume des Ecclesiastiques, qui depuis le commencement du monde ont des Enfans sans avoir de femme* *. La datte est de beaucoup trop ancienne, les Prêtres de la Loi se marioient & la plûpart des Apôtres se sont mariez †. Cependant Pogge ne prétend pas s'excuser de cette irrégularité dans ses mœurs, *sed nolo errata mea ulla excusatione tueri.*

Son mariage. Il se maria donc en 1435. à l'âge de 54. ans à une fille de bonne maison (a) à qui son pere donna 600. Florins de dot,

(a) Vaggia ou Selvaggia GhiniManentes de Bondelmont. *Pogge vit.* F. XIV.

* *Asseris me habere filios, quod Clerico non licet; sine uxore, quod Laicum non decet. Possum respondere habere filios me, quod Laicis expedit, & sine uxore, qui est mos clericorum ab Orbis exordio observatus.* Pogg. Vit. Fol. XIV.

† On peut voir là-dessus une très-bonne Dissertation de Monsieur l'Abbé *André Smid* célèbre Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique à Helmstadt, *De Apostolis uxoratis.*

dot, quelque répugnance qu'il eût témoignée auparavant pour le mariage dans une Lettre à ſon ami *Jean Guarini* de Verone. Il témoigne dans quelques Lettres à un de ſes amis qu'il étoit fort content de ſon mariage & qu'il avoit pris une femme, qui non ſeulement étoit belle, mais qui avoit toutes les qualitez & les vertus convenables à ſon ſexe. Mr. Recanati dit avoir vû pluſieurs Lettres anecdotes où il plaiſante fort agréablement ſur ſon mariage. Parmi les Lettres manuſcrites de Wolfenbutel il y en a pluſieurs où il parle de ſa femme & de ſes Enfans avec beaucoup de tendreſſe & avec un plaiſir inexprimable.

Le Cardinal Julien dont on vient de parler avoit ſouvent exhorté Pogge à opter entre le Mariage & la Prêtriſe. Comme il trouvoit trop de difficulté à remplir les devoirs d'un bon Prêtre, il choiſit le premier parti. Voici ce qu'il en écrit à ce Cardinal. *Je n'ai recherché*, dit-il, *en me mariant, ni richeſſes, ni honneurs, ni appui dans le monde. Je n'ai eu en vuë que l'honneur, la vertu, la probité, & la ſageſſe, qui ſont la meilleure dot qu'un pere puiſſe donner à ſa fil-*

fille, selon le sentiment des Sages. Ayant trouvé toutes ces qualitez dans une fille de bonne maison qui n'avoit que 18. ans, je n'ai point fait difficulté de l'épouser, quoi qu'elle fût plus belle, & plus jeune, qu'il ne convenoit à mon âge, sachant bien qu'elle avoit été si heureusement élevée que sa vertu surpassoit de beaucoup sa beauté. Il eut bon nombre d'Enfans de cette jeune femme. On trouve de lui une Lettre où il se felicite d'en avoir eu un à l'âge de soixante & dix ans, qui étoit plus fort & plus beau que tous les autres.

Je ne sai si ce fut long tems après son mariage qu'il écrivoit à un de ses amis qu'il n'avoit point encore eu lieu de s'en repentir, parce qu'il ne s'étoit point marié par le conseil d'autrui, mais de son propre choix *. Voici comme il s'exprime au sujet du mariage dans cette même Lettre. *J'aprouve*, dit-il, *le mariage comme une chose utile, & même nécessaire aux hommes s'ils ne veulent pas vivre comme les bêtes. Mais il*

y

* *Conjugium in diem magis laudo propter uxorem quæ mihi obtigit, vel potius quam elegi ex sententia, ut nihil sit adhuc quæ in re me ad pœnitentiam invitet.* Manus. Wolf.

y faut beaucoup de choix & de délibération. Car si une femme est fâcheuse & de mauvaise humeur, ou ce qui est le comble des maux, impudique, il vaudroit beaucoup mieux être à son aise, seul, que mal en mauvaise compagnie. On doit avoir principalement soin de son repos, & de son honneur, sans quoi il faudroit non seulement abandonner une femme, mais la vie elle-même.

Il paroît par diverses Lettres de Pogge qu'il avoit un frere dont il se plaint comme d'un fainéant qui lui étoit à charge; Ce frere apparemment n'eut point d'enfans. Il avoit aussi une sœur qui se maria avantageusement (a). Notre Pogge eut cinq fils, savoir, *Jean Baptiste*, *Jean François*, *Philippe*, *Pierre Paul*, & *Jaques*, qui furent tous Ecclésiastiques à la réserve du dernier. Jean Baptiste fut Docteur en Droit, Chanoine de Florence, & eut quelques Emplois à la Cour de Rome. Il annonce la naissance de ce fils, à l'Evêque d'*Avignon* (b) dans une de ses Lettres. Il fut Auteur de quelques Oraisons funèbres, comme de celle de *Nicolas Piccinnino* Duc de Florence, l'un des grands Capitaines de son tems, & cel-

Sa famille.

(a) *Pogge Op.* F. XIII. *Pogg. Vit.* Fol. III. & IV.

(b) *Manus. Wolf.*

celle du Cardinal *Dominico Capranic* dont on parlera dans la suite. Jean Baptiste mourut en 1470. A l'égard de *Jean François*, il fut aussi Chanoine de Florence, & eut des Emplois considerables à la Cour de Rome. Il fit un Traité * touchant la *puissance du Pape & du Concile*. Il fut en grande faveur auprès de Leon dixième dont il étoit Secretaire. Il mourut dans cette Charge en 1522. (a) Vincent Martin de Lucques, Gendre de son frere Philippe lui fit une Epitaphe honorable. Philippe quita la Cléricature pour prendre une femme d'une très-bonne maison (b) dont il n'eut que des filles. Pierre Paul fut Dominicain & Prieur du Couvent de *S. Marie à la Minerve*, à Rome Dignité qui ne se donnoit qu'aux plus estimez dans l'Ordre. Il mourut en 1464. de la peste qu'il prit en visitant & en soulageant ses freres dans le Couvent.

(a) *Pogg. Vit.* F. XXXVII.

(b) *Alexandra Dei del Beccuto.*

Pogg. Vit. Fol. XXXVIII.

Jaques fut un très-beau genie, & se distingua beaucoup dans les belles Lettres

* Le savant Monsieur Cave s'est trompé, en attribuant ce Traité & l'Oraison Funèbre de Capranica à Pogge le pere.

très. Il traduisit en Italien l'*Histoire de Florence* que son Pere avoit écrite dans un Latin très-élegant, & la dédia à *Frederic de Feltro* Comte d'*Urbin*. Comme la Dédicace de Pogge est écrite en Latin, & qu'il n'y parle point de sa Tradiction, il est naturel de juger que ce fut l'Histoire Latine qu'il dédia à ce Comte, & qu'ensuite il la traduisit en Italien. Cette Lettre est au reste fort bien écrite. On y voit avec plaisir les Paralleles des grands hommes des derniers siècles avec ceux de l'Antiquité. On y compare *Godefroi de Bouillon*, *Tamerlan*, *Frederic Barberousse*, aux *Ninus*, aux *Cyrus*, & aux *Xerxès*. A l'égard des Lettres il ne trouve point qu'*Albert* surnommé le *Grand*, que *Thomas d'Aquin*, surnommé *l'Angelique*, que *Gilles de Colonne* Romain, & Archevêque de Bourges, surnommé *le très-profond*, que *Jean-Scot*, surnommé le *subtil*, ayent été inferieurs aux *Pythagores*, aux *Zenons*, aux *Chrysippes*, & aux *Aristotes*. Il prétend que si les Grands Généraux de ce tems-là * avoient vécu à

* Il nomme *Braccio*, & *François de Sforce*, *Carminiola*, *Nicolao Piccinnino*, *Philippe d'Espagne*, & *Jean Vayvode*, *Corvin Hunniade*, *Vayvode* de *Transilvanie*.

à Athènes, ou à Lacédémone, ils n'au roient point cedé aux *Leonides*, au *Pausanias*, & aux *Pelopides*. Selon lu les *Dante*, les *Petrarque*, les *Boccace* les *Aretin*, les *Pogge* *, les *Ambroij de Calmaldoli* n'auroient point fait des honneur au siècle de Ciceron, & qu'i ne leur avoit manqué que de naître dan le tems de la République Romaine. O voit dans cette Lettre les Eloges qu'i donne à Nicolas V. au Roi d'Arragon & au Seigneur à qui il écrit, sur la pro tection qu'ils accordoient aux Gens de Lettres. Il seroit à souhaiter plus qu'à esperer que tous les Grands fussent au jourd'hui aussi jaloux de cette sorte de gloire qu'on l'étoit en ce tems-là.

Jaques Pogge traduisit d'autres Ou vrages en Italien, comme les Vies de quatre Empereurs Romains, (a) savoi des deux *Antonins*, d'*Alexandre Seve re*, & d'*Adrien*, & la *Cyropedie*, ou *l'éducation* de *Cyrus* qu'il dédia à *Ferdi nand* Roi de *Naples*, comme son Pe re en avoit dedié la Traduction Latine à *Alphonse* Pere de *Ferdinand*. Il laissa auss

(a) *Vit. Pogg. p.* XXIV.

* Il appelle son Pere le plus éloquent homme de son tems.

aussi des Ouvrages de sa façon, tels que sont un *Commentaire sur le Traité de François Petrarque, du Triomphe de la Renommée*, dedié à *Laurent de Medicis* *, un Traité sur *l'origine de la guerre entre les François & les Anglois*, & la vie de quelqu'un de ses parens du côté de sa Mere †. Il fut Secretaire du Cardinal de *Riaire* dont on parlera dans la suite.

L'Histoire parle de Jaques Pogge comme d'un homme de fort mauvaises moeurs. Ange Politien ‡ qui le connoissoit lui donne un caractère fort odieux. C'étoit, selon lui, un homme remuant, avide de nouveautez, d'une vanité & d'une présomption insupportable, d'une ame venale, medisant de tout le monde avec fureur, sans épargner ni Grands ni petits, vrai *Zoïle* qui trouvoit à mordre sur les meilleurs Ouvrages de ses Contemporains.

* On verra tout à l'heure qu'il s'engagea dans une faction contre ce même Laurent.

† *Philippus Scolarius vulgo Pipo Span.* Pogg. vit. p. XXXV.

‡ Il étoit de *Montepolitiano*, ou *Pulciano en Toscane.*

rains *. Après avoir dissipé tout son patrimoine, qui, selon *Ange Politien* †, étoit considerable, il se donna, pour subsister, aux *Pazzi*, & aux *Salviati*, & s'étant engagé dans leur Conjuration contre les *Medicis*, il fut pendu aux fenêtres du Palais de Florence, avec la plupart des conjurez, comme on le va voir dans l'Histoire abregée de cette Conjuration.

Conjuration des Pazzi.

ON a vu trois Rélations de la Conjuration des Pazzi. La premiere c'est celle d'*Ange Politien*, Auteur contemporain & qui lui-même fut present à l'assassinat de Julien de Medicis. *Nicolas Machiavel* en a fait l'Histoire avec des circonstances tant soit peu differentes, au commencement de son huitième Li-

* *Ejus præcipua in maledicendo virtus, in qua vel patrem hominem maledicentissimum referebat. Semper ille aut Principes insectari passim, aut in mores hominum sine ullo discrimine invehi, aut cujusque docti Scripta lacessere.* Ang. Polit. *p.* 637. *Edit. Bas.* 1553. On ne trouve pas pourtant ce caractère dans la Lettre de Jaques Pogge, où il donne de grands éloges aux Savans de son tems.

† *Ang. Pol. Op. p.* 636. *Edit. Basil.* 1553.

Livre de l'Histoire de Florence. Varillas dans ses *Anecdotes* de cette ville, ajoûte au recit de ces deux Historiens, quantité de particularitez, qu'il dit, selon sa coutume, avoir tirées des Manuscrits de la Bibliotheque du Roi. *Ange Politien*, dit-il, *en a fait une description si belle & si pathetique, qu'il est presque impossible d'y rien ajouter. Je serois donc obligé de le transcrire mot à mot ou de l'abreger...... Mais comme cela m'est défendu par le * Roi des Anecdotes, je ne puis faire autre chose que de rapporter ici les particularitez de cette Conjuration, qui ont été jusques à présent omises, & de tirer de l'Histoire quelques incidens nécessaires pour en faire la liaison.* Cela veut dire que *le Roi des Anecdotes*, ne permet pas qu'on se borne à l'Histoire toute nuë d'un événement, mais qu'il veut qu'on en brode le fonds, de quantité de particularitez inconnuës à tout autre qu'à l'Auteur. C'est sans doute en suivant cet esprit *Anecdotique*, que dans un autre Ouvrage, Mr. Va-

Varillas Anecd. de Flor. L. II. p. 75.

* *Le Roi des Anecdotes*, c'est sans doute Procope, dont Varillas a parlé dans sa Préface, à moins qu'on ne lise *la Loi des Anecdotes*.

Hist. de l'Heresie. p. 65. Varillas voulant insinuer que *Jean Hus* étoit bâtard, dit qu'il étoit d'une naissance si obscure, que ne sachant qui étoit son pere, il avoit pris le nom de son village. C'est une chose bien facétieuse, de voir l'*Anecdotiste* faire autant de bâtards, de la plus grande partie des hommes illustres de ce siècle-là, où l'on portoit le nom du Païs, de la Province, de la Ville, ou du Bourg, où l'on étoit né. Quoi qu'il en soit, on aime mieux en croire les yeux d'Ange Politien, que le recit des Historiens modernes *. Mais comme cet Auteur ne remonte point jusqu'à l'origine de cette conjuration, on reprendra avec Machiavel les choses d'un peu plus haut.

L'Italie étoit alors partagée en deux Factions puissantes, le Pape, *Sixte IV.* & *Alphonse* Roi d'Arragon & de Naples d'une part, les *Venitiens*, le *Duc de Milan*, & les *Florentins* de l'autre. Comme les qualitez éminentes de *Laurent* & de *Julien* petits-fils de *Cosme de Medicis*, & les services signalez qu'ils avoient

* On ne parle point ici de la Conjuration des Pazzi de Mr. le Noble, qui n'est qu'un Roman.

avoient rendus à leur Patrie leur avoit donné beaucoup d'autorité dans Florence, ils avoient pour ennemis les familles les plus considerables & les plus accreditées de cet Etat. Leur credit étoit sur tout insupportable à la maison des *Pazzi* & à celle des *Salviati*. Le Pape desesperant de se rendre maître des Florentins, tant que les Medicis y domineroient, se joignit avec le Roi d'Arragon pour se defaire de Laurent & de Julien de Medicis. Il ne perdoit aucune occasion de les abbaisser, ou de les provoquer à une rupture ouverte. *Philippe de Medicis*, Archevêque de Pise, étant venu à mourir Innocent IV. mit en sa place *François Salviati*, leur ennemi mortel *, malgré la République de Florence, qui lui disputa la possession de cet Archevêché. Cet Archevêque nous est representé, par Ange Politien comme un monstre † d'audace & d'im-

* *Communicarono il tutto con Francesco Salviati Arcivescovo di Pisa; il quale per essere ambitioso, e di poco tempo stato offeso da i Medici, volontieri vi concorse.* Machiav. Hist. Fior. L.VIII. p. 390.

† *Franciscus autem Salviatus homo repente fortunatus, quippe qui Pisanum haud multò anteà Archiepiscopatum esset adeptus, vixisse sese suamque*

d'impieté, dont une Dignité, qu'il ne meritoit pas, avoit encore augmenté l'insolence naturelle. Le Pape irrité des oppositions que les Florentins avoient apportées à l'élection de François Salviati, resolut de tout mettre en œuvre contre les Medicis, qu'il regardoit comme les principaux auteurs de cette contradiction. *François Pazzi*, neveu de Jaques Pazzi, chef de la famille, étoit alors à Rome, où il exerçoit la banque *, & où ce métier lui donnoit beaucoup d'occasions de s'insinuer à la Cour & chez les Grands. N'ignorant pas

que fortunam capiens, cœperat suprà quam dici potest, secundis rebus insolescere, omniaque sibi de sese suaque fortuna polliceri. Is Franciscus homo fuit (id quod Dii atque homines sciunt) omnis divini atque humani juris ignarus & contemptor, omnibus flagitiis & facinoribus coopertus, luxuria perditus, & lenociniis infamis, alea & ipse studiosus, maximus præterea adulator, multa levitatis ac vanitatis. Idem audax ac promptus, callidus & impudens, quibus artibus (adeo nihil fortunam puduit) & Archiepiscopatum est adeptus, & cœlum jam ipsum votis capiebat. Ang. Pol. p. 636. Si M. Moreri avoit lu ce portrait, il n'auroit pas dit que *François Salviati* étoit *un grand Prelat*.

* C'étoit la coûtume en ce tems-là, que les plus nobles & les plus considerables maisons exerçassent la Banque, & les Medicis eux-mêmes avoient été Banquiers.

pas quelles étoient les dispositions d'Innocent IV. à l'égard des Medicis, il ne manqua pas de profiter de l'occasion pour l'engager dans le dessein qu'il avoit formé de les perdre, lui donnant esperance que leur chute aporteroit à Florence quelque changement favorable au Pape. Après bien des mouvemens & des pourparlers entre le Pape, les Pazzi & les Salviati, tant à Rome, qu'à Pise, & à Florence, il fut conclu que le Pape enverroit sous quelque prétexte ses troupes au voisinage de Florence, pour soutenir la conjuration, & s'emparer de la Ville, en cas qu'elle réussît. De son côté le Roi d'Arragon y promit sa concurrence. Machiavel a prétendu que François Pazzi fut le premier à qui la pensée d'assassiner les Medicis étoit venuë dans l'esprit, & que même Jaques son oncle y témoigna d'abord de l'éloignement à cause de la difficulté de l'execution. Cependant Ange Politien en attribue le premier dessein à Jaques, qu'il représente, comme un scelerat capable de tout entreprendre, pour assouvir ses passions, déréglé dans ses moeurs en particulier, seditieux en public, avare & prodigue

tout ensemble, ennemi juré du mérite & de la vertu, impie, blasphemateur, ambitieux, cruel, & ne respirant que la ruine de sa patrie, & de tout ce qui s'opposoit à son insatiable avidité de biens & de gloire. Comme les Medicis apportoient le plus d'obstacle à sa fortune, il se ligua contre eux avec ses parens, ses amis, & quantité de gens de même caractère que lui, entre lesquels se trouva *Jaques Pogge* Secretaire du Cardinal de Riaire, François Salviati, & le Cardinal *Raphael Riario* Ils tinrent ce complot caché pendant deux ans, attendant une occasion favorable, de le faire éclorre. Ils crurent la trouver dans une visite que leur rendit Raphael Cardinal de Riaire parent du Pape, dans une maison de Campagne de Jaques Pazzi. Comme il avoit été fait Cardinal depuis peu, les Pazzi s'imaginant que les Medicis ne seroient pas fâchez de l'en venir féliciter, ils les inviterent à *Fiesole*, place à la disposition des Pazzi. Laurent s'y rendit avec Ange Politien. Julien n'ayant pu s'y trouver à cause de quelque indisposition, l'execution du projet fut remise à un autre temps, parce qu'ils n'en

n'en vouloient pas faire à deux fois. Ils firent donc ſavoir à Laurent & à Julien, que le Cardinal leur vouloit aller rendre viſite à Florence. Les deux freres qui gardoient des déhors de civilité * avec les Pazzi, ne pouvant ſoupçonner un tel attentat, accepterent avec plaiſir, l'honneur que leur vouloit faire une ſi illuſtre Compagnie, & firent de grands préparatifs pour la bien recevoir. Le Cardinal, l'Archevêque, les Pazzi, les Salviati, Jaques Pogge, & les autres conjurez arriverent à Florence, le Samedi vingt-cinquième Avril, pour diſpoſer toutes choſes à l'execution qu'ils devoient faire le lendemain. Machiavel prétend que leur deſſein étoit de faire leur coup pendant le repas, mais qu'ayant ſu que Julien ne s'y devoit pas trouver ils prirent la reſolution de le faire dans l'Egliſe de *S. Reparade* pendant la Meſſe ſolennelle qu'y devoit célebrer le Cardinal, & à l'heure de l'*élévation* qui étoit le ſignal, dont ils étoient convenus, jugeant bien que Julien ne manqueroit pas d'y aſſiſter, com-

* Ils étoient alliez, Coſme de Medicis ayant donné Blanche ſa niéce à Guillaume Pazzi.

comme il fit. Cependant l'Arch
que, Jaques Pogge & quelques au
allerent dans le Palais, sous prét
d'entretenir les Magistrats, de que
affaire importante, mais dans le f
pour les amuser. Ils avoient desti
l'assassinat de Laurent un nommé
Baptiste de Montsec, Notaire de l
Commissionnaire du Pape, & hor
de sac & de corde. Mais celui-ci
avoit conçu quelque amitié pour l
rent dans quelques conversations q
avoient eu ensemble les jours pr
dents, n'ayant pas voulu se cha
d'une si horrible commission, il f
la donner à un certain *Antoine de*
terre, homme leger & facile, mai
peu de résolution, & à un scélera
Prêtre, nommé *Etienne*, Précepteu
Secretaire dans la maison de Jaques
zi. Comme ils n'y étoient nullen
propres ni l'un ni l'autre, ils man
rent leur coup à l'égard de Lau
La commission de tuer Julien fut
née à *François Pazzi*, & à un scé
nommé *Bernard Bandini*, qui ne
acquitta que trop bien.

A l'heure marquée, les assassins
semblerent autour de Julien, & l'a



percé de plusieurs coups, il fut laissé mort sur la place. Il étoit âgé de 25. ans. Les autres allerent attaquer Laurent, mais il se défendit avec tant de courage qu'il mit les assassins en fuite, & se retira dans la Sacristie avec Angelo Politiano & quelques autres, sans avoir reçu qu'une blessure au col. On ne le tira de là qu'avec beaucoup de peine, & par bien des détours, afin qu'il ne vît pas en passant le cadavre de son frere, dont il demandoit à tout moment des nouvelles. On peut juger de l'épouvante du peuple qui se retiroit en confusion ne sachant ce qui se passoit, & craignant d'être écrasé sous les ruines de l'Eglise. Cependant quand on sut l'assassinat de Julien, & le danger qu'avoit couru Laurent, grands & petits, tout le monde courut aux armes pour vanger les Medicis qu'on regardoit comme les colonnes & les Peres de la République. L'Archevêque fut pendu aux fenêtres du Palais où il s'étoit retiré, & on lui fit cette Epigramme:

Salviatus mitra sceleratus honore superbit
Et quemquam cœlo credimus esse Deum?
Scilicet hac scelera, hoc artes meruere nefanda?
At laqueo en! pendet. Estis Io Superi.

C'est-

C'eſt-à-dire

La mitre ſur le front de ce Prélat impie
Sembloit faire douter d'une Divinité;
Mais avec elle on ſe reconcilie
Quand on le voit au gibet attaché.

C'eſt la penſée de Claudien au ſujet du Tyran Rufin. On peut la pardonner à un Payen.

Abſtulit hunc tandem Ruffini pœna tumultum,
Abſolvitque Deos.

Jaques Pogge, tous les Pazzi & la plupart des conjurez eurent le même ſort. Les autres furent proſcrits ou ſe ſauverent par la fuite. Jaques Pazzi ſe réfugia dans la maiſon d'un Payſan, à qui il offrit de l'argent pour le tuer. Mais cet homme n'ayant pas voulu commettre ce meurtre, le ſcelerat (a) fut trainé à la maiſon de ville, où il fut pendu & enterré dans l'Egliſe, quoi qu'il fût mort en impie & en deſeſperé, recommandant ſes manes aux Démons.

(a) *Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.*

Il arriva en ce tems-là une ſi grande inondation à la campagne, que la ville étoit pleine de payſans, qui s'y étoient re-

retirez. Ces bonnes gens ſoutenoient, que ce malheur étoit un jugement de Dieu, pour avoir mis en terre ſainte un ſi grand ſcélerat. Ils allerent en furie déterrer ſon corps & le jetterent à la voirie. Le lendemain les enfans de la ville l'allerent tirer de là, & le trainerent en l'inſultant par toutes les rues de la ville, juſqu'à l'endroit où il avoit été étranglé. Les uns marchoient devant, pour faire faire place, diſoient-ils, à *un brave Cavalier*, les autres, qui marchoient derriere, lui diſoient en lui donnant de grands coups de crocs & de bâtons, qu'il ſe hâtât d'aller à la place publique, où les Citoyens l'attendoient avec impatience. Ils menerent enſuite ce miſerable corps dans la maiſon où Jaques Pazzi avoit demeuré, & frappant à la porte, *venez*, diſoient-ils, *recevoir votre maitre, qui revient en bonne compagnie*. De là ils l'allerent jetter dans la riviere. Les payſans s'attrouperent encore pour lui faire de nouveaux outrages. *Tout lui eût réuſſi à ſouhait*, diſoit-on, *s'il eût été auſſi bièn accompagné pendant ſa vie qu'après ſa mort*. Nicolas Machiavel lui rend ce témoigna-

ge,

ge, * qu'il rachetoit ſes pechez par d
grandes aumônes, & que la veille d
ce deteſtable coup, il paya toutes ſe
dettes, & regla ſes affaires avec une ex
actitude extraordinaire.

A l'égard du Cardinal de Riario, i
fut trainé en priſon, & eut bien de l
peine à échapper à la fureur de la po
pulace. Cependant les Magiſtrats juge
rent à propos de le renvoyer quelqu
tems après au Pape. Cette ſanglant
ſcene arriva en 1478. Le Pape & l
Roi d'Arragon qui s'étoient flattez qu
cette conjuration ſeroit ſuivie du boule
verſement de la République de Floren
ce, & qu'il ſeroit aiſé de l'opprime
quand elle ne ſeroit plus ſoutenuë pa
les Medicis, furent trompez dans leu
attente. Le Pape fut ſi irrité de ce mau

vai

* *I quali vitii con le molte elemoſine ricompen
ſava; perche à molti biſognoſi & luoghi pii largamen
te ſouveniva. Puoſſi ancora di quella dire queſto be
ne, che il Sabbato davanti à quelle Domenica d
putata à tanto homicidio, per non fare partecip
dell' auverſa ſua fortuna alcun' altro, tutti i ſuo
debiti pagò, & tutte le mercantie ch' egli haveva
in dogana & in caſa (lequali ad altrui appartenes
ſero) con maravigliosa ſollecitudine à i padroni d
quelle conſegnò.* Machiav. Hiſt. Fior. *L. VIII*
p. 399.

vais succès, aussi bien que du supplice honteux de l'Archevêque, & de l'emprisonnement de son Cardinal, qu'il mit les Florentins à l'interdit, & envoya de concert avec le Roi d'Arragon, le Duc d'Urbin son Général avec ses troupes pour desoler tout le pays & pour obliger les Florentins à proscrire Laurent de Medicis. Ce Seigneur de son côté voyant qu'il étoit le prétexte de l'orage qui alloit tomber sur sa patrie, leur offrit * généreusement, ou, de les défendre jusqu'à la derniere goute de son sang, ou de se retirer les laissant les maîtres de le soutenir ou de l'abandonner. Les Florentins répondirent avec la même générosité, que les Citoyens étoient prêts de sacrifier leur vie à sa conservation, qu'il ne periroit qu'avec la Patrie, & resolurent de lui donner un certain nombre de Gardes pour la sûreté de sa personne. Laurent mourut en 1492. Il étoit petit-fils du grand Cosme de Medicis, & Pere de Leon X. Mais la qualité de *Pere des Savans*, qu'on lui donnoit, lui fait plus d'honneur.

Pour

* Voyez dans Machiavel, p. 400. 407. le beau discours qu'il fit là-dessus aux Florentins.

Pour revenir de cette digreſſion
malheureux Jaques Pogge étant n
ſans enfans, & ſon oncle ne s'étant
mais marié, la race des Pogges :
éteinte, parce que les autres éto
Eccleſiaſtiques, & que Philippe n
que des filles.

L'augmentation de famille ne fait
ordinairement celle des revenus. Po
étoit pauvre, comme il le dit lui-
me, & tiroit peu d'appointemens
ſes charges *. Il étoit apparemment
ſez honnête homme, pour ne pas
dre trop cher ſes ſervices aux part
liers. Il lui arriva pour ſurcroît de
grace que *Laurent de Medicis* (a),
la liberalité duquel il tiroit la princ
le partie de ſa ſubſiſtance, vint à m
rir. C'eſt ce qui l'obligea à prier
colas V. de lui donner les moyens
vivre en repos le reſte de ſes jours †.

(a) C'eſt le fils de celui dont on vient de parler.

* *Non enim non potui angi animo & dolor quando, cum viderem me natu majorem ita, tenui eſſe cenſu, ut cogerer quæſtui potius op dare quam ingenio.* Pogg. Op. XIII.

† *Sum jam veteranus in Curia miles, ut qui annos quadraginta ſecutus & certe cum minori lumento, quam deceat eum qui non omnino fuit nus à virtute & ſtudiis humanitatis jam em ſtipendiis, in Coloniam priſcorum more ſum*

ne dit pas qu'il obtint de ce Pontife. Mais on sait qu'il fut encore Secretaire du Pape Calixte III. Il paroît pourtant que Nicolas V. lui fit du bien ; puis qu'il dit lui-même que la liberalité de ce Pontife l'avoit en quelque sorte reconcilié avec la Fortune. *Quamvis optimi sanctissimique viri Nicolai V. summi Pontificis beneficentia id efficit, ut jam querelæ temporum sint prætereundæ, utque in gratiam aliquam cum fortuna videar rediisse* (a). Mais on peut juger que les liberalitez de Nicolas V. n'allerent pas fort loin, puis qu'il dit dans une Lettre à l'Archevêque de Milan (b), que quoi qu'il ne soit pas opulent, il est pourtant resolu d'acheter une maison à la campagne, pour se retirer des affaires publiques & vaquer à l'étude. Dans cette même Lettre, il dit, que si on vouloit pourvoir à ses besoins d'une maniere digne d'un homme qui a servi si long-tems à la Cour, il pourroit encore se charger du fardeau des affaires publiques. Mais que puis que tout le monde lui fermoit la main &

(a) *Poggi Op. XIII.*

(b) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

quietem corporis, ad laborem animi destinandus. Fol. XVI.

& la bourse, il étoit resolu de se re
rer. On peut aisément comprendre qu
devoit être accablé de fatigues & d'a
nées, puis qu'il avoit été Secreta
d'Innocent VII. de Gregoire X
d'Alexandre V. de Jean XXIII.
Martin V. de Nicolas V. & de C
lixte III. sans compter les dix ans q
fut Scribe dans la Chancellerie Rom
ne. De sorte que si un Historien
admiré le bonheur d'Æneas Sylvius d
voir été consecutivement Secretaire
deux Papes, d'un Empereur & d'
Antipape, on peut à plus forte rai
admirer le bonheur de Pogge, d'av
été Secretaire de huit souverains Pon
fes.

Sa retraite. Il quitta la Cour de Rome en 145
à l'âge de 72. ans, non sans beauco
de regret, à cause des amis qu'il y la
soit. Étant de retour à Florence, do
il avoit été fait Citoyen en 1414. il su
ceda à Leonard & à Charles Are
dans la charge de Chancelier de ce
République. C'est ce qui paroît par
témoignage de Pie II. autrement Æn

S

* *Joh. Gobelinus, Comment. Pii II. L. I. Pi Vit. F. XVI.*

Sylvius. *Nous avons connu*, dit-il (a), *successivement à Florence trois Chanceliers illustres par leur savoir en Grec & en Latin, & par leurs Ouvrages, savoir Leonard & Charles d'Arezzo, & Pogge Citoyen de cette République.*

(a) Pogg. Vit. F. XVIII.

Quoi qu'il fût fort âgé, il s'appliqua plus que jamais à l'étude dans sa patrie, autant que ses emplois le lui pouvoient permettre. C'est en cette considération, qu'à la sollicitation de *Cosme de Medicis* le Grand, que les Savans de ce tems-là regardoient comme leur Mecenas, le Magistrat lui accorda toute sorte d'immunitez. Outre la charge de Chancelier, il eut encore celle de *Prieur des Arts*, ou autrement, *Prieur de la Liberté*. C'est le nom qu'on donnoit aux Souverains Magistrats de la République. Pogge en rapporte l'établissement à l'an 1282. mais Mr. Recanati le fait remonter à 1204. & prétend que cette dignité ne fut qu'augmentée en 1282. (b).

(b) Pogg. Vit. Fol. XIX. & Hist. Flor. p. 5.

Ses Ouvrages.

Outre ses Lettres qui sont en grand nombre, Pogge a laissé plusieurs Ouvrages, entre lesquels il y en a, qui n'ont point encore vu le jour. Par exemple il parle (c) à Leonard Aretin, d'une Con-

(c) Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.

Conference ou Dispute qu'il avoit euë avec *Jean Guarini* de Verone, touchant César & Scipion, qu'il envoye à cet ami. Quelcun qu'il ne nomme pas, mais qui vraisemblablement est *François Philelphe*, se déchaîna contre lui de ce qu'il avoit préféré *Scipion* à *César*. Il répondit à cette Critique avec un grand épanchement de bile. Il traduisit en Latin la Vie de Cyrus par Xenophon, par ordre d'Alphonse * Roi d'Arragon, Prince amateur des Sciences & des Savans, *l'Ane* de Lucien, Diodore de Sicile qu'il dédia à Nicolas V. On a de lui plusieurs Oraisons funebres, comme celles de *Nicolas V.* de *Leonard Aretin*, de *Laurent de Medicis*, de *Nicolas Nicolo*, de *François Zabarelle*, prononcée au Concile de Constance, du Cardinal *Nicolas Albergotti*: On trouve parmi ses Oeuvres un Discours à Nicolas V. un Dialogue contre les Hypocrites imprimé à Lyon en 1688. avec le Discours de Leonard Aretin contre les gens du même caractere. Pogge parle

* C'est Alphonse surnommé le Sage & le Magnanime dont Antoine de Palerme a écrit les faits & les dits, commentez par Æneas Sylvius.

le de ce Dialogue dans son Traité *de la Misere humaine* (a). Il a encore fait divers Traitez, comme *de la situation des Indes*, de *l'office d'un Prince*, *du malheur des Princes*, imprimé à Francfort en 1629. un Discours *contre les médisants*, un Dialogue de la vraye noblesse, dédié au Cardinal de Cumes, & refuté par *Laurus Quirinus*, Noble Venitien, parce que Pogge y parloit mal de la République de Venise. Il parle (b) de ce Dialogue dans une Lettre à l'Archevêque de Milan en ces termes : *J'ai composé & non encore publié un Dialogue de la noblesse, où l'on examine s'il y a une noblesse? Ce que c'est? Par quels moyens elle s'acquiert? & où l'on rejette l'opinion de ceux qui la font consister en d'autres choses, que dans la vertu.* ----- Des (c) *propos de table*, quatre Livres des *variations de la fortune* dédiez à Nicolas V, de *l'avarice*, une description de la *ruine de la ville de Rome*, une description des *bains de Bade*, un Traité *de la misere de la condition humaine*, un autre sur cette question, *Si un vieillard doit se marier ou non?* Il parle de ce Traité dans quelques unes de ses Lettres. *De re uxoria si vis scire quid sentiam, lege li-*

(a) p. 100.

(b) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

(c) *Historia convivales.*

libellum qui à me scriptus paulò ant
AN SENI SIT UXOR DUCEND
Mr. Recanati parle d'un certain O
vrage qui contenoit les portraits
hommes illustres de la Maison de Bo
delmont, où il s'étoit allié. On cr
cet Ouvrage perdu. Mais c'est beauco
plus grand dommage qu'on ait per
des piéces qu'il avoit faites contre
Concile de Basle; on y trouveroit
particularitez originales. Voici comm
il en parle dans une Lettre à un de
amis. *J'ai*, dit-il, *écrit beaucoup
choses, à plusieurs Princes, contre la
testable perversité de ceux de Basle. M
comme cela appartient à la Républiq
je n'en ai rien reservé pour moi.* Il éc
vit diverses *Déclamations* sous le n
d'*Invectives*, titre qu'on donnoit or
nairement fort à propos à des Pie
qui ne contenoient presque rien que
injures personnelles. On peut pard
ner dans un siecle aussi corrompu
celui de Pogge cette methode d'inv
tiver, puis qu'on s'y croyoit autor
par un exemple de grand poids. C'
celui de Gregoire de Nazianze qui éc
vit deux Invectives sanglantes con
Julien l'Apostat, mais fort pruder
me

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux Invectives de Pogge, il y en a une contre Felix V. fait Pape au Concile de Basle après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philelphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basle. *Quarta Poggii* Invectiva in Vallam *comparari non potuit, Studiosus Lector repertam eam hoc loco situabit ad perfectionem Operis Poggiani*, dit *Henri Petri*, qui donna cette Edition en 1538. M. Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite dans le Cabinet de Mr. *Fontanini*. On n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliotheque de feu le célèbre *Antoine Magliabechi*. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses Invectives contre le Concile de Basle. Dans une Lettre à l'Arche-

(a) *Vit. Pogg.* F. XXII.

vêque de Milan il parle (a) de deux Lettres qu'il avoit écrites contre ce Concile, & contre Felix V. qu'il appelle une idole.

(a) Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.

Son plus considerable Ouvrage est sans doute, son Histoire de Florence en huit Livres, qui contient l'Histoire de cette Ville depuis la prémiere guerre qu'elle eut avec Jean Archevêque de Milan, jusqu'à la paix conclue en 1455. avec Alphonse Roi d'Arragon par les soins de Nicolas V. Un des Articles de cette paix fut, Que s'il survenoit quelque different entre les Confédérez, la décision en seroit remise à ce Pape, & qu'il ne seroit permis à personne d'entreprendre la guerre, que de son consentement. Jaques son fils le dédia à Frederic Comte d'Urbin, dont il parle comme d'un Prince très-savant & Protecteur des Gens de Lettres. Il la traduisit ensuite en Italien. Mais Mr. Recanati ne trouvant pas cette Version de la force & de la beauté de l'Original, en a fait présent au public en Latin, comme Pogge l'avoit écrite. Il y a joint des notes fort instructives, où il releve souvent très-à-propos son Auteur. Ce savant Venitien promet de

Pogg. Hist. Flor. p. 383. 384.

ren-

rendre publiques plusieurs Pieces de Pogge ensevelies dans la poussiere des Cabinets. Il peut compter qu'il fera un present très-agréable au Public. Ce sont là tous les Ouvrages que Mr. Recanati attribue à Pogge. Il a omis deux Harangues, l'une à la louange de la Jurisprudence, l'autre à la louange de la Medecine, dont Pogge parle lui-même (a).

(a) P. 37. Edit. Bas.

Ses correspondances & ses liaisons.

Pogge avoit commerce de Lettres non seulement avec la plupart des Savans de son tems, mais aussi avec plusieurs grands Seigneurs, comme avec le Roi d'Arragon, le Cardinal Julien, avec le Duc & avec l'Archevêque de Milan, avec l'Evêque d'Albenga, avec Cosme de Medicis, avec le Chancelier de Sienne, avec celui de Genes, &c.

Il paroît par ce commerce de Lettres, que Pogge avoit beaucoup d'amis & de la premiere importance. Il ne fut pas seulement cheri & honoré les Savans & de ses Collegues dans la Charge de Secretaire Apostolique, comme de Leonard Aretin, de *Cincio* Romain, d'*Antonio Lusco* & de quantité d'autres dont on peut voir l'énumeration dans l'Ouvrage de Mr. Recanati.

nterrompre la lec-
& même la plus
de fil.
e du Duc de Mi-
iption (a) : *Au très-*
-cher ami Pogge Ci-
Secretaire Apostoli-
est fort considerable.
b). Il y avoit quel-
Florentins qui en par-
de gens imprudents,
& sans nulle conduite.
bon Citoyen irrité de
njurieux dit un jour à
de ses amis : *Il n'y a per-*
iche plus de nouvelles que le
n, c'est à lui à dissiper cet-
, & il ne sauroit faire une
digne de sa generosité. Cette
on fut rapportée au Duc qui
la confiance que Pogge avoit
& ne demandant pas mieux
que d'endormir les Florentins
les paroles, lui écrivit une
contient & l'éloge & l'apo-
la République de Florence.
tée du mois d'Aout de 1438.
Il

(a) MSS. Wolf.

(b) Pogg. Ep. p. 333.

Philippe Marie l'Ange Duc de Milan.

Il pût aussi compter entre ses amis, des Papes, des Cardinaux & des Princes.

A la tête des amis de Pogge il faut mettre Nicolas V. qui fut un des Papes qui lui donna le plus de part dans ses bonnes graces. Dans un Discours qu'il addresse à ce Pontife, il ne fait pas difficulté de se mettre lui-même au rang de ses amis, & il lui parle en effet dans ce Discours en véritable ami, comme on le verra dans la suite. Tout le monde a rendu ce témoignage à Nicolas V, qu'il continua étant Pape à proteger les Gens de Lettres, comme il avoit fait étant Cardinal.

Il paroît par une Lettre d'un Savant de ce tems-là que le Roi d'Arragon étoit charmé de l'esprit de Pogge. Un jour qu'on lisoit une de ses Lettres à ce Prince en presence de plusieurs Grands, non seulement il l'écoutoit avec admiration, mais il prenoit plaisir à en relever les beaux endroits avec éloge. On étoit alors à une Chasse, & celui qui raconte ce fait, dit que les Chasseurs ayant averti qu'il paroissoit des Oiseaux, le Roi n'interrompit ni la lecture, ni son attention. Chose rare, & sur tout dans un Prince, puisque l'on voit tous le

les jours des femmes interrompre la lecture la plus serieuse, & même la plus agréable pour un brin de fil.

On voit une Lettre du Duc de Milan * avec cette inscription (a): *Au très-savant & à notre très-cher ami Pogge Citoyen de Florence & Secretaire Apostolique.* Cette Lettre est fort considerable. En voici le sujet (b). Il y avoit quelques ennemis des Florentins qui en parloient comme de gens imprudents, aveugles (*caeci*) & sans nulle conduite. Pogge comme bon Citoyen irrité de ces discours injurieux dit un jour à quelques-uns de ses amis: *Il n'y a personne qui en sache plus de nouvelles que le Duc de Milan, c'est à lui à dissiper cette calomnie, & il ne sauroit faire une action plus digne de sa generosité.* Cette conversation fut rapportée au Duc qui charmé de la confiance que Pogge avoit en lui, & ne demandant pas mieux d'ailleurs que d'endormir les Florentins par de belles paroles, lui écrivit une Lettre qui contient & l'éloge & l'apologie de la République de Florence. Elle est datée du mois d'Aout de 1438.

(a) MSS. Wolf.

(b) *Pogg. Ep.* p. 333.

Il

* C'est Philippe Marie l'Ange Duc de Milan.

Il y exalte non seulement les lumi
& la prudence des Florentins, mais
core, leur valeur, leur amour pou
liberté, leur fidélité envers leurs All
leur generosité envers leurs enner
& les services qu'ils avoient rendu
l'Eglise & à l'Italie. Ce témoign
est d'autant moins suspect, qu'il
avoit pas longtemps que le Duc &
Florentins avoient été en guerre. *L*
la derniere guerre, que nous avons
avec eux, dit-il, *l'événement a té*
gné avec quelle prudence & quelle vig
ils m'ont tenu tête. Il a paru que sel
droit de la Nature & des Gens ils ne c
battoient que pour la gloire, & pou
défense de leur liberté, sans animosit
sans aucun vil interêt, mettant bas
tes les inimitiez en même tems qu
armes. Pogge (a) répondit à cette L
tre en des termes pleins de respect
de reconnoissance. Mais parmi les loi
ges qu'il donne au Duc on voit b
qu'il se deffie de sa sincerité, & m
on voit par une autre Lettre qu'il é
à un de ses amis, que ces soupç
n'étoient pas mal fondez, parce
dans le tems que le Duc de Milan
soit de si belles protestations, il fa

(a) *Pogg. Ep.* MSS. Wolffenb.

bâtir dans leur voisinage, un Fort, qui leur donnoit beaucoup d'inquietude. Il n'est donc pas surprenant que Pogge, en consideration de qui le Duc avoit écrit une Lettre si obligeante pour ses Compatriotes, ait parlé si desobligeamment de lui en plusieurs endroits de son Histoire.

Le Cardinal *Bessarion* est encore un de ces grands personnages, dont l'amitié fait honneur à Pogge. Ce Cardinal, qui a été un des plus savans hommes de son tems, étoit de *Trebizonde* dans la Natolie. Ayant accompagné Jean VII. Empereur des Grecs au Concile de Florence, où il travailla beaucoup, mais inutilement, (a) à la réünion des Grecs avec les Latins, il fut désigné Archevêque de Nicée. De Florence il alla à Rome, où le Pape Eugene IV. lui confera la dignité de Cardinal, qu'il orna beaucoup par ses grandes actions. Après la mort d'Eugene IV. Nicolas V. envoya Bessarion Legat à Bologne, où il pacifia les troubles par sa prudence & par sa fermeté. Nicolas V. étant mort Bessarion auroit eu bonne part au Pontificat, sans la jalousie & la brigue de ses concurrens. Calixte III. ayant

Bessarion.

(a) Boern. de migr. Lit. Græc.

ayant été élu Pape, Bessarion ne cess
de le solliciter à envoyer du secour
contre les Turcs qui avoient pris Cons
tantinople & qui désoloient la Grece.

Il négocia le même secours auprès d
Pie II. Successeur de Nicolas avec plu
d'apparence de réüssir. Pour cet effe
il fut envoyé Legat en Allemagne pou
mettre la paix entre l'Empereur Fre
deric III. & les Princes de l'Empire
dont les demêlez étoient un obstacle a
dessein qu'il avoit de faire donner du
secours aux Grecs ses Compatriotes
Tout cela se termina pourtant à des né
gociations infructueuses.

Paul II. succeda à Pie II., & ne vé
cut pas longtems. Après sa mort, peu
s'en fallut, que Bessarion ne fût élu
Souverain Pontife. Les Cardinaux é
toient convenus de son élection, & el
le ne fut empêchée, que par la discre
tion très-indiscrete de Nicolas Perrot
son Secretaire. Comme Bessarion étoit
enfermé dans sa cellule à étudier, les
Cardinaux y ayant voulu entrer, pour
lui annoncer son élection, le Secretai
re leur refusa la porte, disant que son
maître étoit occupé. Les Cardinaux in
dignez de ce refus si hors de saison

pri

prirent de nouveau les voix & élurent Sixte IV. Bessarion l'ayant su, dit à son Secretaire, non sans beaucoup d'émotion, *Votre exactitude mal entendue, m'a privé du Pontificat & vous du chapeau de Cardinal.* Comme les plus grandes élevations ont quelquefois une fort petite origine, il ne faut aussi souvent que les plus petits obstacles pour arrêter la fortune dans le plus beau chemin du monde.

Sixte IV. ne s'accommodant point de la severité des moeurs de Bessarion, l'envoya Legat en France pour reconcilier Loüis XI. avec Charles Duc de Bourgogne. Il ne remporta de cette Ambassade que du chagrin & de la confusion. Comme il eut l'imprudence d'aller trouver le Duc de Bourgogne avant que de s'être abouché avec Loüis XI. ce Monarque en témoigna beaucoup de ressentiment. Quand il fut introduit à l'audience, Loüis XI. le prit par sa longue barbe & l'insulta.

Etant de retour en Italie, il mourut à Ravenne en 1472. à l'âge de 77. ans, regreté de tout le monde, & particulierement des Savans qu'il avoit comblez de bienfaits.

Le

Le Cardinal Capranica.

Le Cardinal de *Fermo*, nommé *I*
minico de Capranica, ayant eu aussi
amitié toute particuliere pour Pog
il en faut donner le caractere. Ce C
dinal après avoir fait ses humanitez
d'abord étudier le Droit Civil & Ca
nique, à Padouë sous *Juliano Cæsar*
qui fut depuis Cardinal sous le titr
S. Ange, & qu'on dit (a) avoir souf
le martyre pour la foi Chrétienne en
les mains des Turcs. Ensuite il alla é
dier à Boulogne sous le célèbre J
d'Imola, où il reçut le bonnet de D
teur. Martin V. le fit Clerc de la Cha
bre Apostolique après son retour
Concile de Constance, & peu ap
son Secretaire. Entre autres gra
hommes il eut Pogge pour Colle
dans cette Charge. La Charge de
cretaire du Pape étoit alors fort ho
rable, mais Calixte III. l'ayant pro
guée à des gens de rien, elle fut ext
mement avilie sous son Pontificat.

(a) *Baluz. Miscell. T. III. p.* 301.

En 1423. Capranica fut envoyé
le Pape à *Sienne* avec *Leonardo Da*
Général des Dominicains, pour
soudre le Concile qui se tenoit dans c
te ville, à l'occasion de plusieurs gr
contre Martin V. qui violoit tous

jc

jours les Reglemens du Concile de Constance. Ces Legats firent si bien que les plaintes contre Martin furent assoupies, & renvoyées au Concile de Bâle qui se devoit convoquer sept ans après, comme on en convint alors.

Ayant été ensuite fait Protonotaire il fut envoyé dans la *Romagne* pour contenir dans leur devoir quelques villes que le Duc de Milan avoit renduës aux Papes. Commission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Il commanda ensuite les troupes du Pape & réduisit Boulogne sous son obéïssance; expedition qui lui valut l'Evêché de *Fermo*, & le Gouvernement du Duché de *Spolette*, où il y avoit beaucoup de factions qu'il appaisa par sa prudence & sa moderation. A ces dignitez Martin V. avoit ajouté celle de Cardinal, mais ce ne fut d'abord que *nel petto*, sa création n'ayant été déclarée que quelques années après.

Ce Pape étant mort, les Cardinaux ne voulurent pas souffrir que Capranica assistât à l'élection d'Eugene IV. parce qu'il n'avoit point été déclaré Cardinal en plein Consistoire. Le Pape lui-même n'ayant pas voulu le reconnoitre,

il s'en retourna à ſon Gouvernement, où il fit tout ce qu'il put pour gagner les bonnes graces d'Eugene ; mais il n'en put venir à bout, & même le Pape le perſecuta à outrance, & lui confiſqua ſes biens. C'eſt ce qui lui fit prendre la reſolution d'aller à Bâle, où il avoit negocié la tenuë d'un Concile étant à Sienne comme on l'a dit. Etant arrivé au Concile, il y plaida ſi bien ſa cauſe, que cette Aſſemblée le déclara Cardinal malgré les oppoſitions du Pape, qui le confirma néanmoins depuis dans cette dignité à Florence. Quand il fut rentré en grace avec Eugene il eut tant de part en ſon eſtime & en ſa confiance qu'il l'envoya Legat dans la *Marche d'Ancone*, & le mit à la tête de ſon armée contre le Duc *François Sfortia* qui s'étoit emparé de cette Province. Il ne réuſſit pas dans cette guerre. Les troupes du Pape furent battuës, & le Cardinal fut obligé de prendre la fuite bien bleſſé. Il fut depuis Gouverneur de Perouſe, & retourna par ordre d'Eugene, dans la Marche d'Ancone, où il fit rentrer pluſieurs villes dans l'obéïſſance de ce Pontife.

Nicolas V. ayant ſuccedé à Eugene IV.

. en 1447. ce Pape envoya Capra-
ı à *Tivoli*, où étoit *Alfonse* Roi
rragon, qui refusoit de rendre cet-
ılace dont il s'étoit emparé pendant
ıaladie d'Eugene, mais qu'il rendit
sollicitation du Legat. Nicolas V.
voya ensuite au même Prince, pour
ɔbtenir du secours contre les Turcs,
s inutilement. Il réussit mieux à
ifier les troubles de Genes, dont il
int quarante Galeres pour aller con-
ces ennemis du nom Chrétien. Le
ıe ne trouvant personne plus propre
ıgager Alfonse à faire la paix avec
Florentins, afin de secourir les Chré-
ıs du Levant, l'envoya pour la troi-
ıe fois à ce Prince, dont il mena-
si adroitement l'esprit qu'il le fit
ısentir à la paix. Il avoit negocié
tilement sous Nicolas V. des secours
faveur des Grecs, mais il n'y fut
plus heureux sous Calixte III. élu
1455. Il se donna pour cette glo-
ıse & sainte entreprise des mouve-
ıns extraordinaires. Mais le Pape n'en
t aucun compte, & les Princes ne
ıgeoient qu'à amasser par tout de l'ar-
ıt sous prétexte de cette expédition.
ı fermeté de Capranica le brouilla tel-

lement avec Calixte que ce Pape pour s'en défaire l'envoya en Angleterre sous prétexte de solliciter du secours contre les Mahometans. S'il n'eut pas les bonnes graces du Pontife, il s'étoit acquis un tel credit dans le College des Cardinaux qu'après la mort de Calixte III. il auroit été élu Pape, sans la maladie où il tomba alors & dont il mourut en 1458. regreté des Grands & du Peuple.

Le Cardinal Albergotti. *Pogg. Op.*

Dans l'Oraison funebre de *Nicolas Albergotti*, Cardinal de *S. Croix*, Pogge parle avec beaucoup de reconnoissance de la tendresse que ce Prélat avoit euë pour lui. Comme c'étoit un homme d'un très grand merite, elle lui fait beaucoup d'honneur. Albergotti étoit de Boulogne de la Noble Maison de ce nom. Après avoir fait ses études en Droit il quitta le monde pour se faire Chartreux, & fut General de cet Ordre. Il y fit éclater tant de rares qualitez, que l'Evêque de Boulogne étant venu à mourir, il fut élévé à cette dignité du consentement unanime du Clergé & du Peuple. Il ne l'accepta qu'avec peine, & à ces deux conditions, l'une que l'on rendroit à l'Eglise les pla-

cés

ces & les biens qui en auroient été distraits, l'autre qu'il ne payeroit rien pour avoir la confirmation du Pape, parce qu'il n'avoit point d'argent, & que celui de l'Eglise devoit être employé à nourrir les pauvres. Il fit de fort bons reglemens pour la reformation des mœurs tant du Clergé que du Peuple; mais je ne sai si l'on doit mettre dans ce rang l'Ordonnance qu'il fit, même malgré le Pape, de distinguer les Juifs par leurs habits.

Il fut envoyé en France par Martin V. pour négocier la paix entre les Rois de France & d'Angleterre, mais les esprits étoient trop aigris de part & d'autre pour y pouvoir réüssir. Pogge étoit alors en Angleterre, où il fut témoin des éloges qu'on donnoit à ce Cardinal. Comme ce mauvais succès ne venoit pas de sa faute, il n'empêcha pas que Martin V. ne le fît Cardinal en 1427. Ce même Pape (a) l'envoya Legat en Italie pour faire la paix entre les Venitiens, le Duc de Milan, le Duc de Savoye & les Florentins. Il y réüssit. Mais cette paix n'ayant duré que quelques mois par l'inconstance & l'infidelité du Duc de Milan, (b) il falut qu'Al-

(a) *Pogg. Hist. Flor.* p. 238. 239. 240.

(b) *Ibid.* p. 251. 252.

bergotti retournât la même année, pour renouveller le Traité, qui fut conclu à Ferrare.

Eugene IV. ayant succedé à Martin V. ce Pontife renvoya le Cardinal en France pour renouveller les négociations de paix entre les deux Rois. Ce second voyage ne fut pas plus heureux que le premier. De France il passa à Bâle par ordre du Pape, mais n'ayant pu venir à bout de pacifier les troubles du Concile, il alla joindre Eugene à Florence. Il fut envoyé de là pour la troisième fois en France, où il eut le bonheur de reconcilier le Duc de Bourgogne avec le Roi. Il alla ensuite rejoindre Eugene à Florence, d'où il l'envoya à Bâle, * pour tâcher de ramener dans son obeïssance la plûpart des Membres de ce Concile, qui s'en étoient soustraits. Voyant ses soins & ses efforts inutiles il alla à Boulogne, où s'étoit retiré Eugene. Comme ce Pontife avoit

* *Si qua ratione sanari aut reprimi posset ejus auctoritate multorum temeritas, qui contra Pontificem insurrexerant. Sed superante & convalescente indiem stultitia eorum, qui pacem Ecclesiæ pervertere nitebantur, relicto malignantium conventu, venit Bononiam.* Pogg. Op. F. XXX.

voit dessein d'assembler un Concile à Ferrare, où devoient se trouver les Grecs, il envoya Albergotti en 1428. à l'Empereur Albert II. qui tenoit à Nuremberg une Diete des Princes d'Allemagne pour éteindre le Schisme renaissant. Le Cardinal étant retourné à Ferrare, il fut fait Grand Penitencier de l'Eglise Romaine, en la place de *Jordan* Cardinal des Ursins, qui étoit mort. Albergotti mourut à Sienne en 1443. âgé de 68. ans. Eugene IV. assista à ses obseques. Distinction si rare, que Pogge remarque là-dessus, qu'ayant été quarante ans à la Cour de Rome, il y avoit vu mourir cinquante Cardinaux, sans qu'aucun Pape se fût trouvé à leurs funerailles.

Entre les grands personnages qui ont rendu justice au merite de Pogge, il ne faut pas oublier le célèbre *Æneas Sylvius* de Sienne, de l'illustre Maison des *Picolomini*. C'étoit un des plus savans hommes & un des plus grands politiques de son tems, mais en même tems un des plus mémorables exemples du changement que les honneurs & les Dignitez apportent dans les mœurs des hommes. Quoiqu'il fût d'une Maison

Æneas Sylvius.

illuſtre, il étoit ſi pauvre, qu'il fut d'abord reduit à ſubſiſter par ſon travail à la campagne. Il ſurmonta pourtant par ſon induſtrie & par le ſecours de ſes amis les obſtacles que la fortune apportoit à ſon éducation & à ſes études, qu'il pouſſa fort loin. Après avoir étudié quelques années en Droit, il accompagna en 1431. le Cardinal *Dominico Capranica*, au Concile de Bâle, où il eut beaucoup d'autorité, & où pendant dix ans il ſoutint ce Concile de vive voix & par écrit contre Eugene IV. témoignant un zele ardent pour la reformation de l'Egliſe. Il fut enſuite Secretaire de Felix V. qui l'envoya Legat à la Cour de Frederic III. où il fut revêtu de la charge de Conſeiller & de Secretaire de cet Empereur. Ce ne fut que peu à peu qu'il ſe déclara contre le Concile de Bâle en faveur d'Eugene, ayant pris d'abord le parti de la neutralité. Mais comme il vit que Frederic panchoit du côté de ce Pape, il ſe déclara enfin pour lui, & fut envoyé à Rome pour apprendre à Eugene la nouvelle, que l'Allemagne lui avoit reſtitué l'obedience. Après la mort de ce Pape, les Cardinaux lui donnerent la

pre-

presidence du Conclave où Nicolas V. fut élu. Ce Pape lui donna l'Evêché de *Trieste* en Istrie, & ensuite celui de Sienne, & l'envoya Legat en Boheme, en Austriche & en plusieurs autres endroits, tant pour pacifier les troubles excitez à l'occasion du *Hussitisme*, que pour engager les Princes d'Allemagne à secourir les Grecs contre les Turcs. Enfin Calixte III. lui donna le bonnet de Cardinal *, & après la mort de ce Pape il fut élevé lui-même en 1458. au Pontificat.

Ce fut alors que levant le masque, il revoqua par une Bulle † tout ce qu'il avoit écrit en faveur du Concile, déclara le Pape au dessus d'un Concile Oecumenique, défendit sous peine d'anatheme, d'appeller des jugemens du Pape; & menaça insolemment de poursuivre par (a) toute sorte de voyes, Rois, Princes, Peuples, & quiconque entreprendroit quelque chose contre

(a) *Platine.*

* Pogge lui écrivit pour le feliciter de cette dignité. Voyez la 229. Lettre entre les Lettres d'*Æneas Sylvius*.

† Voyez cette Bulle parmi les Oeuvres d'*Æneas Sylvius* imprimées à Francfort en 1707. Elle est de 1463.

tre lui, jusqu'à ce qu'il les eût r
à leur devoir. N'étant mort
1464. Pogge ne put pas être
tems témoin de sa Tyrannie, puis
ne vécut que jusqu'à l'an 1459.

Dom Bernard de Montfauco
moigne dans son *Journal d'Italie*
avoit vû dans la Cathedrale de S
plusieurs Inscriptions, où il y a que
particularitez de la Vie d'Æneas
vius, ou Pie II. qu'on ne sera
être pas faché de trouver ici.

La premiére Inscription porte
*neas Sylvius Piccolomini, Fils de Sy
& de Victoire nâquit en M. CCCC
Corsiniano sa Patrie. Etant allé au
cile de Bâle, il fut repoussé en Libye
tempête.* J'apprends du Dictionna
Baudrand que quand Æneas Sylvi
Pape sous le nom de Pie, il chang
nom de sa patrie pour lui donner l
savoir, *Pienza*, ou *Pientia*, &
un siége Episcopal. C'est une
ville dans le Siennois, en Toscan

La seconde Inscription porte, q
*neas Sylvius ayant été envoyé par l
cile de Bâle en Angleterre, & en E
fut jetté par la tempête en Norwegu
qu'ayant échappé aux poursuites des*

glois il revint au Concile, ET PER *Britanniam Regios speculatores elusit*. Je n'entends pas bien cette particularité. C'est peut-être que comme les Anglois, & les Ecossois étoient alors en guerre, les premiers voulurent arrêter Æneas Sylvius à son retour d'Ecosse. Peut-être en trouvera-t-on le denoüement en écrivant l'Histoire du Concile de Bâle.

La troisième Inscription : *Æneas fut envoyé par l'Antipape Felix V. Légat auprès de l'Empereur Frederic III. où après avoir reçu la Couronne de Laurier, il fut mis au rang des amis, & des Secretaires de cet Empereur*. On peut conclurre de là qu'Æneas étoit bon Poëte. C'étoit la coutume de ce tems-là de couronner les Poëtes de Laurier. De là ce titre de *Poëta Laureatus* donné à *Petrarque*, à *Dante*, & à quantité d'autres.

Quatrième Inscription : *Ænée ayant été envoyé par Frederic III. à Eugene IV. non seulement il fut reconcilié avec ce Pape, mais il le fit son Sousdiacre, & son Secretaire, lui donna ensuite l'Evêché de Trieste, puis celui de Sienne.*

Cinquième Inscription : *Ænée présente à Frederic III. Eleonor de Portu-*

gal

gal Epouse de cet Empereur & fait l'Eloge de cette Princesse, & des Rois de Portugal.

Sixième Inscription : *Ænée Evêque de Sienne ayant été envoyé par Frederic III. au Pape Calixte III. fait armer pour la guerre d'Asie, & est créé Cardinal d'une voix unanime.*

Septième Inscription : *Après la mort de Calixte III. Ænée Cardinal de Sienne est élu Pape d'une commune voix, sous le nom de Pie II.*

Huitième Inscription : *Le Pape Pie II. est reçu solennellement sur la Flote de Louïs Prince de Mantouë, & assiste au Congrès pour l'expédition contre les Turcs.*

Neuvième Inscription : *Pie II. canonise Catherine de Sienne à cause de ses miracles innombrables.* Ce fut en 1461.

Dixième Inscription : *Pie étant occupé à Ancone à l'expédition contre les Turcs mourut de la Fièvre. Un Hermite de Camaldoli vit son ame portée dans le Ciel, & son corps fut transporté à Rome, par ordre des Cardinaux.*

Francisco Barbaro. Entre les illustres amis de Pogge il faut mettre, *Francisco Barbaro*, Noble Venitien & Senateur de Venise, dont

on

on a eu plusieurs fois occasion de parler. Il fut tout ensemble homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il rendit des services signalez à sa patrie en plusieurs occasions par sa prudence & par le grand talent qu'il avoit de persuader. Un jour que la République de Venise étoit en proye à la fureur des *Guelphes* & des *Gibelins*, & que ces deux factions, qui se disputoient le Gouvernement & la garde de la ville, étoient prêtes à tout mettre à feu & à sang, il fit si bien par son éloquence, que la garde des Places de l'Etat fut confiée aux Magistrats, sans distinction de Guelphes & de Gibelins, & pour reconcilier ces deux factions, il menagea adroitement des mariages entre leurs familles. Il sauva une autre fois l'Etat par sa prudence & par sa valeur en obligeant *Nicolao Picinnino* Général de Florentins à lever le siege de devant *Bresse* (a) ville de l'Etat de Venise. On peut voir les belles actions de Barbaro dans cette occasion, dans l'Histoire Florentine de Pogge (b). Les femmes y firent merveille.

Pogg. Hist. Flor. p. 316.

(*a*) *Brixia.*

(*b*) *p.* 319. 325.

Les occupations militaires & politiques de Barbaro ne l'empêchoient pas

de

de s'appliquer aux Sciences & de
dre soin des Savans. Il avoit fort
étudié sous Emanuel Chrysolore,
me on croit l'avoir dit. On a déj
lé d'une de ses Lettres à Pogge
laquelle on peut juger de sa passior
les belles Lettres. Philippe de B
me lui attribuë plusieurs Ouvrages
on croit qu'il n'est resté que celui
fit sur le mariage *, & qu'il d
Laurent de Medicis. Pogge en
avec beaucoup d'éloges, & le c
re aux Offices de Ciceron, dan
Lettre qu'il écrivit de Constance à
Guarini de Verone. *Paul Verger*
bre Jurisconsulte, Philosophe &
teur de ce tems, en écrivit de la
ville en ces termes: *J'admire*
homme qui n'est point marié ait
bien parler du mariage, & qu'il s
bien ce qu'il ne sait pas. On ne
lui refuser la loüange d'être éga
bon Grec & bon Latin. Barbaro n'
qui ressemble à son nom, & il se
souhaitter que toute la Barbarie fû
bare comme lui. Ce Livre est en

* *De re uxoria.* Il fut imprimé à Am
en 1639.

écrit avec beaucoup d'esprit, de savoir, de sagesse & d'agrément. Il meriteroit d'être traduit en François, avec les petits changemens que demande notre Langue & notre siècle.

Francisco Barbaro mourut en 1454. On lui fit cette Epitaphe.

Si quis bonos, si fas est lacrymis decorare sepultos;
Flete super tumulum, locum complete querelis.
Franciscus, cui prisca parem vix sacla tulerunt,
Barbarus hic situs est, Lingua Decus omne Latina.
Fortia facta viri pro libertate Senatus
Brixia, quam magno tenuit sudore, fatetur.
Hic summi ingenii scriptis monumenta reliquit.
Gracaque praterea fecit Romana. Tenet nunc
Spiritus astra. Sacros tumulus complectitur artus.

Comme Pogge aimoit extremement la retraite, il avoit bâti auprès de Florence une maison de campagne *, dont il faisoit ses délices, & qu'il appelloit son Academie, d'où on ne le tiroit jamais pour les affaires publiques, sans lui faire beaucoup de déplaisir. *Je suis*, dit-il (a), dans une Lettre à l'Archevêque de Milan, *si ravi de ce genre de vie, que*

(a) *Epist. Wolffenb:* MSS.

* Cette maison s'appelloit *Valdarno*. Pogg. *Vit.* p. XXXI.

que je suis toujours dans l'apprehen[s] que la fortune n'en soit jalouse. On p[eut] voir l'éloge qu'il fait de la Vie Cha[m]pêtre dans une Lettre à Cosme de M[e]dicis. C'est dans cette retraite qu'il éc[ri]vit ses *Histoires Convivales.* On cr[oit] aussi qu'il y composa son Histoire [de] Florence. Au moins c'est là qu'il av[oit] ses Livres, provision fort necessa[ire] pour écrire une Histoire, & son Ca[bi]net dont il parle dans une Lettre à l'A[r]chevêque de Milan. *Construxi insup[er] quod & ipsum jocunditatem animo præ[be]bat, Bibliothecam quandam, receptacul[um] Librorum meorum. Indignum enim vi[de]batur cùm mihi haud ignobilem habi[ta]tionem parassem, libris qui mihi ma[gno] ornamento semper fuissent nullum p[ro]prium esse diversorium in quo habitar[e] se dignum in ædibus.* Il n'étoit pas s[eu]lement curieux de Livres, il l'étoit a[ussi] de toute sorte d'Antiquitez, comme [de] Medailles & de Statues. *Habeo cu[bi]culum refertum * capitibus marmore[is] inter quæ unum est elegans, integru[m] alia truncis naribus, sed quæ vel bon[um] a[...]*

* Il y a une Lettre où il est fort en colere co[ntre] quelqu'un qui lui avoit distrait des Médailles, [des] Statues, & des cachets qu'on lui avoit envoye[z de] Grece.

artificem delectent. His & nonnullis signis quæ procuro, ornare volo Academiam meam Valdarninam, quo in loco quiescere animus est. Il y passoit ordinairement l'été, & retournoit à Florence en hyver. Il mourut dans cette ville à la fin d'Octobre de 1459. âgé de 78. ans. & fut enterré dans le Chœur de l'Eglise de Ste. *Croix*. Ses fils, par la permission du Souverain Magistrat, mirent son portrait dans le sallon du Palais, parmi un grand nombre d'hommes illustres. Il fut aussi honoré d'une Statuë, qui fut placée au frontispice de l'Eglise de Ste. *Marie* à Florence. Sa mort.

On peut juger du caractère des hommes, par les témoignages qu'on leur a rendus, & par leurs propres Ouvrages. Ce qu'on vient de voir de la vie de Pogge, nous donne l'idée d'un homme d'un rare merite, & d'un très-beau genie. Non seulement il aimoit les Belles Lettres avec passion, mais il avoit une inclination toute particuliere pour ceux qui les cultivoient, comme on en peut juger par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son tems. On peut voir dans Mr. Recanati les éloges qui lui furent donnez tant en prose qu'en Son caractere.

vers. Son fort fut la Literature & loquence dont il fut regardé comm des principaux restaurateurs. Il ne na pas ses études aux bons Auteu l'Antiquité profane. On voit par l'e titude de ses citations qu'il étoit versé dans l'Histoire Ecclesiastiqu dans la lecture des Peres, sur tou S. Chrysostome & de S. Augustin. paroit point qu'il se soit exercé à la sie, si ce n'est par une assez mauvaise taphe* qu'il fit d'Emanuel Chryso

On a rendu de beaux témoign au stile de Pogge. Jean Guarini de rone qui eut si grande part au réta sement des Belles Lettres le mettoi parallele avec celui de la plus pure tiquité. *In quo renascentis, & pri seculi floret, & viget eloquentia, tutisque thesaurus.* Il savoit varier stile selon les sujets qu'il traitoit. trouve dans ses Harangues une éloqu ce aisée, sans enflure, & sans beaucou déclamation. Il avoit pris Ciceron p son modèle, & à proportion de la tance des siècles on peut dire qu'i

* Nous l'avons inserée ci-dessus pag. 4. M s'est glissé une faute au vers antepen. où au d'*Æternum decus, & tibi*, il faut lire *Æter decus es tibi.*

le suivoit pas de trop loin. *Novi vires meas, & quàm tenues sint, atque imbecilles, in dies magis, cum eas experior, cognosco; quidquid tamen in me est, hoc totum acceptum refero Ciceroni.* Le stile de ses Lettres est simple, naturel, & insinuant, comme le doit être le stile épistolaire. Les Satires de Juvenal n'approchent pas de la *mordacité*, & du *caustique* de sa plume dans ses Ouvrages appellez *Invectives*. Ses *Faceties*, ou ses bons mots sont écrits dans un langage fort negligé, & quelquefois plat, & barbare, sans doute pour s'accommoder à la portée du peuple des Savans. A l'égard de son Histoire, on ne sauroit la lire sans y reconnoître *Tite Live*, *Salluste* & les meilleurs Historiens de l'Antiquité. (a) C'est le jugement que Bénoit Aretin, l'un des beaux esprits de ce tems-là, faisoit de quelques Historiens d'alors, entre lesquels il nomme Pogge, *quorum aliqui ita Historias conscripserunt, ut Livio, ac Salustio exceptis, nulli veterum sint, quibus illi non pares, aut superiores fuisse rectè existimentur.*

(a) *Pogg. Vit. Fol. XXIV.*

Ses Lettres font foi qu'il fut bon citoyen, bon pere, bon mari, bon ami & bon serviteur. A l'égard du premier

de ces caractères il est assez connu par ce Distique.

Dum Patriam laudat, damnat dum Poggius hostem,
Nec malus est Civis, nec bonus Historicus.

Quand Pogge exalte sa Patrie,
Il peut passer pour un bon Citoyen:
Mais quand des ennemis il parle avec envie,
Il est mauvais Historien.

Il me semble pourtant, autant que j'en puis juger par la lecture de son Histoire de Florence, qu'il reconnoît d'assez bonne foi, les défauts & les fautes des Florentins, & que ce mot conviendroit pour le moins aussi bien à Leonard Aretin, qu'à Pogge.

Le second caractere, qui est celui de bon pere, est bien sensible dans une Lettre qu'il écrit à l'Archevêque de Milan. *Dieu m'a*, dit-il (a), *donné encore un fils, présent fort agréable à un vieillard, qui commence à retourner en enfance. Dieu lui donne la vertu en lui conservant la vie. Mon aîné est le plus beau & le plus joli enfant qui se puisse voir. Il ne fait encore que begayer, mais son petit jargon me fait plus de plaisir que la plus grande éloquence. S'il plaît à Dieu de le bénir dans toutes les autres choses, person-*

(a) *Epist. MSS. Wolffenb.*

ſonne au monde ne ſera plus heureux que moi. J'eſpere qu'il le fera, puis qu'il ne manque jamais à ceux qui ſe confient en lui.

On a déja vû par les éloges qu'il donne à ſa femme, combien il étoit bon mari. Le portrait qu'il en fait dans une Lettre au Secretaire de l'Evêque de Wincheſter, reſſemble beaucoup à *l'idée de la femme qui ne ſe trouve point. J'ai*, dit-il, *épouſé une jeune fille, belle, vertueuſe, prudente, habile comme Minerve dans les ouvrages qui conviennent à ſon ſexe, d'une complaiſance à toute épreuve & ſans nulle vanité. Elle aime mieux être à la maiſon que dehors. Elle ne ſe ſoucie point d'ajuſtemens, & les fêtes lui ſont à cet égard comme les autres jours. C'eſt un plaiſir de voir les mœurs d'un âge avancé dans un âge ſi tendre, ſa converſation répond à ſa naiſſance, & à l'éducation que ſon Pogge lui a donnée.*

Toutes ſes Lettres ſont pleines des témoignages de ſa tendreſſe pour ſes amis. Elle ne ſe bornoit pas à des proteſtations ou à des loüanges. Il leur rendoit des offices réels, & il n'y épargnoit ni ſon crédit, ni celui de ſes amis & de ſes protecteurs. On en a vu une

preuve dans le service qu'il rendit à Leonard Aretin en l'attirant dans un poste honorable à la Cour de Rome. Il ne manquoit pas non plus à la plus solide de toutes les marques d'amitié, c'est de donner de salutaires conseils, & de les donner d'une maniere engageante. C'est ce qui paroit dans la Lettre dont on vient de parler. *Je vous prie*, dit-il, *par notre amitié, de faire en sorte que vos vertus augmentent avec vos années. Tout le reste nous abandonne avec la vie, mais la vertu nous accompagne après la mort. Il est honteux d'avoir une ame souillée de vices dans un corps superbement vêtu. Fuiez sur tout l'avarice, qui est la source de toute sorte de maux. Je ne veux pas que vous vous priviez de toute sorte de plaisirs, mais seulement que vous en usiez avec moderation. Defaites-vous de tous les attachemens qui deplaisent aux honnêtes gens. Evitez l'hypocrisie sans tomber dans le libertinage, comme font la plupart de ceux qui craignent de passer pour faux dévots. Je vous dis cela par l'interêt que je prens en vous, non comme un censeur, mais comme un ami.*

Son attachement inviolable pour Eugene IV. pendant que presque tout le mon-

monde étoit déchainé contre lui, fait reconnoitre en lui le bon serviteur & le bon ministre. Il porta même son zele jusqu'à l'excès, comme font la plûpart de ceux qu'on appelle *chauds amis*, qui gâtent les affaires de leurs amis par une chaleur mal entendue. Il pouvoit prendre vivement les interêts de son Maître sans épouser ses passions, & sans s'abandonner à une fureur indigne de l'honnête homme & du Chrétien, contre un Concile qui a eu l'approbation de la plus saine partie de l'Europe. Il paroît pourtant qu'il n'étoit pas aveugle sur les défauts d'Eugene IV. puis qu'il a inseré dans ses *Faceties* tant de traits, qui ne lui font point honneur.

L'homme de bien & même l'homme craignant Dieu se fait toujours reconnoître dans les sentimens de Pogge. Voici comme il parle dans une de ses Lettres (a) où il apprend à un de ses amis la nouvelle de la naissance d'un fils. *J'ai reçu ce present comme n'ignorant pas qu'il faudra le rendre & même de bon cœur, à celui qui me l'a fait, quand il lui plaira de le redemander. Je souhaite pourtant qu'il survive à ses parens, si cela lui est salutaire & à nous,*

(a) *Richardo suo.* Ep. MSS. Wolffenb.

& qu'il ne ſoit point inferieur à ſon pere. Les mêmes ſentimens paroiſſent dans une Lettre à *Antonio Luſco* ſon collegue & ſon bon ami. Voici comme il s'exprime parlant de ſa femme & de ſes enfans. *Il faut poſſeder ces biens comme nous étant étrangers, & comme ne les ayant que par emprunt. J'ai un enfant fort joli, qui fait toute ma conſolation, mais il n'y a que celui qui me l'a donné, qui ſache combien elle durera. Nos eſperances ſont ſi vaines & ſi incertaines ici bas, qu'elles doivent être extrémement bornées. Il faut toujours regarder comme notre plus grand bien, tout ce qui vient de la main de Dieu.* Il ne ſe peut rien de plus raiſonnable ni de plus Chrétien que ce qu'il dit à *François de Padouë* ſur les raiſons qu'il avoit de ſe retirer de la Cour. *Je ne ſuis pas*, dit-il, *retourné à la Cour, que je redoute extremement, & non pas la mort, ce qui ſeroit ridicule. Mais je craindrois de mourir comme la plûpart des gens de Cour, qui ont à peine le tems de prendre ſoin de leur ſanté, à plus forte raiſon de leur ame, & qui vivent comme des bêtes. Il n'y a ni richeſſes, ni gain, ni dignitez, dont je faſſe aſſez de cas, pour les acquerir au peril*

peril de ma vie. Si j'avois autant de bien, que tant de gens, qui ne ſont eſtimez, que par-là, je ne penſerois qu'à la retraite, & me préparerois à bien mourir, pour me procurer l'immortalité bienheureuſe. Je me contenterois de cultiver de loin la Cour de Rome, comme celle à qui je dois mon éducation & ma ſubſiſtance. Il n'y a rien de plus beau & de plus digne d'un honnête homme, que d'être chez ſoi parmi les Livres, & que de s'entretenir avec des gens qui peuvent vous former à la vertu. Là il n'y a point de paſſions, point de vices, nul danger. Tout y porte à l'indifference pour les biens périſſables, & à ne penſer qu'aux éternels.

Quoi qu'il fût d'un eſprit fort libre, & aſſez dégagé des préjugez de ſon ſiecle, il n'étoit pourtant pas exempt de ſuperſtition, & de crédulité ; défaut aſſez ordinaire aux perſonnes d'une imagination vive. Par exemple, il croyoit bonnement ce conte que lui faiſoit ſon Copiſte. Des Moiſſonneurs ayant laiſſé quelque reſte de foin dans un champ allérent pour achever de le faucher le jour de la fête de *S. Pierre, & de S. Paul.* Quoiqu'il n'y eût pas pour plus d'une heure d'ouvrage, ils demeuré- Librarius.

 rent,

rent, dit-il, par un juste jugement de Dieu, plusieurs jours à errer dans le champ, sans pouvoir rien faire, au grand étonnement des passans qui les prenoient pour des fous.

Il raconte encore un autre miracle, auquel tout incredule qu'il est, dit-il, il est tenté d'ajouter foi, parce qu'il le tient d'un Senateur nommé *Rolet*. Un jour de *St. Godard* qu'on faisoit une procession solemnelle, une jeune fille se mit à filer pour se moquer du Saint, & de ses dévots. Elle fut bien surprise de voir tout à coup sa quenouille, & son fuseau s'attacher tellement à ses doigts qu'elle ne les pouvoit arracher. Elle souffroit des douleurs terribles, & comme elle étoit devenue muette, elle faisoit entendre par signe la cause de son désastre. On la porta donc sur l'autel du Saint, & là ayant fait pénitence, la voix lui revint, la quenouille, & le fuseau lui tombérent des mains.

Voici un autre prodige que l'on raconta *à Eugene IV.* étant à Florence, & que Pogge ne sauroit s'empêcher de croire parce qu'il étoit attesté par des témoins dignes de foi. Un jour au voisinage de *Cosme* on vit tout à coup une gran-

grande multitude de chiens rouges qui prenoient le chemin de l'Allemagne. Ils étoient suivis d'une grande quantité de bœufs, & d'autres bêtes domestiques. Après suivoit comme une grosse armée de gens à pied, & à cheval, entre lesquels il y en avoit plusieurs à qui on ne voyoit que la moitié de la tête, & d'autres qui n'en avoient point du tout. Derriére tout cela marchoit une espéce de Geant monté sur un grand cheval, & menant avec lui quantité de chevaux. La marche dura trois heures, & à Soleil couché on ne vit plus rien. Comme cela arriva dans le tems du Concile de Bâle, il y a beaucoup d'apparence que c'est un songe, ou une fiction de quelques imposteurs qui vouloient faire tirer de là des conjectures, & des présages, sur le resultat de ce Concile.

Pogge raconte encore sur l'an 1451. un combat qui se donna en Bretagne entre des Pies, & des Geais. La bataille dura un jour, & la victoire demeura aux Geais. On trouva deux mille Geais, & quatre mille Pies sur la place. *Le tems*, dit-il, *nous apprendra ce que signifie ce prodige.*

Pogge regardoit l'avarice comme une

une passion basse, & indigne d'un honnête homme. Il écrit à un de ses amis (a) pour lui faire des reproches de ce que par pur intérêt, il demeuroit si long-tems dans une Isle Barbare (b), où les Genois l'avoient envoyé pour Gouverneur, lui disant qu'il auroit mieux aimé être esclave ailleurs que de commander là. Il étoit libéral, communicatif & desintereſſé *.

(a) *Bartholomeo Guasco Januensi.*

(b) L'Isle de Corse.

Ses mœurs étoient aussi sans ambition. Il dit quelque part qu'il préfere la tranquilité de la Campagne, aux plus grandes dignitez, & qu'il redoute les présens de la fortune. Ce seroit en effet une espéce de prodige qu'un homme de ce mérite eût été cinquante ans à la Cour de Rome, sans parvenir plus haut qu'à la charge de Secretaire, pour peu qu'il eût eû d'ambition.

La modestie est une qualité rare, & pourtant fort néceſſaire dans les Savans. Ceux qui le sont le plus trouvent tant de distance entre ce qu'ils savent, & ce qu'ils ignorent, que le dernier leur doit mil-

* Il avoit accoutumé de dire qu'il manque bien des choses à un pauvre, mais que tout manque à un avare.

mille fois plus donner d'humiliation que l'autre ne peut leur inſpirer de vanité. Les Lettres particuliéres, & les Diſcours publics de Pogge ſont autant de témoins de cette ſorte de modeſtie *. Il n'eſt pas permis de juger que cette modeſtie fût fauſſe, à moins que de le rencontrer en contradiction. Au moins lui doit-on rendre ce témoignage qu'il ſentoit bien que ſi la préſomption, & la confiance d'un Orateur peut entrainer des gens peu délicats, elle ne manque jamais de revolter les Auditeurs de bon goût.

On voit un exemple de ſa moderation, ſur le ſujet de ſes Ouvrages, dans une Lettre qu'il écrivoit à l'Archevêque de Milan. *Petro Candido* Secretaire de ce Prélat s'étant trompé ſur le ſujet de quelqu'un des Traitez de Pogge il ſe contente de ſe défendre avec douceur, laiſſant au reſte à ſon Critique toute liberté de le refuter. Il s'agiſſoit de ce problê-

* Dans une Lettre à un de ſes amis il dit qu'il ne croit point mériter les applaudiſſemens que lui donnoient quantité de perſonnes de ſavoir, & de vertu, mais qu'au moins c'étoit un encouragement à répondre en effet, à la bonne opinion qu'on avoit de ſon mérite.

blême, *Si un vieillard doit se mar*
a, dit-il, *un champ vaste pour di*
pour, *&* *contre*, *s'il veut s'en do*
peine. Car il n'y a rien de plus li
les sentimens, *&* *il doit être permis*
dire. Je ne suis pas assez deraiso
pour regarder mes sentimens de l'œ
les Stoïciens regardoient les leurs
me des sentences magistrales qu'il n'
permis de contrarier.

Si tant de belles qualitez ne
pas effacées par de grands defau
les en furent au moins ternies.
ordinairement moderé ne laissoit
se mettre quelquefois bien en
Mais il avoit la prudence de s'a
de parler, ou d'écrire jusqu'à
son feu fût ralenti, comme il le n
MSS. Wolffenb. à un de ses amis. Il n'usa pourta
toujours de cette sage précaution
me il paroît par ses sanglantes *I*
ves contre plusieurs personnes
grande distinction, & par qu
Lettres qui ne sont point enco
primées. C'est ce qu'on verra
suite.

Les enfans qu'il eut dans le
témoignent assez qu'il eut une j
dereglée. Parmi les Lettres de

butel il y en a une, où il dépeint
me en termes assez libres, la passion
il avoit eüe pour les femmes. Les
cénitez qu'il a répanduës dans ses
cetiés, sont une preuve que sa plume
toit pas plus chaste que sa vie. De
te qu'il n'eût pas pu dire sur son su-
, ce que Martial disoit de lui-même
César.

Lasciva est nobis pagina, vita proba est. *Epigr. I. 5.*
Ma plume est libertine, mais ma vie est
âge". On pourroit pourtant supposer
 décharge de Pogge sur les endroits
 blessent la pudeur dans ces *Faceties*,
ils ne sont point de lui, & qu'on les
 fourrez. En effet Mr. Recanati té- *Pogg. Vit.*
igne avoir vu exactement deux *p. XXIII.*
nuscrits des *Faceties*, où les traits
ntieux ne se trouvent point.

Un autre grand défaut de Pogge, c'est
 stile mordant & emporté quelquefois
qu'à la fureur. Ce qui a fait dire à un de
contemporains, après s'être d'ailleurs
ndu sur ses loüanges: *Nimis ab! rabidas*
rsit in iras. On pourroit plus aisément
user ce défaut dans le siècle de Pogge
 dans un siècle poli comme le nô-
. Cependant, à la honte des Belles
Let-

Lettres destinées à polir l'esprit, ne voit point de plus grands empo: mens, que dans la plûpart des vans. On voit souvent les injures & raisons, les *Humanitez* & la fero faire dans leurs Ouvrages un contr choquant & ridicule. Non seulem la civilité la plus commune y est b sée, mais la Morale & la Religion e même. Les gens raisonnables sont pris avec justice, de voir quelque dans le commerce literaire, la pein re des hales & des ports de mer *. Savans devroient apprendre des g de guerre, à faire la guerre entre e Quand deux armées ennemies se : battuës, on ne voit entre elles que litesse & générosité reciproques, qu fices mutuels, on rend justice à l nemi, on n'insulte point celui qui : du dessous, & on ne triomphe p d'une foiblesse, comme quelques

* Le savant Ambroise Moine de l'Ordi Camaldoli, qui florissoit alors, disoit fort à pos au rapport de Paul Jove, que ceux qui fanoient le Sanctuaire des Belles Lettres pa Libelles diffamatoires, n'étoient ni Gens de tres, ni Chrétiens.

vans triomphent d'une faute, qu'ils croyent avoir trouvée dans un Livre; comme s'ils avoient gagné une bataille, ou fait une grande conquête.

C'étoit un excellent modèle de Critique ou de Réfutation que celui qu'Alexandre le Grammairien avoit donné à l'Empereur *Marc Aurèle* *.

„ J'ai apris d'Alexandre le Gram-
„ mairien, dit cet Empereur Philoso-
„ phe, à ne dire point d'injures dans
„ la dispute, & à ne reprocher ni un
„ Barbarisme, ni un Solecisme, ni au-
„ cune autre faute contre la Langue;
„ mais à proposer adroitement la ques-
„ tion, comme elle doit être propo-
„ sée, en faisant semblant de répondre,
„ ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de
„ vouloir aider à rechercher la vérité
„ de la chose, sans se mettre en peine
„ des mots, ou enfin par quelque au-
„ tre maniere d'Avertissement indirect;
„ mais qui n'ait rien de rude.

Pogge auroit dû apprendre par sa propre expérience la verité de ce qu'a dit le Satirique de nos jours.

C'est

* *Refl. de l'Emp. Marc Aurele*, *p.* 13. Je me sers de la Version de M. & Mad. Dacier.

C'est un méchant métier que celui de médire;
A l'Auteur qui l'embrasse, il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

Paul Jove nous apprend qu'un jour dans un lieu public, & en présence de tous les Secretaires Apostoliques la malignité de la Langue de Pogge lui attira deux bons soufflets de la part du célèbre *George* de *Trebisonde*, comme lui Secretaire du Pape, & on a rapporté
p. 400. ce fait dans l'Histoire du Concile de Constance sur la foi de cet Historien.
Pogg. Op. Pogge ne disconvient pas entiérement
F. LV. du fait, mais il le raconte un peu autrement. Laurent Valle son Antagoniste lui avoit reproché cette avanture; mais pour insinuer sans doute qu'il ne reçut pas seul les coups, & que ce fut une véritable batterie, où il se défendit fort bien, Pogge dit qu'il n'y eut pas seulement des soufflets, mais des coups de pied, des coups de bâton, & des coups d'épées. *Mihi exprobras concertationem quandam inter me, & Trapezuntinum, cum adessent ceteri Secretarii, exortam. At tu, orator eximius, cujus est rem parvulam verbis magnam reddere tan-*

nquam in Lapitharum Centaurorum llo, me colaphis percussum fingis: in quo hementer erras. Non enim colaphis ntum, sed calcibus, fustibus, ferro s acta est. Itaque demiror te Thraso- m ignavissimum, militem gloriosum, non urrisse ad id certamen cum panniculo o abstergeres vulnera.

Les principaux objets de la bile de gge ont été le *Concile de Bâle*, *Fe- V. François Philelphe*, *Laurent lle*, & *Nicolas Perrot* *. On a déja rlé de la passion qu'il fit éclater con- le Concile de Bâle. Voici là-dessus fragment d'une Lettre, qui se trou- parmi celles de Wolffenbutel, elle té écrite de Florence, sans date, au ins de l'année: *J'apprends que votre èreté & votre fureur machine tous les rs quelque folle entreprise pour trou- r la paix du peuple Chrétien, mais on s'en met gueres en peine. Quelle ex- avagance qu'un petit nombre de fous & nsensez veuillent attirer tout le mon- de*

* Nicolas Perrot de Sentina en Ombrie fut cé- re dans ce siècle-là par son érudition en Grec en Latin. Il fut Archevêque de Siponte. Il aqua Pogge pour défendre son ami Laurent lle. Voyez *Paul Jove* & *Pogg. Vit.* p. XXIII.

de dans leur parti, introduire des nouveautez, par je ne ſai quels Decrets, & fatiguer tout le monde; afin qu'il ne ſoit pas dit, qu'ils ſont là ſans rien faire. Mais je n'en fais pas plus de cas, que ne le merite l'iniquité de ceux qui les font. Ils ont remué depuis peu Ciel & Terre pour faire transferer le Concile en France. N'ayant pu y réuſſir ils accumulent erreur ſur erreur pour déchirer l'Egliſe. Mais ils ne ſe ſouviennent pas de ce qu'ils liſent tous les jours, que Dieu diſſipe les penſées & les projets des Princes & des Peuples. Si je ne craignois d'en offenſer quelques-uns, pour qui j'ai de l'eſtime; j'aiguiſerois ma plume contre l'impudence de ces gens, qu'une ambition aveugle & peſtiferée anime d'une haine furieuſe contre les Italiens, & qui pour aſſouvir leurs paſſions, renverſent tous les Droits Divins & humains. N'eſt-ce pas une choſe execrable que le peuple Chrétien ſoit gouverné à la fantaiſie de quelques Barbares. Je vous plains de vous trouver dans ces temps orageux, où l'on n'a rien fabriqué que pour faire un Schiſme, & pour opprimer l'Egliſe Romaine. Dieu veuille pourvoir à ſon heritage. Pour moi je ſerai fidele à mes Maîtres.

Cet-

Cette Lettre est bien vague & il n'y a de clair que l'emportement. On voit pourtant bien, 1. Que par les *Decrets* il faut entendre, ceux du Concile de Constance, qui servirent de regle au Concile de Bâle; les *Libertez de l'Eglise Gallicane*, & celles des autres Eglises. 2. Que par l'endroit de France où ceux de Bâle vouloient qu'on transferât le Concile, il faut entendre *Avignon*. 3. Que par les *Barbares* sont designez les Allemands, entre lesquels il y avoit pourtant alors, comme aujourd'hui, autant de gens savans & civilisez qu'en aucun endroit du monde. 5. Que par le *Schisme* on entend l'élection d'un autre Pape. 6. *Opprimer l'Eglise Romaine*, c'est déclarer le Concile au dessus du Pape, & le Pape lui-même heretique & schismatique, & l'empêcher de s'emparer de tous les biens de l'Eglise. C'est là ce que Pogge appelle *accumuler erreur sur erreur*.

A l'égard de Felix V. voici comme il parle (a) de cet Antipape dans une Lettre manuscrite au Chancelier de Gênes. *Que vous dirai-je de celui que vous appellez Felix* (b) *V. & que j'appelle le premier de tous les malheureux.*

(a) *MSS. Wolffenb.*

(b) Felix, signifie, *heureux.*

Les plus grands crimes, dit quelcun, ne sont pas ceux qui ne regardent qu'un Etat, mais ceux qui vont à bouleverser tout l'Univers. Que dire d'un homme qui a voulu devenir un (a) *monstre horrible pour troubler l'Eglise & renverser la foi, qui a depouillé toute humanité, pour revêtir les mœurs d'une bête farouche, qui deshonore sa vieillesse par la plus horrible des impietez, comme pour mettre le comble aux iniquitez de sa vie passée &c.* Son Invective imprimée contre le même Antipape ne respire que fureur & que rage. Le Concile de Bâle n'y est pas plus épargné. Elle fut écrite après l'Election de Nicolas V.

(a) *Monstrum horrendum, informe, ingens.* Virg.

Il s'est encore déchaîné contre de savans hommes, qui pouvoient avoir leurs défauts & leurs vices, mais qui certainement ne lui cedoient pas en Science & en réputation. *François Philelphe* étoit un Gentilhomme du Tolentin, qui comme Pogge avoit étudié sous Emmanuel Chrysolore son beaupere. Il étoit très-savant en Grec & en Latin, en réputation d'éloquence, & il eut part aux bonnes graces de plusieurs Grands, comme d'Eugene IV. d'Alphonse Roi d'Arragon, du Duc de Mi-

Phil. Bergom. Sec. 15.
Paul Jove.

Milan &c. Il enseigna les Belles Lettres à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, & enfin à Milan, où le Duc lui faisoit une pension considerable. Il l'emporta sur Pogge par la Poësie, où il excelloit. Ils se déchirérent à belles dents pour quelques points de Litterature ou d'Histoire. Il est vrai que Pogge proteste n'avoir jamais été l'aggresseur, mais cette excuse ne peut jamais autoriser une recrimination, qui excéde autant les bornes de la moderation, de l'honnêteté & de la pudeur que le font les furieuses & sales *Invectives* de Pogge. Il faut répondre par des raisons & non par des injures atroces & envenimées; & si l'on en reçoit elles retombent avec honte sur celui qui les dit. Pogge devoit profiter du conseil généreux que lui donna son ami *Candidus*, lorsqu'à sa sollicitation le Pape fit mettre en prison un certain *Thomas Rheatin*, qui avoit répandu de faux bruits contre lui. *Je suis fâché*, dit-il, *que vous ayez fait mettre cet homme en prison. Il eût été plus honnête & plus généreux de mépriser ses injures & ses calomnies, que de s'en vanger. Comme elles n'ont aucun fondement* *MSS. Wolffenb.*

 ment

ment elles auroient réjailli sur lui.

Pogge, & Philelphe avoient amis, & ils se reconciliérent, co me cela paroît par la seconde Invec de Pogge contre Laurent Valle. Je sai si la Lettre qui suit fut un ache nement à leur reconciliation. Elle paroît guere propre, parce qu'elle fort équivoque & bien piquante. est vraisemblablement écrite à Philel lui-même. „ Vous m'écrivez qu „ sottes gens débitent sous mon „ des impertinences, & des rêve „ contre Philelphe. Je ne me sui „ mais mis en peine de ce que les „ disent de moi. Une chose sa „ bien, c'est que tout ce qui merit „ nom d'impertinences, & de reve „ n'est point de moi qui n'ai pas acc „ tumé de rêver, & d'extravag „ Au reste vous faites fort bien de cr „ que je n'ai pas couru aux armes leg „ ment. Etant vieux comme je su „ ne saurois gueres courir, & d'aill „ j'ai toujours évité avec soin l'acc „ tion de temérité. Jusqu'ici je „ jamais rien fait, au moins dans „ choses de quelque importance, c

p. 216. Ed. Bas.

„ je n'aie pu rendre raison. Vous dites
„ que vous n'êtes pas accoûtumé à souf-
„ frir des injures. Vous devez juger par
„ vous-mêmes que chacun a sa délica-
„ tesse, & que les autres ne sont pas
„ plus endurants que Philelphe. Ne
„ soyez pas assez vain pour croire qu'il
„ ne soit permis qu'à vous d'invectiver,
„ de calomnier, & de médire, & qu'il
„ soit défendu aux autres de vous le
„ rendre. Quant à ce que vous dites
„ que je dois avoüer la dette, ou me
„ purger, je n'ai point besoin, & je
„ ne suis pas d'humeur de faire ni l'un
„ ni l'autre. Je me porte fort bien, &
„ je n'ai point besoin d'être purgé. Je
„ ne suis pas d'ailleurs assez sot pour
„ m'accuser quand je ne suis point cou-
„ pable. Vous voulez qu'on vous com-
„ munique ce qu'on a écrit contre
„ vous. J'en laisse le soin à qui il ap-
„ partiendra, ce n'est pas mon affaire.
„ Enfin, vous ne souhaitez pas mon
„ inimitié, ni moi la vôtre. Je pren-
„ drai toujours bien garde que person-
„ ne n'ait sujet d'être mon ennemi.
„ Car je n'ignore pas que ce sont les
„ vices, & non les hommes qu'il faut
„ haïr. Pour vous, quel que vous soyez,

„ je vous souhaite la santé de l'esprit, „ & du corps. A Florence.

Philelphe mourut en 1481.

Laurent Valle fut aussi un des illustres aggresseurs de Pogge. Il est certain que ce Chanoine de Rome rendit autant de services à la République des Lettres qu'aucun homme de son tems. *Philippe de Bergame*, qui lui donne liberalement la palme sur tous les Doctes présents, & à venir, dit, qu'il étoit Théologien, Philosophe, Rhéteur, & Grammairien. Il composa un Ouvrage sur l'élégance Latine qui donna occasion à ce Distique, où il est appellé la Gloire de la Langue Latine, & le premier qui ait appris à bien parler.

Laurens Valla jacet, Romana gloria lingua,
Primus enim docuit qua decet arte loqui.

& à cet autre.

Paul. Jov. *Romulus est urbis, Valla est idiomatis auctor.*
Hic reparat primus, primus ut ille struit.

C'est-à-dire, que comme Romulus fut le fondateur de la Ville de Rome, Laurent Valle fut le restaurateur du Langage Romain. En voici encore une fort

fort ingenieuse que j'ai écrite de ma main sans marquer de qui elle est.

Nunc postquam manes defunctus Valla petivit,
Non audet Pluto verba Latina loqui.
Juppiter hunc cœli dignatus honore fuisset;
Censorem linguæ sed timet ipse suæ.

Depuis le jour que Laurent Valle,
Suivant les ordres du Destin,
A passé la barque fatale,
Pluton n'oseroit plus s'expliquer en Latin.
Son savoir lui fut bien funeste,
Puis qu'on dit que le grand Jupin
L'eût admis au bonheur celeste,
S'il n'eût craint le Censeur du Langage Romain.

Cette Epigramme renferme au fonds un grand éloge, mais pouvant aussi être regardée comme une satire, il y a eu des gens qui l'ont attribuée à Pogge. C'est une particularité que je viens d'apprendre dans les *Memoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 50.

Il traduisit plusieurs anciens Auteurs Grecs, & composa plusieurs autres Ouvrages, comme des Remarques sur le N. Testament, une Histoire des Guerres d'Espagne, & de Sicile, par ordre du

du Roi d'Arragon dont il fut le Secre-taire. Paul Jove lui fait un grand crim d'avoir écrit contre la fausse Donation de Constantin. *Edidit etiam Opus d falsa Donatione Constantini, pio, & Sa-cerdotis nomen professo criminosum atqu nefarium, ut Pontificii imperii auctori-tatem Græcorum Scriptorum adstipula-tione confirmatam convellere niteretur* Erasme a fait l'éloge de Laurent Vall dans sa Lettre à *Christophle Fischer* Pro-tonotaire Apostolique. Il tâche en vai de le disculper sur son emportement Les Auteurs contemporains, & ceu même qui l'ont le plus estimé l'ont re-présenté comme un chien toûjours prê à aboyer, & à mordre. Il se déchaîn mal à propos contre Pogge, principale-ment à l'occasion d'un Recueil de Let-tres que ce dernier avoit rendu public à l sollicitation de ses amis. On peut juge que Pogge ne demeura pas sans repli-que. *Cum Epistolæ meæ in manus levis-simi, atque petulantissimi hominis inci-dissent, multis in locis illas carpens pro earum vitiis suam ignorantiam ex-pressit*. Il fit cinq Déclamations très-vio-lentes contre lui. Il n'y en a qu'un dans notre Edition.

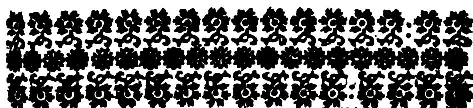
Ce ne sont que des charetées d'injures, d'invéctives, de médisances les plus grossieres, & les plus virulentes, d'accusations si atroces, & en si grand nombre qu'il est impossible qu'il n'y ait pas des mensonges, & des calomnies, & tout cela est parsemé d'ordures, & d'obscenitez. On est saisi à cette lecture d'une indignation que quelques traits d'Histoire, & quelques sels ne sont pas capables de calmer. Mais ce qu'il y a de singulier, & de risible, c'est que dans ce terrible épanchement de bile, l'Auteur s'applaudit de sa douceur, & de sa modération en comparaison des emportemens de son adversaire. On n'a point vû les Invectives de Laurent Valle, mais il semble que l'imagination ne puisse aller au delà de la fureur de celles de Pogge, & qu'elle ne puisse être surpassée que par les Furies d'enfer. Les Triomphes que les Savans prétendent remporter dans ces sortes de combats sont de veritables flétrissures, & des taches ineffaçables à leur gloire. *Bella gerunt nullos paritura triumphos.* On finira cette Vie par ces vers, où *Latome* introduit Pogge se repentant du mauvais usage qu'il avoit fait de son esprit.

A gravibus potui Studiis qui clarus haberi,
Corrupi ingenium plus satis esse meum.
Converti ad rixas animum, nugasque facetas;
Sed Cato quas nolit, quasque Sabina legi.
Hac ego quæsivi vitam male sanus in herba,
Heu facit ad vitam sed nihil ista seges.
Vivo tamen: sed non aliter quàm Herostratus illi
Quæsita, & parta est crimine vita meo.
Vos moneo, ingenio quicunque & ab arte valetis
A solidis vitæ quærite rebus opem.

Au reste quand on a écrit cette Vi de Pogge on n'avoit point vû celle qu'e a donnée le savant Auteur des *Memoir de Litterature*, T. II. Part. I. p. 1-5 d'après Mr. Recanati. Comme nous a vons puisé l'un & l'autre dans cette sou ce, il n'est pas surprenant que nous nou soyons rencontrez, & j'en ai ressenti u veritable plaisir. Mais on trouvera qu nos deux Pièces sont tout-à-fait diffe rentes, soit par rapport à l'étenduë de l Vie de Pogge lui-même, soit par rappor à quantité de Vies d'Hommes illustrés d son tems, soit enfin par rapport à un gran nombre de traits d'Histoire qu'on a pri ailleurs que dans Mr. Recanati.

Fin de la Vie de POGGE *& de la Premiere Partie de cet Ouvrage.*

POG

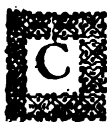


POGGIANA.



SECONDE PARTIE,

Qui contient des Maximes, des Sentences, des Sentimens, des traits d'Histoire & de Critique, le tout tiré des OEUVRES DE POGGE, *& de ses Contemporains.*



C'Est une heureuse situation, que celle de pouvoir soulager les malheureux, & profiter en même tems de leurs disgraces. Maxime.

C'est ce qui arriva aux Italiens dans le XIV. & dans le XV. siècle. En donnant azyle à un grand nombre d'habiles Grecs, qui fuyoient la puissance Ottoman-

manne, ils profiterent si bien des lumieres les uns des autres, que peu s'en fallut, qu'on ne vit renaitre l'Ancienne Rome par rapport aux Belles Lettres. Le bon goût se reveilla & on vit entre les gens d'esprit cette charmante émulation, qui seule est capable de faire triompher le merite & la vertu, & fleurir les Sciences & les beaux Arts. Ce goût n'étoit pas seulement répandu dans les Provinces, il regnoit même à la Cour de Rome, en la place de l'ignorance, de l'avarice & de la venalité qui s'en étoient emparées depuis plusieurs siècles. Les Papes, les Rois, les Princes & les Grands, ouvrirent les yeux à ce nouveau phénomene & se firent un point d'honneur de cultiver un terroir, qu'on avoit laissé si long-tems en friche. Il y avoit entre autres alors à la Cour de Rome des Secretaires *Apostoliques* d'une grande distinction. La Science & la Vertu étoient le lien de leur amitié & de leur union. Moins occupez de s'avancer eux-mêmes, que d'avancer les Belles Lettres, ils avoient tourné de ce côté-là toute leur ambition. De ce nombre étoient, Pogge de Florence, Leonard Aretin, Antonio

Lusco, Cincio Romain & Barthelemi de Montpulcien.

Leur caractère n'étoit ni bizarre, ni Misanthrope, ni de mauvaise humeur. Ils avoient l'Art d'entremêler d'honnêtes recreations leurs études & les affaires publiques selon le précepte de Caton,

Interpone tuis interdum gaudia curis.

Point de travail sans interruption.
Cette conduite est trop malsaine:
C'est la régle du grand Caton,
Il faut mêler le plaisir & la peine.

Comme les chaleurs de l'Eté sont insupportables à Rome, ces doctes Amis, à l'exemple du Pape leur Maître, alloient respirer avec l'air de la campagne, celui de la liberté. Là ensuite d'un repas frugal, on s'entretenoit sans contrainte sur divers sujets, dignes de l'attention des Savans & des gens d'esprit. Pogge nous donne l'idée de ces entretiens, dans l'*Histoire convivale* qui est à la tête de ses Oeuvres. Elle roule sur l'Eloquence, sur tout sur celle de la Chaire, & sur l'Avarice.

SUR L'ELOQUENCE.

II. Pogge disoit avec raison, qu'*Ouvrage n'est bien écrit, que quand il donne pas plus de peine à entendre q lire.** Cette maxime a plus de lieu a core dans le Discours Public, que d un Livre. Quand on n'entend pas qu que chose dans un Livre, on peut r re, mais on ne sauroit faire repeter l' rateur. Ce stile naturel & aisé †, sur tout necessaire à l'Orateur Chréti Comme il enseigne des Mysteres d fort difficiles en eux-mêmes, il d mettre tout son soin à soulager l'att tion, & à ne la rendre point péni par un stile trop recherché.

Il y a eu des siècles malheureux, la Chaire étoit un Théatre, la Prédi tion une Comedie, & les Prédicate de veritables Comediens. Ce mauv goût n'avoit pourtant pas tellement

I

* *Is intelligat primum, me delectari ea eloq tia, in qua non major existat intelligendi quan gendi labor. p.* 1.

† C'est ce qu'on appelle aujourd'hui en Fra un stile *leger*. Quand l'expression aura fait fortu il faudra s'y conformer.

rimé le bon, qu'il n'en restât toujours uelque trace. C'est ce qui paroît par n endroit de cette Histoire Conviva- : (a).

(a) *Hist. Conviv. p. 2.*

Il y avoit alors * à Rome, un Pré- icateur célèbre, nommé *Bernardin* de ienne, qui étoit à peu près du même aractère que ceux dont on vient de arler. Ce Moine Franciscain avoit un t merveilleux † pour faire rire & pleu- r le parterre comme il le jugeoit à ropos. Un jour qu'Antonio Lusco ve- oit de son Sermon, il se mit à exalter Prédicateur jusqu'aux nuës. Cincio e se trouvant pas de cet avis sur le su- t de Bernardin, lui fit ce Discours. „ Il est vrai, dit-il, que le P. Bernardin a de beaux talents. Je voudrois qu'il prêchât toujours à Rome. Il a beau- coup contribué à reformer & à pa- cifier un grand nombre de discordes Civiles. Mais si vous y prenez garde, il a le défaut de la plûpart des Prédi- cateurs de ce tems. Ces gens-là, dit- , il, font de longs Sermons, où ils „ pren-

* Au commencement du 15. siècle sous Mar- in V.

† *Movens ad lacrymas, & cum res patitur, ad isum.*

„ prennent beaucoup moins de
„ tourner leurs Discours à l'édi
„ de leurs Auditeurs, que d'y fai
„ ler leur éloquence. Ils songen
„ à guérir les ames confiées
„ soins, qu'à s'insinuer dans l'e
„ peuple, & à enlever ses appl
„ mens. Comme ils sont provi
„ Lieux communs & de méditati
„ gues, qu'ils debitent indifferei
„ par tout & à tout le monde ;
„ discours sont obscurs & inintell
„ au peuple. S'il leur arrive
„ quelque chose sur le champ,
„ ble qu'ils n'ayent en vuë que
„ re à des femmelettes, & à la
„ lace, qui sort du Sermon auss
„ cée qu'elle y étoit venuë. Il
„ d'autres qui reprennent les
„ comme s'ils vouloient enseign
„ commettre, parce qu'ils ne
„ chent pas tant à corriger l
„ ple, qu'à gagner ses bonnes g
„ par des descriptions ingenieu
„ fin de s'attirer des présens. J'
„ vent ri, disoit Cincio, en
„ des gens en extase au sortir d
„ mon, & qui cependant ne
„ voient rendre la moindre rais

,

, leur admiration, quand on la leur de-
, mandoit.

„ Ce que vous dites eſt vrai, répon-
, dit Antonio, du commun des Pré-
, dicateurs, mais j'en excepte toujours
, Bernardin. L'Art de parler, conti-
, nua-t-il, conſiſte en trois choſes, à
, inſtruire, à plaire, & à émouvoir. La
, plûpart des Prédicateurs inſtruiſent
, * ſi mal, qu'on les prendroit plutôt
, pour des Profeſſeurs en ignorance &
, en ſottiſes. Bien loin de plaire il n'y
, a pour l'ordinaire rien de plus déſa-
, gréable que leur ton de voix, leur
, prononciation, leur geſte, & tout
, leur diſcours. Et à l'égard de leur
pathetique il endort les plus attentifs
& les plus vigilants.

„ Les Prédicateurs, dit un autre,
devroient imiter les bons Medecins.
Ils n'ordonnent pas un même reme-
de pour toute ſorte de maux. Ils
étudient avec ſoin la nature du mal,
afin d'y appliquer le remede ſpeci-
fique. Mais pendant qu'un Prédica-
teur, ſans s'informer des vices d'un
„ Trou-

* *Ita docent, ut ignorantiæ artem & ſtultitiæ ſtrinam ſuſcepiſſe videantur.* Ibid.

„ Troupeau en général, & de ceux
„ des particuliers, se répand en mora-
„ litez vagues, il n'est pas surprenant
„ qu'il ne fasse aucun fruit. Ils ont en-
„ core un autre défaut, dit quelcun,
„ c'est qu'ils déclament contre les ef-
„ fets de certains vices, sans attaquer
„ le vice même, qui en est la source.
„ Votre Bernardin, par exemple, prê-
„ cha un jour, contre les usuriers &
„ même d'une maniere à faire rire tout
„ le peuple, mais il ne dit rien du
„ principe de l'usure, qui est l'Avarice,
„ contre laquelle il devoit exercer tou-
„ tes les forces de son esprit.

SUR L'AVARICE.

III. A cette occasion l'entretien tomba sur l'Avarice. On badina d'abord sur l'étymologie du mot *avare:* quelcun en donna une assez plaisante, je ne me souviens pas de l'avoir vuë nulle part; C'est *avidus æris*, c'est-à-dire, *avide d'airain*, étymologie plus aisée à entendre en Latin qu'en François. Si cela est, dit Antonio, en souriant, il n'y a point aujourd'hui d'avares, car les gens de notre siècle sont plus avides d'or

& d'argent que d'airain. *C'est un* repliqua l'Auteur de l'Etymolo- *qui est demeuré aux avares depuis le qu'il n'y avoit point d'autre monnoie 'airain à Rome. On ne se servit que ain parmi les Romains, jusqu'à la iere guerre Punique. L'airain étoit rd brute. Mais ensuite * Servius llius, sixième Roi des Romains, frap- la monnoie d'airain, & y fit met- a marque d'un bœuf ‡ ou de quelque bête semblable. On ne frappa de la oie d'argent que l'an 485. (a) de Ro- quelques années avant la premiere e de Carthage. Quelque tems après appa de la monnoie d'or. Mais la oie, soit d'argent, soit d'or, confer- ujours le nom d'airain.* (a) Pline ubi suprà.

a dabant olim; melius nunc omen in auro est,
Victaque concedit prisca moneta novæ. Ovid. Fast. I. 221.

près ce petit préambule, nos Sa- vans

Dn a redressé ici quelques fautes soit d'im- on soit d'inexactitude.

Pline L. XXXIII. c. 3. nous apprend ce fait: s regnoit l'an 75. de Rome, 575. ans a- J. C.

Pecudes, d'où vient *pecunia*. Sic nata est nota lum, *unde & pecunia appellata*. Pline, ubi suprà.

vans se mirent à disputer à la maniére des Academiciens, l'un contre l'autre pour l'Avarice. Le prémier déclama fort au long contre cette passion, & après avoir fait une peinture affreuse de ses suites & de ses désordres, il en conclut, que *l'Avarice étoit la ruine & la peste du Genre humain, & qu'il falloit exterminer du monde tous les avares.*

„ Si l'Avarice, dit l'Apologiste, ne
„ consiste, selon S. Augustin (a), qu'*à*
„ *vouloir posseder au delà de ce qui suf-*
„ *fit*; nous sommes tous naturellement
„ avares, & il faudra, selon votre Hy-
„ pothese, exterminer tout le Genre
„ humain, parce qu'il n'y a personne,
„ ni dans les Cours, ni dans les Villes,
„ ni à la Campagne, ni dans l'Eglise,
„ ni même dans les Temples jusques
„ aux Autels inclusivement, qui ne sou-
„ haitte d'avoir plus que ce qui est sim-
„ plement nécessaire. Bien loin de
„ chasser les avares, il faut les attirer
„ & les conserver comme des greniers
„ & des arsenaux publics, pour avoir
„ du bled en tems de famine, & des
„ armes en tems de guerre. Au fonds
„ que peut-on dire contre l'Avarice,
„ qu'on ne puisse dire à plus forte rai-

(a) *August.* T. IV. p. 278.

„ ſon contre l'Ambition. Craſſus étoit „ avare, & Céſar liberal, mais ambi- „ tieux. Ce n'eſt pas l'avarice de Craſ- „ ſus qui a renverſé la République, „ c'eſt l'ambition de Céſar.

On ne ſauroit faire l'éloge de l'Avarice, que par un pur jeu d'eſprit, comme on a fait celui de la fievre, de l'hydropiſie, de la galle & de la peſte. Antonio Luſco, qui nous eſt repréſenté lui-même comme un homme fort liberal, ne prit le parti d'une paſſion ſi pernicieuſe, que pour donner lieu aux autres, de mettre tous ſes déſordres dans leur jour.

Si on examine en effet, tout ce qu'il dit en faveur des avares, on trouvera que ce ne ſont que jeux d'eſprit & que purs Sophiſmes. 1. Il allegue un paſſage tronqué de S. Auguſtin ſans parler de ce qu'en a dit ailleurs cet ancien Docteur, qui eſt de tous les Peres de l'Egliſe, un de ceux qui a parlé le plus fortement & le plus juſte contre l'Avarice, & qui en a le mieux caracteriſé les differentes eſpeces. Ce ſeul mot fera voir l'idée qu'il en avoit *. *Que l'Avarice*

* *Pereat avaritia & erit natura dives.* Aug. T. V. p. 237.

ce perisse, & la nature sera riche.

2. L'Apologiste de l'Avarice confond les avares avec les riches. * Il est vrai qu'il y a bien des riches, qui ne le sont que par leur avarice; mais il y a aussi beaucoup de riches qui ne sont point avares, comme il y a des pauvres qui le sont. Il faut des riches dans la Societé, mais il n'y faudroit point d'avares.

3. Dans l'Apologie de l'Avarice, on confond perpetuellement cette passion criminelle, avec une certaine inclination naturelle, qui n'a rien que d'innocent, quand elle se renferme dans les bornes de la Raison. C'est de désirer, & de nous procurer à nous-mêmes autant qu'il se peut tous les biens & tous les avantages qui nous conviennent. Cette inclination est par rapport à la conduite & aux moeurs, ce qu'est l'appetit par rapport à la nourriture. Il n'y a point de vice dans l'appetit; le vice est dans l'intemperance. Tout de même le desir, ou ce qu'on appelle la convoitise & la cupidité, n'est pas une affec-

* *Qui sunt divites, sint: Avaritia est velle esse divitem, non jam esse divitem.* August. T. V. p. 318.

fection vicieuse en elle-même ; son vice consiste dans l'avarice & dans les autres abus. Il en est ainsi de toutes les passions, dont le vice ne consiste que dans le déréglement.

4. On ne fait rien pour l'Avarice en la mettant en parallele avec l'Ambition, quand même il seroit vrai que cette derniere est plus dangereuse que l'autre. Peut-être que la seule difference qu'il y a entre elles, c'est que les désordres de l'Ambition sont plus d'éclat & de fracas, & que ceux de l'Avarice sont plus imperceptibles, sans en être moins dangereux.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas bon de mettre les vices en parallele, & d'en extenuer l'un pour exagerer l'énormité de l'autre, parce que les hommes ne manquent pas de s'en prévaloir pour favoriser leurs mauvais penchants. Si de deux passions, vous en représentez une comme moins dangereuse, ils croiront donner beaucoup à la Vertu, de choisir la moins criminelle ; & même à l'égard de celle qui paroîtra la plus vicieuse dans le parallele, s'il se trouve que c'est leur passion dominante, ils diront en secret, que pour quelques degrés de cor-

corruption de plus, on n'en eſt gı
plus coupable. Il faut condamner
les vices ſans nul quartier, & carać
ſer chacun d'eux, de maniére à en
pirer de l'horreur.

Après avoir ainſi parlé de l'Av:
en général, on ſe jetta ſur celle des
cleſiaſtiques. „ Vous avez remar
„ dit Cincio, que nous ſommes
„ naturellement avares; mais il ſeı
„ que l'Avarice regne principaleı
„ parmi les gens d'Egliſe. Judas t
„ le Sauveur pour de l'argent. D
„ ce tems-là cette contagion a g
„ toute l'Egliſe, juſques à notre ſi
„ où il n'y a rien de plus rare qu
„ voir un Prêtre qui n'en ſoit
„ infecté. S. Auguſtin rapporte
„ S. Cyprien ſe plaignoit que de
„ tems, il y avoit des avares, qui]
„ ſoient l'avarice, juſqu'à l'uſuı
„ au brigandage, & que ce n'étoi
„ ſeulement parmi les gens du ſi
„ mais même parmi les Evêques.
„ ſi cela arrivoit dans un ſiècle
„ zele Chrétien étoit dans toute ſ
„ veur, & où les Martyrs rend
„ l'Egliſe ſi floriſſante; Que ne
„ ce point aujourd'hui, où nous

„

„ mes à la lie du tems, & où il ſemble „ que la foi ſoit tombée dans la décré„ pitude? Ce qui eſt d'autant plus éton„ nant, qu'il ne manque rien aux Ec„ cleſiaſtiques; ils vivent à la ſolde de „ Jeſus-Chriſt, & il ne ſauroit jamais „ leur rien manquer, parce que la for„ tune les comble de ſes faveurs.

SUR LA SUPERFLUITÉ.

IV. Il n'y a rien de ſi difficile, que de définir le *neceſſaire* & le *ſuperflu*. Ce ſont moins des Etres réels que des Etres *relatifs*, ou s'ils ont quelque realité il faut la chercher dans les Eſpaces Métaphyſiques, car ils n'en ont point dans ce Monde. Chacun en juge ſelon ſon goût, ſes paſſions, ſes interêts, ſon éducation, ſon état, ſa ſituation & l'habitude qu'il a contractée. Selon ces regles arbitraires perſonne ne convient d'avoir le néceſſaire, & nul ne prétend avoir du ſuperflu.

Comme l'Avarice ne dit jamais, c'eſt aſſez, ſon Apologiſte voulant auſſi prendre le parti du ſuperflu, ſoutint qu'il étoit neceſſaire dans le monde, & qu'il étoit impoſſible de s'y borner au neceſſai-

faire. „ Il ne faut pas m'alleguer ic
„ dit-il, certains fainéants hypocrite
„ qui font profession de pauvreté. V
„ ritables Comédiens, qui vont co
„ rant le monde pour prêcher, sous pr
„ texte de dévotion, une pauvreté qu'
„ n'éprouvérent jamais, parce qu'ils v
„ vent grassement à nos dépens, sa
„ qu'il leur en coûte la moindre pein
„ Ce n'est point par ces gens-là qu
„ faut juger de ce qui est de l'interêt
„ la Societé, mais par ceux qui en
„ ployent leurs travaux à l'utilité pub
„ que. Si, par exemple, à la camp
„ gne, chacun ne semoit que ce qui
„ necessaire pour l'entretien de sa fam
„ le, il faudroit que tout le monde d
„ vînt laboureur. Il en est de même d
„ autres professions, si chacun se co
„ tentoit de ce qui lui suffit, le comm
„ ce seroit ruiné. On ne sauroit
„ prendre ce qui est necessaire à la v
„ & la Societé seroit bouleversée.

Caractére des Moines.

Avec la permission du Bel esprit
Rome qui fait ce raisonnement, c'
un écart, une pure declamation,
concetto. Le superflu que recherche l'
varice n'est pas celui des ouvriers,
dans la vuë de faire rouler le commer

de fournir aux autres ce qui leur est
ceſſaire, font plus d'ouvrage qu'il ne
r en faut pour eux. Il s'agit dans cet-
queſtion du ſuperflu des particuliers,
i ayant honnêtement de quoi vivre
it inſatiables du ſuperflu, ſans en fai-
part à perſonne. Ceux-là ſont les vrais
ares, & leur ſuperfluité eſt vicieuſe.
out avare aſpire au ſuperflu; mais tous
ux qui ont du ſuperflu, ou qui en
firent ne ſont pas avares.

„ Sans la Superfluité, continua-t-il,
pluſieurs grandes vertus, comme la
liberalité, la *beneficence*, l'*aumône*,
& *la charité* manqueroient d'exerci-
ce. Si chacun n'avoit que ce qu'il
lui faut, il ne pourroit rien donner
à perſonne. Il n'y auroit plus de ma-
gnificence dans les Villes, de pompe
& de majeſté dans le Culte Divin,
& on ne verroit point dans nos Tem-
ples ces beaux & riches ornemens
qui ſont l'ouvrage de la Superfluité.
En un mot la Superfluité eſt le fonds
qui entretient les Sciences & les
beaux Arts, qui par des recompenſes
& des monumens glorieux, encou-
rage ceux qui les cultivent, & qui
pour les former érigent dès la premié-
„ re

„ re Antiquité de grandes Biblioth-
„ ques, & élevent des Edifices super-
„ bes qui ont fait l'admiration de l'U-
„ nivers. C'est elle encore qui bâtit des
„ Hôpitaux, & qui fait mille autres
„ fondations pieuses, &c.

On peut étendre cette pensée fort loin, & en conclure : *Que le superflu quand il tombe en bonne main n'est pas moins avantageux à la Societé, qu'il lui est pernicieux, & nuisible, quand il tombe entre les mains d'un avare qui le garde pour lui seul, ou d'un prodigue, & d'un fou qui en fait un mauvais usage.*

Maxime.

Comme ce fut le Discours sur l'Eloquence qui engagea la Compagnie à parler de *l'Avarice*, & de la *Superfluité*, on peut, à cause de la conformité avec la matiére de l'Eloquence, placer ici un beau Discours que Pogge addressa à Nicolas V. quand ce dernier fut élu Pape en 1447. en la place de Felix V. qui céda le Pontificat.

Maxime.

Ciceron dit, qu'il faut qu'un Orateur soit homme de bien. Au moins cet air, & ce caractere doit-il être répandu dans tout le Discours, si l'on veut persuader. Lorsque l'Auditeur peut a-

oir le moindre soupçon, qu'on veut
ndre des pièges à sa crédulité, le Dis-
ours fût-il dans toutes les regles de
Art, il ne sera point persuasif.

On reconnoît l'homme de bien dans
out ce Discours de Pogge. Il est rare
e voir un particulier, & même le Do-
nestique d'un Pape, lui parler avec la
berté que celui-ci parle à son Maître.
l lui parle en effet, non comme à un
rince tel que prétend l'être le Pape,
nais comme à un Pasteur, & il n'y en
point qui ne puissent trouver dans ce
Discours, l'idée de tous les Devoirs du
astorat, à la réserve qu'ils ne sont pas
'une aussi vaste étenduë que ceux des
ouverains Pontifes.

Une pareille exhortation étoit fort
e saison dans une conjoncture, où,
epuis long-tems, l'Eglise se voyoit en
roye à la Tyrannie de tant de mauvais
asteurs. On sait quels furent Jean
XIII. & ses deux Concurrens, savoir
enoit XIII. & Gregoire XII. Il s'en
llut aussi beaucoup que Martin V. ne
pondît à l'attente du Public. A l'é-
ard d'Eugene IV. le Concile de Bâle
écouvre assez le caractère violent, su-
erbe, & opiniâtre de ce Pontife. Pog-

ge lui-même, tout affidé qu'il lui étoit, ne disconvient point, en plus d'un endroit, que sous son Pontificat les grands avancemens ne regardoient guéres que des gens sans merite, & sans capacité, & que les Sciences, & les Belles Lettres étoient presque rentrées dans le neant, d'où le commencement du siècle les avoit tirées, comme il le dit dans ce Discours même. Ce n'étoit donc pas une petite tâche à Pogge que de redresser tant de torts, & de relever la nasselle agitée par tant de tempêtes, & presque submergée sous les flots d'une agitation de près d'un siècle. Il faut voir à present quelques traits de ce Discours.

Maximes. Cette Maxime de Socrate est fort belle. * C'est que les hommes deviendroient aisément vertueux, s'ils donnoient autant de soin à être en effet, ce qu'ils veulent qu'on les croye, qu'ils en prennent pour le paroître.

* Une grande fortune, disoit Seneque, étant une grande servitude, au lieu de feliciter les gens qui parviennent à de grands emplois, il faudroit leur faire des complimens de condoleance. Je connois un grand Prince qui se voyant appel-

pellé au Gouvernement de l'Etat, au lieu d'en témoigner de la joye se plaignit, *que son bon tems étoit passé.*

C'est sur ce pied-là que Pogge parle à Nicolas V. „ Si vous voulez, lui disoit-„ il, bien gouverner la Nasselle de S. „ Pierre, & selon la Loi de Dieu, il „ ne faut plus penser, ni à prendre vos „ repas à l'heure que vous voudrez, ni „ à dormir à des heures reglées, ni à „ compter sur un moment de repos, & „ de relâche, ni à disposer à votre gré „ de votre tems. Il faut renoncer à la „ douce société de vos amis, & au „ charmant amusement de vos études. „ Il faut desormais que vous comptiez „ de vivre, non pour vous-même, mais „ pour les autres. Le salut de tout le „ peuple Chrétien roule sur vos soins, „ il y faut sacrifier tout ce qui jusqu'ici „ vous a paru le plus salutaire, & le „ plus agréable pour vous-même. Vous „ aurez à écouter les Ambassadeurs des „ Nations, les Requêtes, & les supplications des Peuples, & des Parti-„ culiers, sur tout les cris des malheu-„ reux, & des opprimez; il faut sup-„ porter l'importunité, & même l'in-„ solence des mecontens, avoir de la

 „ bon-

„ bonté pour tout le monde, &
„ dre justice à chacun.

Pogge continuë à représenter
beaucoup de gravité à Nicolas V.
portance de son Ministere. „ S. (
„ sostome, dit-il, trouvoit que l(
„ teur d'une seule Eglise, est c
„ d'un si grand fardeau, qu'il ne
„ voit s'imaginer qu'il y en eût u
„ qui pût faire son salut, sans un
„ extraordinaire de la misericord
„ vine. Quel ne doit point é
„ plus forte raison le danger de c
„ qui, selon leur propre témoig
„ toutes les Eglises du monde o
„ confiées. Plusieurs ont aspiré à
„ dignité, & entre ceux-là, * il
„ a plus eu de temeraires, que (
„ ges, parce qu'ils y ont été plu
„ tez par l'Ambition que par la R
„ La plûpart des hommes se l
„ conduire par l'opinion font co
„ le bonheur à commander. M
„ l'on en juge par la droite Raisc
„ non par l'opinion du Vulgaire
„

* *Ipsimet testantur, plures stulti, quam*
tes. Il en pouvoit parler par experience, p
c'étoit le troisième Pape sous lequel il avo

nt, on trouvera que jamais l'inté-
ité, la clémence, la miséricorde,
sainteté, en un mot les bonnes
œurs ne sont en plus grand peril de
ire naufrage, que lors qu'on a tout
uvoir. Aussi a-t-on vu que plu-
urs ont abusé de ce pouvoir au
and préjudice de la Religion &
s commandemens de J. C. Cer-
nement si un Souverain Pontife
ut marcher dans les voyes du Sei-
eur, & faire plus d'attention à ce
i est juste qu'à ce qui lui est per-
s, il trouvera que sa condition ap-
oche plus de la misere que de la
icité, & que, selon la parole d'un
nt Pape, il n'est que *le serviteur* Gregoire I.
serviteurs du Seigneur.

e que Pogge dit au Pape sur la
rie, & sur les louanges qu'on don-
x gens en leur présence, même
'elles sont legitimes, paroit ex-
t, & bien dans son lieu. „ S. Pe-
, quoi que vos vertus soient gran-
, je ne puis pourtant regarder
x qui vous louent en face, que
nme des Adulateurs indiscrets.
us savez ce qu'a dit un Philosophe Aristote.
yen, que le caractère de la flatte-

 „ rie,

„ rie, c'eſt de louër les gens en leur
„ preſence. A plus forte raiſon faut-il
„ que le Vicaire de J. C., qui par ſon
„ humilité doit être le modelle des au-
„ tres, éloigne d'auprès de lui les flat-
„ teurs. Il ne faut louer perſonne en ſa
„ preſence, ni ſe louer ſoi-même, à
„ moins que la neceſſité, ou quelque
„ raiſon particuliére ne le demande.
„ *Enée* ſe loue lui-même dans Virgile,
„ mais c'eſt parmi des gens qui ne con-
„ noiſſoient pas ſa vertu, & pour ſe
„ tirer d'un extrême danger. Ciceron
„ a loué pluſieurs fois *Céſar* en ſa pre-
„ ſence, mais c'étoit dans la vuë de le
„ piquer d'honneur, & de l'engager à
„ proteger ſes Clients *. Credules, &
„ amateurs d'eux-mêmes comme ſont
„ les hommes, on ne ſauroit verſer dans
„ leur ame un poiſon plus dangereux
„ que celui de la louange. Mais tout
„ le monde n'en eſt pas la dupe. Elle
„ eſt quelquefois ſi groſſiere qu'elle
„ fait rougir celui qui en eſt l'objet,
„ & rire ceux qui l'entendent. Il fau-
„ droit

* Pogge pouvoit dire avec plus de bienſeance que S. Paul ſe louë quelquefois lui-même, mais qu'il ne le fait que quand il eſt reduit à la néceſſité de faire ſon Apologie.

„ droit au moins que la louange fût si „ délicate, qu'elle pût être moins regardée comme une louange, que „ comme un encouragement à la meriter.

„ Les personnes élevées au rang des „ Souverains Pontifes ont plus besoin „ d'exhortations que de louanges. Il „ vaut mieux donner un frein que des „ aiguillons à l'amour propre. Ils doivent toujours avoir devant les yeux „ qu'ils sont hommes, sujets, par conséquent, à toutes les suites de la condition humaine, malgré le titre de „ *Très-Heureux*, & de *Très-Saint*, „ qu'on leur donne. Comme l'empire „ de la Raison est foible dans la prospérité, il faut sans cesse leur présenter „ des motifs à la modération, & les „ munir également contre les excès de „ l'orgueil, & de la colére. Sur tout „ il faut les faire souvenir, de ne point „ donner pour de l'argent ce qui n'est „ dû qu'à la Vertu.

Il paroît pourtant par l'éloignement que Pogge témoigne pour la flatterie, qu'il ne faisoit que préparer le Pape à mieux goûter les louanges qu'il lui donne dans la suite. Après un éloge assez

court, & autant qu'on en peut juger par ce que les Historiens ont dit de Nicolas V., assez juste, Pogge conclut par un tour fort délicat. *L'unique exhortation que j'ai donc à vous faire, c'est de vous imiter vous-même, & de soûtenir votre Dignité par les mêmes voyes, & par les mêmes vertus qui vous l'ont acquise.*

Maxime. Entre les bienseances du Discours il y en a deux auxquelles l'Orateur ne doit jamais manquer, c'est la modestie, & le désintéressement. Pogge manque à l'une, & à l'autre dans celui-ci. Il parle jusqu'à deux fois de l'amitié reciproque qui avoit été entre lui, & Nicolas V. avant qu'il fût Pape. C'étoit bien assez de recommander à ce Pontife de ne pas *oublier ses anciens amis*, comme il étoit arrivé à beaucoup d'autres. Nicolas auroit entendu à demi mot. Il finit son Discours par l'étalage de ses services, & de sa pauvreté, & presque par demander l'Aumône. Peu s'en faut que ces deux traits ne gâtent tout.

On doit savoir bon gré à Pogge d'avoir exhorté dans ce Discours Nicolas V. à prendre soin qu'il y aît toujours des

Savans pour pouvoir refuter les Hé-
ques. Cette voye est plus légitime
celle des armes qu'on employa con-
es *Vaudois*, *les Albigeois*, & les
ites, sur tout entre les mains de ce-
ui prétend tenir la place du Souve-
Docteur de l'Eglise qui n'a jamais
loyé que celle de la douceur & de
rsuasion, quoi qu'il fût en droit &
ouvoir d'en user autrement. Quand
Princes Seculiers employent les ar-
contre les Hérétiques, ils peuvent au
ns s'excuser par des raisons tirées de
olitique, & du bien de l'Etat. Il
est pas de même des Papes. Com-
ils prétendent avoir double glaive,
mble que le temporel ne devroit
employé que pour soûtenir l'Egli-
& les Etats de la Chrétienté, con-
les armes des Infideles, & que le
tuel devroit être le seul destiné à ra-
ier les errants par la prédication, &
ctrine de l'Evangile. Quoi qu'il
oit, les armes de *Martin V.* & celles
Sigismond réüssirent mal, ou, au
ns fort lentement, contre les Hus-
. Les *Catholiques* eurent plus de la
tié de la peur. On trouva que si les
étiques avoient des langues, ils a-
I 5 voient

voient aussi des armes, & qu'ils s'en servoient fort bien. Il semble que Pogge prévoyoit qu'au commencement du siècle il sortiroit des cendres de *Jean Hus* une *Heresie* * qui fourniroit bien de l'exercice aux Savans.

DE L'HISTOIRE TRIPARTITE.

Maxime. Les grands hommes ne doivent pas seulement rendre compte de ce qu'ils font au Public, ils doivent aussi rendre raison de leur loisir, & de leur oisiveté.

C'est par cette Maxime de Caton que commence une Piece que Pogge composa dans sa retraite sous le titre d'*Histoire Tripartite* †. Après un repas qu'il donna dans sa maison de Campagne à quelques-uns de ses amis, ils examinerent

p. 32. Edit. Basil.

* Il faut prendre ici le mot d'*Heresie* dans le sens qu'on le donne à l'Evangile.

† Cet Ouvrage est dedié au Cardinal Prosper de Colonne neveu d'Otton de Colonne élu Pape en 1417. sous le nom de Martin V. au Concile de Constance. Au reste le titre de *Tripartite* qui signifie, *en trois parties*, est imité de Cassiodore qui donna ce nom à son Histoire Ecclesiastique tirée de trois Auteurs, savoir, Sozomene, Socrate & Theodoret, & mise en Latin par Epiphane le Scholastique.

rent par maniére de converſation ces trois queſtions; 1. *Si quand on a été regalé, il faut remercier ſon hôte, ou ſi c'eſt à l'hôte à faire les remercimens.* 2. *Lequel eſt le plus utile à la Societé du Juriſconſulte, ou du Medecin.* 3. *Si parmi les Anciens Romains, il y avoit de la difference entre la Langue des Savans, & celle du Peuple.*

SUR LA PREMIERE QUESTION,

A qui c'eſt à remercier de celui qui convie, ou, de celui qui a été convié.

1. Charles Aretin * étant chargé par la compagnie de faire à Pogge les remerciments de ſon bon accueil, parla en ces termes: „ Je n'ai jamais, dit-il, „ goûté cette coûtume, & il me ſem„ble que l'obligation tombe beaucoup „ plus ſur celui qui convie que ſur ceux „ qui ſont invitez. Comme on invite „ ordinairement par des vuës d'inte„rêt, ſoit pour entretenir l'amitié, „ ſoit

* Charles Aretin étoit un des ſavans hommes de ce tems-là, il écrivoit également bien en proſe, & en vers, il fut Chancelier de la Republique de Florence. *Philippe Bergam.* F. CCCLXXV.

„ ſoit pour ſe faire des amis, o
„ avoir la réputation d'être gé
„ & liberal, ou enfin *pour ſo*
„ *plaiſir*, on n'eſt pas, à mo
„ plus obligé à faire complimen
„ te que les Muſiciens qu'on a
„ nir pour égayer la table. Bi
„ de remercier, ils ſe font bien
„ Comme notre hôte, con
„ il, n'ignore pas qu'une ma
„ beaucoup plus ornée par la p
„ des perſonnes de mérite, que
„ plus riches ameublemens, &
„ excellents tableaux, il juger
„ caractère de ceux qu'il a raſ
„ ici, que ſa maiſon ne fut jam
„ honorée que par leur préſenc
„ *mocrite* diſoit fort bien qu'il
„ jamais à un repas s'il croyoi
„ ne lui en ſût aucun gré. Il n'
„ les *Paraſites* qui ne courent le
„ que pour avoir quelques repu
„ ches. Il n'y a qu'eux qui ſoie
„ gez à remercier leur hôte.

La replique n'étoit pas d
auſſi ne tarda-t-elle pas. „ S'il
„ dit un des conviez, juger des
„ des hommes, par les vuës ſ
„ qu'ils peuvent ſe propoſer, il

„ auroit peut-être aucune qui fût à
„ l'épreuve de la censure, & les plus
„ grands bienfaits n'engageroient à
„ nulle reconnoissance.

Cette profonde pénétration dans les motifs des services qu'on nous rend est en effet souvent l'ouvrage de l'ingratitude. La reconnoissance n'est pas si raffinée ; elle s'attache au bon effet qu'on en a ressenti. Maximes.

„ Il faut juger de l'intention d'un
„ homme qui nous convie, par ce qui
„ paroît, c'est de nous donner une mar-
„ que d'estime, & d'amitié, & de nous
„ faire honneur. Si cela n'étoit pas,
„ d'où vient que la plûpart des gens sont
„ si piquez, lors qu'on ne les a pas in-
„ vitez. C'est qu'on regarde l'invita-
„ tion des autres, comme une préfe-
„ rence qui blesse l'amour propre, &
„ la vanité. La même raison qui nous
„ fâche de n'être pas invitez veut donc
„ que nous soyons obligez de l'avoir
„ été. Supposé pourtant que celui qui
„ nous invite ait voulu se faire honneur
„ à lui-même, n'est-ce pas un senti-
„ ment qui nous honore, & dont on
„ doit lui avoir obligation?

Il est aisé d'accorder ces deux sen-

timens. 1. L'obligation doit être ré
proque, puisque le plaisir & l'ho
neur le sont ordinairement. Celui c
invite seroit payé, s'il attachoit tant
mérite à l'honneur qu'il prétend fai
& s'il vouloit qu'on lui en fût si rec
vable. Mais c'est avoir d'autre cô
trop bonne opinion de soi, que de
croire dispensé de toute obligation p
le plaisir, ou par l'honneur qu'on cr
avoir fait en acceptant.

Maximes. Il y a pourtant un article qui sem
bleroit dispenser de toute reconnoissa
ce. C'est la contrainte inséparable
certains repas. Comme il n'y a ni co
fiance ni liberté, il ne peut y avoir n
plus de plaisir que pour ceux qui da
un repas ne cherchent que le repas m
me.

On doit avoir aussi beaucoup d'ob
gation à un homme qui veut bien
trouver dans un repas, où il n'essuie
que des discours insipides, de mauva
ses plaisanteries, des vivacitez froide
des pointes, & des équivoques lice
tieuses, quelquefois profanes, ou,
qui n'est pas moins accablant, une gr
vité superbe, & mysterieuse qui cha
ge en *Senat* la sale du festin.

I

e comble de l'obligation, c'est
d on veut bien se livrer à une com-
ie d'observateurs, & d'espions, ou
rits mal tournez qui sont à l'affût de
ce qui peut échapper dont ils peu-
tirer avantage, soit pour en diver-
s autres, soit pour rendre quelque
vais office. Comme il y a peu de
s exempts de quelqu'un de ces dé-
, tout bien compté, l'obligation
ort compensée.

Il semble que le remerciment doi-
e faire non dans les formes, mais
e façon indirecte, & délicate. Il
oit plus consister dans les maniéres,
dans le discours. Ces remercimens
arquez ressemblent plus à l'ingrati-
, qu'à la reconnoissance. L'orgueil Maxime.
i une obligation pese se hâte d'en
quitte par une reconnoissance pré-
tée.

SUR LA SECONDE QUESTI

Savoir, *lequel est le plus utile du Juri fulte, ou du Medecin* *.

Il y avoit dans la Compagnie un decin † qui se chargea de montre prérogatives de la *Medecine*, sur la *risprudence*, & un Jurisconsulte ‡ prit le parti de sa Faculté. On peu sément juger que ce fut à qui exalt le plus l'antiquité, l'utilité, la dig de sa Science; Comme l'un & l'aut faisoient remonter jusques aux tem buleux, ils pouvoient déclamer, à te de vuë, tout à leur aise, & ave avantage à peu près égal. On n'ou pas du côté de la Jurisprudence, *Phoronées*, les *Isis*, les *Minos*, les *curgues*, les *Solons*; &c. non plus du côté de la Medecine les *Apol* les *Esculapes*, les *Podalires*, les .

Ce

* Pogge dit qu'il avoit fait deux petits Dis à la louange de ces deux Sciences. p. 37. Bas.

† C'étoit apparemment Nicolas *de Fulgi* lèbre Medecin de Florence.

‡ C'étoit *Benoit d'Arezzo* grand Jurisco de ce tems-là.

us, les *Hippocrates* *. &c. On reduit ce qui se dit de part & d'autre à quelques maximes, ou à quelques traits generaux.

Il est certain que la Jurisprudence a plus grand objet que la Medecine, puis que la premiere embrasse tout le corps de la Société, & qu'elle regle les Royaumes, les Républiques, & les Etats.

Sans le secours des Loix la Société seroit un brigandage, où l'on auroit plus besoin de bourreaux, pour punir les scelerats, que de Medecins pour leur conserver la santé.

La Jurisprudence a pour fin de regler les mœurs des hommes. Elle forme l'esprit, le cœur, & la conduite à la vertu, sans laquelle on est indigne de vivre.

Cette Science est encore au-dessus de la Medecine en ce que de tout tems, elle a été cultivée par les personnages du premier ordre, & qu'elle a conduit aux plus grands honneurs de la Républi-

* Voyez là-dessus l'excellente *Histoire de la Medecine* de M. *Daniel le Clerc* célèbre Medecin, & Conseiller de Genéve. Livre I. Chapitres V. VI. VII.

blique. Il y a eu des Empereurs qui en ont fait leur étude. Elle a élevé plusieurs Papes au Pontificat. Les Consuls ne dédaignoient pas à Rome de plaider des Causes, & de servir d'Avocats. Les plus grands Philosophes ont écrit sur les Loix, comme *Platon & Ciceron* *.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici un beau passage des *Offices* de Ciceron (a) en faveur de la Jurisprudence. *La Science du Droit est une des choses par où l'on peut acquerir le plus de consideration; & faire plaisir à un plus grand nombre de gens; soit en leur donnant des Conseils; ou en leur apprenant à faire leurs affaires avec sûreté, & selon les regles du Droit. Aussi voyons-nous, entre beaucoup d'autres choses très-sage-*

(a) Livre II. Chap. XIX. p. 249. de la Traduction de M. Du Bois, *Ed. de la Haye* 1692.

* Sur ce dernier article la Medecine ne le cedera point à la Jurisprudence, parce qu'Hippocrate, & Galien ne le cederont point à Platon, & à Ciceron. Hippocrate descendoit d'Esculape du côté de son Pere, & d'Hercule du côté de sa Mere. A l'égard de Galien, quoi qu'il ne paroisse pas qu'il fût de grande naissance, il fut illustre par l'estime de plusieurs Empereurs, comme de *Marc Aurele*, *Lucius Verus*, & *Severe*. Voyez *l'Hist. de la Medec.* Part. I. p. 105. Part. III. p. 108.

ement établies par nos Ancêtres, que Science, & l'explication du Droit ont jours été en grand honneur parmi nous; que même avant la confusion où les oses sont tombées dans ces derniers tems, te Science étoit demeurée en partage aux emiers hommes de la République. On ut voir encore un grand éloge de la risprudence dans le Livre de Ciceron *l'Orateur.* Livre I. Chap. 45. 58.

Cependant Ciceron lui-même parle la Jurisprudence avec un très-grand épris dans son Plaidoyer pour *Mure-*. Il est vrai que c'est en la compant avec l'Art Militaire, & avec l'Eloence qui, à son avis, donnent un eaucoup plus grand lustre à ceux qui n font profession. D'ailleurs il pourroit avoir de l'exageration dans ce profond épris que l'Orateur Romain témoine ici pour la Science du *Droit Civil*. omme *Servius Sulpitius* l'un des plus rands Jurisconsultes de ce tems-là, de aveu de Ciceron lui-même, reprochoit *Murena* de n'avoir pas cultivé cette cience, prétendant que c'étoit un grand bstacle à l'ambition qu'il avoit d'être Consul, Ciceron pour rabattre la vaité que *Servius Sulpitius* tiroit de son

(a) T. IV. p. 1427. métier d'Avocat, en parle (a) a tant de mepris qu'il en avoit p leurs, avec estime. Quoiqu'il le Medecin ne manque pas d'a ce passage de Ciceron au Jurisc

C'est à peu près à quoi se r que dit le Jurisconsulte à l'avan sa Science, dont le Medecin mar suite les foibles.

1. Il attaque les coûtumes c ques Anciens Peuples, comme cence de dérober parmi les *La niens*, pourvu qu'on ne fût couvert *, & parmi les *Egyptien* vû que les voleurs allassent port noms chez les Juges. On pouvo ter que selon Plutarque (b) Ly permettoit l'adultere, avec tan cence que ce vice passoit à Lac ne pour une pure chimere. Un ger ayant demandé à un Lacede

(b) Plut. Lycurg. p. 49.

* Plutarque n'attribue pas cette Loi à *gue* comme fait Pogge. Cet Ancien dit se qu'à un certain âge on ordonnoit aux e dérober avec défense de se laisser découv enfant se laissa devorer les entrailles par renard qu'il avoit volé plûtôt que de le dessous son habit, où il l'avoit caché. *Moral.* p. 234.

comment on punissoit l'adultere à Lacédémone, ce dernier répondit que l'adultere y étoit inconnu. Mais, repartit l'Etranger, s'il s'en commettoit quelqu'un, comment le puniroit-on? Le Lacédémonien lui ayant proposé une peine impratiquable, & impossible à infliger; *C'est*, dit-il en riant, *qu'il est impossible, qu'il se commette un adultere à Lacédémone.* Ce mot a deux sens; Car il peut signifier, ou que la permission de l'adultere en avoit ôté l'envie, ou que l'adultere n'étant pas un crime, que l'on punît par les Loix, il étoit regardé comme nul.

Le Medecin parla ensuite d'une coûtume qu'on avoit autrefois à Rome de couper en morceaux le corps d'un *Banqueroutier*, ou d'un *Dissipateur*, (decoctor), & de les partager entre ses Creanciers.

2. Il n'y a rien de plus variable que la Jurisprudence, chaque Nation, chaque Païs, & même chaque Ville, ayant ses propres Loix. Il en allégue pour exemple la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, les Républiques de Venise, & de Florence où l'on

ne ſuivoit point le Droit Romai
reſte il faut que la Juriſprudence
changé de face depuis le XV.
puiſque Pogge dit, que le Dr
main y étoit preſque inconnu
bien que les Avocats, & les
Aujourd'hui les procès, & le
cats fourmillent en Allemagne.
ſuit auſſi le Droit Romain, à l
ve de quelques Païs, comme,
emple, *la Saxe*.

3. La Science du Droit Ci
embrouillée qu'au lieu de term
procès, comme elle le devroi
elle en eſt elle-même une ſource
ſable. *Vos Bartholes, & vos*
dit-on ici, *que vous nous allegu*
me des Oracles, ſont ſi peu d'ac
tr'eux, qu'ils ſemblent moins
deſſein de nous enſeigner la Juſti
de compoſer un FATRAS *d'*
diverſes.

4. Il y a cet inconvenient
Loix, c'eſt qu'elles ne ſauroie
en bride que le peuple, &
Les Grands les violent ir
Elles reſſemblent, diſoi
aux toiles d'Araignée c

que les petites mouches, les plus fortes les rompent. On peut pourtant repliquer à ceci que ce n'est pas la faute des Loix, c'est la faute des hommes. Si malgré les Loix, il se commet tant d'injustices, & tant de violences dans le monde, il s'en commettroit bien davantage sans les Loix.

Il faut juger de même d'un raisonnement que fait ici le Medecin contre les Loix. C'est que bien loin qu'elles soient utiles aux hommes, elles leur ont été données malgré eux, & que pour les y soûmettre, il avoit fallu leur faire croire qu'elles avoient les Dieux pour Auteurs, comme firent *Minos*, *Lycurgue*, *Numa Pompilius*, & beaucoup d'autres Legislateurs. Cette repugnance accuse bien la méchanceté de l'homme, mais elle ne porte point contre les Loix.

Du Droit Civil on passa au *Droit Canon* dont le Medecin ne juge pas favorablement. *Je n'ai pas*, dit-il, *daigné parler de la Science du Droit Canonique, parce qu'elle ne merite pas d'entrer en aucune comparaison avec la Medecine. C'est une invention nouvelle, & c'est le tout, si elle a 300. ans d'antiquité**.

té.* *Elle ne consiste qu'en de certaines Constitutions des Papes, dont l'une détruit ce que l'autre avoit établi. Il est vrai que cette Science d'elle-même si méprisable a un grand appas, c'est l'argent qu'elle fait gagner. Aussi est-elle fort couruë, parce que la plûpart des hommes aiment mieux l'argent que la Science.* VIRTUS POST NUMMOS. *Ils vont là comme font les Oiseaux dans un champ, où il y a beaucoup de grain.*

Pogge en bon Secretaire du Pape reprima fort gravement le Medecin, sur la licence avec laquelle il parloit du Sacré Droit Canon. Je ne voudrois pourtant pas garentir qu'il ne s'en mequât aussi bien que l'autre. *Doucement*, dit-il, *parlez avec plus de respect d'une Science, qui est la base & le fondement de la Monarchie Ecclesiastique. Il étoit bien juste, & même il étoit necessaire qu'un Empire aussi grand, & aussi vaste se fît des Loix pour regler la Religion, & pour gouverner la République des Prêtres.*

Après

* Sur l'Histoire du Droit Canonique, voyez la belle Préface que Mr. l'Abbé *Lenglet Du Fresnoy*, a mise a la tête des *Libertez de l'Eglise Gallicane*, imprimées à Paris en 1715.

Après ces reflexions sur la Jurisprudence, le Jurisconsulte fait aussi les siennes sur la Medecine, & voici à peu près à quoi se reduit ce qu'il en dit.

„ 1. La Société ne sauroit subsister „ sans Loix, mais le Genre humain „ a vêcu pendant plusieurs siècles sans „ Medecins, & c'est même un grand „ problême s'il s'est mieux trouvé de- „ puis l'invention de la Medecine *.

„ 2. Les Loix sont devenuës ne- „ cessaires pour empêcher le plus fort „ d'opprimer le plus foible. Mais la „ Medecine doit plûtôt son invention „ à une curiosité superfluë, qu'à au- „ cune necessité. La santé se conserve „ fort bien par la sobrieté, par le tra- „ vail, par l'exercice, & par l'absti- „ nence †.

Il y a pourtant des maladies extraordinaires, & des maux qui arrivent par accident, que tout le regime du monde ne sauroit guérir, & qui n'ont point leur source dans l'intempérance. D'ailleurs

* Voyez l'Histoire de la Medecine de Mr. Daniel le Clerc déja citée, Part. I. L. I. C. 2. 3.

† *Voyez là-dessus un beau passage de Seneque,* Epitre LXXXXV. p. 362.

leurs les blessures étoient autrefois du ressort des Medecins, parce qu'ils étoient en même tems Chirurgiens. C'est pourquoi, au rapport de *Xenophon*, Cyrus en avoit toujours un bon nombre dans son armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moins „ leur établissement à la Nature elle- „ même que la Medecine. C'est Dieu „ qui est l'Auteur des Loix, puisqu'el- „ les ne sont autre chose que la droite „ Raison, qui est Dieu même. Cela se peut dire au reste du *Droit Naturel*, & *du Droit des Gens*, mais pour le *Droit Civil*, on ne sauroit lui donner une Autorité si sacrée, à moins qu'on ne le renferme dans les maximes de l'équité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Juris- „ prudence, ils ne tombent que sur les „ biens, & sur la fortune des hommes, „ mais la Médecine s'attaque à leur „ vie, & sous prétexte de la conserver, „ elle fait mourir plus de gens, qu'elle „ n'en guerit. Elle fait impitoiable- „ ment des expériences, sur de pau- „ vres malheureux qu'elle regarde com- „ me des *Ames viles*, afin de tromper „ les Grands, & les Riches, à la fa-

„ veur

„ veur de quelque heureux ſuccès arri-
„ vé par hazard. Alors on exalte la
„ Medecine juſqu'aux nuës, mais le
„ remede ne reüſſit-il pas, c'eſt tou-
„ jours la faute du malade. Comme le
„ mauvais ſuccès de la Medecine eſt
„ plus ordinaire que le bon, elle eſt
„ elle-même la dupe de ſes propres ex-
„ périences, parce qu'on en recon-
„ noît l'impoſture. En un mot il faut
„ que le Genre Humain ſoit la victi-
„ me de la diverſité des opinions des
„ Medecins, & de l'incertitude de leur
„ Science.

La Juriſprudence, & la Medecine ont cela de commun qu'elles fourniſſent une reflexion fort humiliante. Si l'homme eût toujours vêcu dans l'innocence, il ne lui eût point fallu d'autres Loix, que celles de la Raiſon. La neceſſité de la Medecine d'autre côté n'a ſon fondement que dans la foibleſſe de notre conſtitution, & dans les accidents à quoi nous ſommes ſujets, ou dans notre intemperance. Maximes.

Les mauvais Medecins, & les mauvais Juriſconſultes n'autoriſent pas plus à médire de la Juriſprudence, & de la Medecine, que les mauvais Théo-

lo-

logiens, à médire de la Théologie.

Les reproches que se font le Jurisconsulte, & le Medecin leur sont communs. Rien n'est plus aisé à l'un, que de retorquer contre l'autre, ce qu'il dit au désavantage de sa profession.

La *Cloaque* des Vices n'est pas plus honorable que celle d'où le Jurisconsulte fait sortir la Medecine. Si le Medecin vit de nos maux, & de nos douleurs, le Jurisconsulte s'enrichit des Vices, & des Crimes des hommes. Il est plus honteux aux hommes d'être homicides, empoisonneurs, adulteres, incestueux, voleurs, sacrileges, fourbes, trompeurs, usurpateurs, faux témoins, medisants, calomniateurs, &c. que d'être sujets à des necessitez purement naturelles.

Plin. L. XXVIII. cap. 1.

Un Grand disoit un jour en conversation qu'il y avoit trois sortes de Gens dont on se passeroit bien dans le monde. Les *Théologiens*, parce qu'ils ont gâté la Religion; les *Jurisconsultes*, parce qu'ils ne font que brouiller la Société, au lieu de la régler; les *Medecins*, parce que sous ombre de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat, & un Me-

Medecin ayant oui raconter ce mot; *Qu'on nous ôte*, dirent-ils, *les Grands, nous nous contenterons du reste du monde, & le reste du monde se passera bien d'eux.*

Le Genre humain est bien malheureux. Il est sujet à mille maux, & il ne sauroit en être guéri, que par d'autres maux, & souvent le remede est pire que le mal. Maxime.

DIGRESSION HISTORIQUE ET CRITIQUE *sur la Medecine, tirée principalement des diverses Leçons d'*ANTOINE BORREMANS.

Anton. Borremans. Var. Lect. Amstel. 1676. *Cap. XV.*

L'invention de la Medecine est fort ancienne. On l'attribue communément à *Esculape*, l'un des premiers Rois d'Egypte, quoique d'autres la fassent remonter plus haut. Ces peuples lui donnoient le prix sur toutes les Sciences, & ils la cultiverént avec tant de soin pendant plusieurs siècles, que les autres Nations avoient recours à eux dans les maladies extraordinaires. Il y eut à Rome du tems de Tibere un certain genre de peste, qui ne put être guéri que par des Medecins d'Egypte.

Plin. L. VII. c. 57.

Mentagra. Plin. L. XXVI. c. 1.

Ce

Suet. Tib. 34. Ce mal n'attaquoit point le com
peuple, mais les Grands; & cela p
simple baiser. C'est ce qui a fait
jecturer à Borremans, que ce fut
cette raison que Tibere fit un Edit
défendre de baiser en saluant.

On prétend que les Hébreux av
pris la Medecine des Egyptiens.
moins paroit-il par ces paroles de
clesiastique, qu'ils en faisoient une
Ecclesiastique, XXXVIII. v. 2. 3. te estime. *Rendez au Medecin l'ho*
qui lui est dû à cause de la necessité.
Medecine vient du très-haut, & le
decin recevra de l'honneur (Autr. *de.*
sens) *des Grands. La Science du* 1
cin exaltera sa tête, & il sera l'ad
Rhod. Antiq. Lect. XVIII. 31. *tion des Grands.* Les Medecins ét
ceux à qui les Brachmanes faisoie
plus d'honneur dans les Indes.

La Medecine fut aussi fort cu
par les Grecs imitateurs & Discipl
Egyptiens. Comme eux ils en
buoient l'origine aux Dieux. Ils av
Hygin. Fab. p. 328. Dempst. in Rosin. ap. Borremans. p. 83. leur Apollon dont ils faisoient un
liste, leur Esculape, qui avoit so
malades allitez (*Clinici*) & leur C
à qui ils avoient donné la Chi
pour partage. On mettoit à Athe
Medecine à si haut prix, qu'il r

permis ni aux esclaves, ni aux femmes de l'exercer. Ce qui faisoit que plusieurs femmes mouroient en couche par pudeur, parce qu'elles ne vouloient pas se confier à des hommes. Une fille s'étant déguisée en homme pour soulager les Dames dans leurs couches fut condamnée par l'Areopage. Mais les Dames en ayant porté leurs plaintes à ce Senat, il y fut résolu que les femmes de qualité pourroient exercer la Medecine *.

Il s'en falloit beaucoup, que la Medecine ne fût regardée à Rome du même oeil qu'en Egypte & en Grece. Les Romains trouvoient indigne d'un homme libre certaines fonctions de la Medecine, & de chercher ses avantages & sa vie dans les douleurs d'autrui. Il est certain que la plûpart des Medecins de Rome étoient des esclaves, ou tout au plus des affranchis. C'est ce que l'on peut prouver par quelques traits d'Histoire. Il paroît par l'Oraison de Ciceron (a) pour Cluentius qu'on achetoit les

(a) *Pro Cluent. c.* 63.

* On regarde ici l'Art des Sages-femmes, comme faisant partie de la Medecine, à laquelle en ce tems-là l'operation avoit plus de part que la speculation.

les Medecins d'entre les escl
que pour recompense on leur
des boutiques où ils exerçoien
decine. On voit dans le fragm
Lettre d'Auguste à Agrippine,
par Suetone (a), que cet Em
voit envoyé à *Germanicus*, pen
étoit dans les Gaules, un Mede
tre ses esclaves. On apprend
que (b) que lorsque Jules-Cé
geoit *Corfinium* (c) *Domitius*
petiteur s'y trouvant réduit au
res extremitez, commanda à
esclaves qui étoit Medecin,
poisonner. La conduite de ce
dans cette occasion mérite d'
portée. Domitius voyant que
decin ne pouvoit se résoudre à
sassin de son Maître, Croyez-
dit-il, que cette affaire déper
rement de vous, & ne voyez
que je vous demande la mort
à la main. Le Medecin prc
d'obéir; mais il donna un re
n'étoit point du poison. Do
tant endormi, le Medecin al
fils de ce Romain, de lui d
Gardes à lui Medecin, jusqu'à
fût s'il avoit empoisonné son

(a) *Suet. Calig.* c. 8.

(b) *De Benef.* L. III. c. 24. *Suet. Cæs.* 34.

(c) Aujourd'hui *Pentina* dans l'*Abruzze*.

initius ne mourut pas; César lui donna même la vie, après l'avoir réduit. Mais comme le dit Seneque, l'esclave la lui avoit sauvée le premier.

Pline prétend que les Medecins ne furent connus à Rome, que l'an 535. de la fondation de cette Ville, & que même ils y venoient de Grece, mais qu'on s'en dégoûta bientôt, à cause de la cruauté de leurs operations. Le Grand Caton n'étoit point de leurs amis. Nous sommes perdus, disoit-il, si les Grecs nous envoyent leurs Medecins. Ils ont juré de faire mourir tous les Barbares, comme ils nous appellent, par le moyen de la Medecine, & ils se font bien payer, afin qu'on fasse d'autant plus de cas de leur Art. Pline, qui nous a donné ce fragment de la Lettre de Caton à son fils, témoigne pourtant que cet illustre Romain ne méprisoit pas la Medecine en elle-même, mais qu'il ne vouloit pas qu'on en fît métier. Il avoit même composé un Traité de Medecine pour sa famille.

Plin. H. N. L. XXIX. Cap. I. Sect. VI. VII. VIII. Edit. Hard.

Le même Auteur nous apprend que long-tems depuis Caton les Medecins furent chassez de Rome. Il est vrai que le passage est équivoque, & peut signi-

fier que quand on chassa les Grecs d
lie, on en excepta les Medecins *.
il semble que le P. Hardouin fasse
bien voir par un passage de Cicer
que dans cet endroit *excipere* pou
bien ne pas signifier *excepter*, mais
prendre nommément, comme il pré
que les Jurisconsultes prennent ce
quelquefois. Ainsi ce n'est pas to
fait sans fondement que le Jurisconsulte
de Pogge reproche aux Mede
qu'ils ont autrefois été chassez de
(a) p. 45. 46. me (a). Mais de dire, comme *Corn*
Agrippa, qu'ils en furent bannis per
l'espace de six cens ans, c'est ce
est insoûtenable, comme l'ont re
(b) *Borrem. Var. Lect.* p. 184. 185. qué Antoine Borremans (b) & *Ch*
Drelincourt, célèbre Professeur en
decine.

(c) *Suet. Cæs.* 42. Au contraire Jules César (c) leur
corda le Droit de Bourgeoisie, ce
est une preuve que les Medecins
toient plus alors des Esclaves, ou
s'il y en avoit de tels pour l'usage
particuliers, il y en avoit aussi de

* *Et cùm Græcos Italia pellerent post Caton* *excepisse Medicos*. Plin. ub. supr. Sect. VIII.

† *Cicer. ad Q. Fratr. L. I. Ep. I. T. VII.* Gronov. p. m. 3063.

dition libre. Suetone * rapporte que quand ce Conquerant fut pris par des Pyrates, dans l'Isle de *Fermaco* (a), il renvoya les gens de sa suite & ses Esclaves, & qu'il ne retint avec lui que deux valets de chambre, & son Medecin que Plutarque (b) appelle son ami.

Il est certain que les habiles Medecins furent très-considerez des Grands à Rome. Il paroit par plusieurs traits qu'Auguste en faisoit cas. Suetone (c) nous apprend que lors de la premiere bataille Philippique, Auguste se trouvant fort malade, avoit resolu de ne point sortir de ce jour-là de sa maison, mais qu'il en sortit par le conseil d'un de ses *amis*, qui avoit eu un songe favorable. Valere Maxime (d), Velleïus Paterculus (e) & Lactance (f), nous apprennent que cet ami, étoit *Arturus* son Medecin. Il falloit que cet Empereur fit grand cas d'un autre de ses Medecins nommé *Antoine Musa*, puisque pour faire plaisir à cet Empereur, les Romains érigerent à Musa une statue (g), qui étoit auprès de celle d'Escu-lape,

(a) *Pharmacusa* dans l'Archipel.

(b) *Plut. vit. Cæs.* p. 708.

(c) *Suet. Aug.* 92.

(d) L. I. Cap. *de somn.*

(e) L. II. p. 94.

(f) L. II. c. 5. p. 150.

(g) *Suet. Aug.* 59.

* *Suet. Cæs.* 4. Voyez la remarque de Casaubon sur cet endroit de Suetone.

lape, hors de la ville. Antoine me
bien cette recompense. Il tira Au
d'une maladie dangereuse, en lu
donnant des laitues contre l'avis
autre Medecin (a). Ce fut aussi
consideration de ce Medecin, qu
guste donna toute sorte d'immu
aux Medecins, au rapport de
Cassius (b). On trouve du tems d
bere un Medecin entre les amis d
vie femme de Drusus (c). Senequ
témoigne que de son tems les Med
étoient fort aimez & fort reverez a
me, & il en fait autant de cas qu
Précepteurs, qui étant comme les
deçins de l'ame, devroient tenir
la Societé un plus grand rang qu'i
tiennent. Les Empereurs Marc An
Lucius Verus & Severe eurent une
me particuliere pour Galien, aussi
que les plus considerables de Rom
falloit bien qu'on en fit grand
Rome, puisque les Grands leur
soient jusqu'à vingt cinq mille fra
de pension par an. L'Empereur C
en donnoit autant à son Medecin

(a) Plin. L. XIX. Sect. XXXVIII. Ed. Hard.

(b) L. LIII. p. 517. ap. Pitisc. Lex. Antiq. Rom.

(c) *Tacit.* Ann. *L.* IV. p. 107.

(d) *Senec. de Benef.* L. VI. c. 15. p. 503.

* *Plin. L. XXIX. Sect. V.* Au reste on
calcul du P. Hardouin.

c'est le même qui fut convaincu d'adultere avec Messaline, cet Empereur payoit bien cher son propre deshonneur. Il en couta la vie au Medecin, qui s'appelloit *Vettius Valens* (a). Outre cela ils gagnoient jusqu'à cinquante & soixante mille francs par leurs visites. Il y en eut un qui laissa trois millions de livres à ses heritiers. On apprend ces particularitez de Pline. L'Empereur Justinien avoit exempté les Medecins de tutele & de curatelle (b), mais il leur ôta les revenus qui leur avoient été accordez par les Empereurs, comme nous l'apprend Procope (c), qui en blâme fort cet Empereur.

(a) *Plin. ub supr. Tacit. Annal. XI. p.* 183.

(b) *Instit. L. I. C. XX.*

(c) *Hist. Secret. Ch. XXVI.*

SUR LA TROISIEME QUESTION,

Savoir *si du tems de l'Ancienne Rome, la Langue Latine étoit commune aux Savans, & au Peuple; ou si les Savans avoient leur Langue, & le Peuple la sienne.*

Pogge soutient ici que le Peuple parloit la même Langue que les Savans, contre Leonard Aretin & quelques autres, qui avoient avancé le contraire.

Descartes étoit sans doute là-dessus d
sentiment de Pogge. Quelcun lui ayan
reproché, que son Latin n'étoit pa
élégant, il répondit que quand il pa
leroit mieux, il n'auroit à cet égard
aucun avantage que n'eût la servante d
Ciceron.

La question n'est point de savoir, s
les Savans & les personnes bien élevée
parloient mieux que le peuple. C'es
de quoi l'on ne sauroit douter, & l'ex
perience l'apprend chez toutes les Na
tions du Monde, où la même Langu
a son bel usage & son patois. Mais i
s'agit de savoir si le peuple parloit l
même Langue que les Savans, c'est-à
dire la Langue Latine, que parleren
les Romains, depuis qu'ils furent maî
tres du *Latium* ou du *Païs Latin*. C'es
ce que soutient Pogge, & ses raison
m'ont paru convaincantes.

Il allegue d'abord l'autorité de son
Quintilien *, qui vouloit, que les pe

re

* *Ante omnia ne sit vitiosus sermo nutricibus quas, si fieri posset, sapientes Chrysippus optavit certe, quantum res pateretur, optimas eligi vo luit. Et morum quidem in his haud dubie prior ra tio est; rectè tamen etiam loquantur. Has primum audiet puer, harum verba effingere imitando cona bitur.* Quintil. Instit. Orat. cap. 1.

res & meres choisissent pour leurs enfans des nourrices qui parlassent bien. Cette précaution eût été inutile, si le peuple eût parlé une autre Langue que les gens de condition. Aussi Quintilien distingue entre parler *Latin*, & parler *Grammaire*. Les Savans parloient *Grammaire*, c'est-à-dire correctement, & le peuple parloit un mauvais Latin.

Mais pour remonter plus haut que le tems de Quintilien qui écrivoit sous l'Empire de Domitien, Pogge fait voir clair comme le jour, par plusieurs traits d'Histoire fort curieux, que dès les premiers tems de la République, tout le monde parloit Latin. Dès le tems de *Servius Tullius* les Colonies Romaines parloient cette Langue, comme Tite Live (a) le dit des Albanois. Le même Historien nous apprend qu'Annibal avoit toujours dans son armée des espions qui parloient Latin, pour gagner les Soldats Romains. Il est clair qu'avant le tems de Ciceron, on haranguoit le peuple en Latin; ce qui auroit été fort inutile, s'il n'eût pas entendu cette Langue. On en peut voir quantité d'exemples au commencement du Livre de cet Orateur intitulé *Brutus*.

(a) *Liv. L. I. c.* 27.

Quand on haranguoit en plein Senat cet auguste Corps étoit tout environn du peuple, qui écoutoit avec une at tention proportionnée à l'interêt qu' prenoit à la cause. C'est ce qui paroi par le commencement de l'Oraison pou Milon. On parloit Latin sur les Théa tres, & le peuple applaudissoit ou si floit selon son goût. Les femmes pa loient Latin à Rome, & même Cice ron (a) prétend qu'elles parloient mieu que la plûpart des hommes, parce qu'e les n'avoient pas tant de commerce ave les Etrangers. Il y avoit même des Eco les pour apprendre aux enfans à bie parler & à bien écrire en Latin. Cice ron témoigne qu'il y avoit des Orateu qui haranguoient fort éloquemment l peuple en Latin, sans avoir jamais étu dié, comme il le dit de *Curion*. Varro témoigne que les Esclaves, les Crieu publics parloient Latin, & que tout s disoit au peuple dans cette Langue Les Romains en étoient si jaloux, qu par arrêt du Senat, les Nations étran géres, étoient obligées d'y faire leur propositions en Latin. On parloit La tin en Espagne, Jugurtha l'avoit ap pris à *Numance*, & il se servit un jou

fort

(a) *Cic. de Orat. L. III. c.* 13. & *Brut.* 54.

Sallust. Bell. Jugurth. p. 146.

fort heureusement de cette Langue, pour tromper l'armée Romaine. Pogge prétend même que de son tems la Langue Espagnole étoit presque toute Latine. Il remarquoit qu'à Rome les femmes & le peuple avoient conservé plusieurs mots Latins qu'il ignoroit. Un Poissonnier lui apprit par exemple, que le poisson qu'on appelle en Italien *Storio* *, s'appelloit en Latin *Lupus Tyberinus*, *Loup du Tybre*, parce que le meilleur se trouvoit dans le Tybre. Ce petit *peson*, que les femmes mettent au bout du fuseau pour mieux filer, Pogge apprit d'une Romaine, qu'il s'appelloit en Latin *vorticulum*, & j'ai appris d'une Poitevine, que le peuple l'appelloit encore en Poitou *verteil*, aussi bien qu'en Languedoc.

Quoiqu'il soit assez clair par tout ce qu'on vient de dire, que tout le monde parloit Latin à Rome, Pogge ne disconvient pourtant pas, que cette Langue n'ait eu ses progrès & ses degrez de perfection, & que pendant long-

* On croit que c'est *la Merlüe*, ou *le Merlus*, en Latin *Asellus*, ou *Salpa*, en Allemand, *Stockfisch*.

long-tems elle n'ait été confuse &
barc, à cause du grand nombre de
ples dont celui de Rome fut d'a
composé, & des Nations qui furen
sujetties à l'Empire Romain.

DIGRESSION SUR L'ORIGI LES PROGRES, ET LES TINEES DE LA LANGUE LA

C'est ce qui me donne occasi parler des divers progrès de la La Latine, & je ne saurois à cet égar vre de meilleur guide, que Mr. *George Walch*, dans l'*Histoire Cr de la Langue Latine* imprimée à zig en 1716. Il partage les destin cette Langue en plusieurs âges. barbare & inculte, l'âge moyen, d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airai l'âge de fer.

L'âge barbare dura quatre à cin ans depuis *Romulus*, sous lequel o la plus Grec que Latin, jusqu'à *Andronicus*, dont Ciceron (a) dit introduisit la Fable, ou la Comé Rome. La Langue Latine comn à se dégrossir tant soit peu sous N Pompilius, par l'institution des *Saliens*, Prêtres de Mars (b), à

(a) *Cicero Tusc. I.* 1. *Livius L. VII. c.* 2.

(b) *Liv. L. I. c.* 5.

Roi ordonna de chanter des Vers Latins en l'honneur de cette fausse Divinité.

L'âge moyen, ou demi barbare s'étend depuis *Andronicus* jusqu'à *Ciceron*. Il y eut pendant cet espace de tems un bon nombre de savans hommes, qui commencerent à polir la Langue Latine. De ce nombre étoient les Poëtes Ennius * & Nævius. Ce dernier se fit à lui-même cette Epitaphe (a), que l'on rapportera pour donner quelque idée de la Latinité de ce tems-là. (a) Agell. Noct. Att. I. 24.

Mortalis immortalis si flere foret fas,
Flerent Divæ Camœnæ Nævium Poëtam.
Itaque postquam est Orcino traditus thesauro,
Obliti sunt Romæ loquier Latinâ Linguâ.

C'est-à-dire, „ S'il étoit permis aux „ immortels de pleurer les mortels, les „ Muses pleureroient le Poëte Nævius. Depuis sa mort on a oublié à „ parler Latin à Rome ". C'étoit à peu près le stile des Epitaphes de ce tems-là. Les Poëtes ne se piquoient point de mo-

* Ovide dit d'Ennius, qu'il avoit beaucoup d'esprit, mais qu'il écrivoit mal.
Ennius ingenio maximus, arte rudis.
Trist. L. II. 424.

modestie. Dès qu'ils étoient morts,
Comédie étoit en deuil, la Scène éto
déserte, les Jeux & les Ris s'exiloien
volontairement, & tout le monde for
doit en larmes, comme Plaute le d
de lui-même. Celle de Pacuve est pl
modeste & plus ingenieuse par sa sim
plicité.

Adolescens, tamen etsi properas, hoc te saxum rog
Utei ad se adspicias; deinde quod scriptu'st legas;
Hic sunt Poëta Marcei Pacuviei sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.

„ Passant, quelque pressé que vo
„ soyez, cette tombe vous prie de
„ regarder & de lire ce qu'elle por
„ écrit. Ci-gisent les os du Poëte Ma
„ Pacuve. C'est ce que je voulois q
„ vous n'ignorassiez pas. Adieu.

Terence a été un des Auteurs de
tems-là, qui a écrit le plus polimen
quoiqu'il sente encore beaucoup
vieux, & qu'entraîné par Menand
& les autres Comiques Grecs, sa phr
se soit souvent Grecque. Les Comedi
de Terence étoient si bien écrites, qu'
rapport de Ciceron (a) on les attribu
à *Caius Lelius*, qui étoit un des pl
agré

(*a*) *Cic. ad Attic. L. VII. Ep.* 3. *Off. L. I. c.* 30.

agréables hommes de son tems, & aussi gai que Scipion son ami étoit severe. Cependant l'Auteur de la Vie de Terence, que l'on croit être Suetone, dit que si ce Poëte Comique avoit eu besoin d'aide pour faire ces Pieces, il ne se seroit servi ni de Lælius ni de Scipion, qui étoient de jeunes adolescents, mais plutôt de *Caïus Sulpitius Gallus*, qui fut l'inventeur des Comédies aux Jeux Consulaires, ou de *Fabius Labeo* ou enfin de *Marcus Popilius*, tous deux hommes Consulaires & Poëtes. Il est certain que Terence fut accusé d'être plagiaire. Le Poëme de *Lucrece* fait honneur à cet âge, & ne seroit pas indigne de l'âge d'or pour sa Latinité, s'il étoit moins obscur. On prétend qu'il mourut le même jour que nâquit Virgile. On a encore le Livre de *Caton* l'ainé ou le Censeur touchant *l'Agriculture*. Quoique Ciceron eût une haute estime pour Caton, il faisoit si peu de cas (a) de son éloquence, qu'il auroit voulu qu'on eût refondu ses Ouvrages pour en faire quelque chose de bon. Plutarque en a jugé plus favorablement, il lui donne du joli & du grave, de l'agréable & du fulminant, du facetieux

(a) *Brut.* 17.

&

& du severe, du sententieux & du p
quant. Mais l'Auteur Grec m'a bie
la mine de s'être diverti à ses antithese
pour faire honneur à son Heros. O
n'a que des fragmens des autres Auteu
de la même date, comme d'Ennius, d
Caecilius, Pacuvius, Accius, Afranius
Lucilius, dans Ciceron, dans Aulugel
le & dans quelques autres Anciens.

Mr. Walch ne commence l'âge d'o
de la Langue Latine, qu'au tems d
Ciceron, & le finit avec Auguste; c'est
à-dire, qu'il ne lui donne guere, plu
d'un siécle. Ce fut le tems des Varron
des Cicerons, des Jules César, des Co
nelius Nepos, des Virgiles, des Hora
ces, des Ovides, des Severes, des Al
binovanus, des Sallustes & de plusieu
autres, dont les Ouvrages subsistent en
core, au moins en partie, malgré le
injures du tems. Elles nous en ont en
levé beaucoup, qui, comme les autres
feroient les délices des Savans.

Il n'est pas surprenant qu'une Lan
gue parvienne au comble de sa perfec
tion, dans un siécle où les Grands eux
mêmes se font une gloire & un plaisi
de la cultiver. Jules César lui-même qu
sembloit ne respirer que la gloire &
l'Em-

l'Empire, ne laissa pas au milieu de ses projets ambitieux de dédier à Ciceron un Livre de l'*Art de parler* (a). Auguste avoit aussi étudié les Belles Lettres avec beaucoup de soin. On prétend même qu'outre des Lettres il composa divers Ouvrages, dont on n'a que des fragmens (b). On ne sera peut-être pas fâché de trouver celui-ci d'une Lettre qu'il écrivoit à son petit-fils Caïus (c). *Ave, mi Cai, meus ocellus jucundissimus, quem semper medius fidius desidero, quum à me abes, sed præcipuè diebus talibus, qualis est hodiernus, oculi requirunt meum Cajum, quem, ubicumque hoc die fuisti, spero lætum & benevalentem celebrasse quartum & sexagesimum natalem meum. Nam, ut vides, κλιμακτῆρα communem seniorum omnium tertium & sexagesimum annum evasimus. Deos autem oro, ut mihi quantumcunque superest temporis, id salvis vobis traducere liceat, in statu Reipublicæ felicissimo ἀνδραγαθέντων ὑμῶν καὶ διαδεχομένων stationem meam* (d). „Je „vous salue, mon cher Caïus, que „j'aime comme mes yeux. Je vous „puis assurer que vous n'êtes jamais „absent, que je ne vous souhaite ar„demment : Mais surtout mes yeux

„vou-

(a) Cicer. Brut. I. 72.

(b) Suet. Aug. 89. Vellei. Paterc. L. II. p. 85.

(c) C'est Caligula.

(d) *Agell. XV.* 7.

„ voudroient voir mon cher Caïus
„ jour comme aujourd'hui. Quelc
„ part que vous ſoyez je ne doute p
„ que vous n'ayez célébré joyeuſem
„ & en bonne ſanté ma ſoixante.
„ quatrieme année. Car, comme vo
„ voyez, j'ai échappé la ſoixante
„ troiſieme qui eſt l'année climac
„ rique des Vieillards. Je prie
„ Dieux que tout le tems qui me r
„ te, vous jouïſſiez d'une parfa
„ ſanté, & que par vos belles actio
„ vous vous mettiez en état de ſoû
„ nir un jour mon poſte dans cette f
„ riſſante République.

Mecénas * n'étoit pas moins ho me de Lettres, qu'homme de Gue & de Cour, témoin Horace qui l'a pelle (a) ſavant dans les deux Langu *Docte Sermones utriuſque Linguæ.* l autre excellent Poëte (b) du même te lui donne l'Eloge d'avoir été éle dans les Sciences par Apollon & par M nerve, & d'avoir fait honneur à l'un à l'autre.

(a) Lib. III. Od. VIII. 5.

(b) *Albinovanus. Eleg. II.* ℣. 17. 18. Edit. Clerici.

* Voyez le Mecénas de Jean Henri Mei mius imprimé en 1654. Cette Piece merite d'ê luë.

Pallade cùm docta Phœbus donaverat artes,
Tu decus & laudes hujus & hujus eras.

Mécénas étoit Poëte & Orateur, mais à peine reste-t-il quelques fragmens de ses Ouvrages soit en prose soit en vers. La distinction particuliére qu'il faisoit des Savans, & ses liberalitez envers eux sont connues de tout le monde, mais imitées de si peu de Grands, qu'il n'est pas surprenant que l'on ne retrouve que rarement des Virgiles, comme le disoit Martial (a).

(a) *Martial. VIII.* 56.

Sint Mæcenates, nec deerunt, Flacce, Marones.

En bons Auteurs si le siecle est sterile,
Ami, ne t'en étonne pas:
Que l'on retrouve un Mécénas,
On verra renaître un Virgile.

Le siècle d'argent qui commence à la mort d'Auguste & finit à Antonin le pieux fut très-fertile en excellens Auteurs, mais la Langue commença à perdre de sa naïveté & de sa gravité malgré les soins, que se donna Quintilien * pour ra-

* *Corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad severiora judicia contendo.* Quint. L. X. C. I. p. 517.

ramener l'âge d'or. Seneque, qui est de ce siècle-là, a de l'esprit infiniment, & beaucoup de savoir, mais son stile plein d'affectation, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énerve ses pensées & choque notre gout, comme il choque le goût de ceux qui tenoient encore pour le siècle d'or de la Latinité. Le jugement qu'en porte Quintilien merite d'être rapporté. „ Son stile, dit-il,

Quint. ubi suprà.

„ est d'autant plus contagieux, que les
„ défauts en sont agréables. Il auroit
„ mieux écrit s'il se fût servi de son
„ propre esprit & du jugement des au-
„ tres. Mais le mépris qu'il en a fait
„ & sa tendresse pour ses productions
„ affoiblit son éloquence naturelle.
„ Les jeunes gens sont si charmez de
„ certaines petites sentences coupées
„ où il se joüe, qu'ils ne lisent pres-
„ que point d'autre Auteur. Les gens
„ d'un goût plus grave & plus severe
„ peuvent pourtant le lire avec fruit
„ pourvu qu'ils le fassent avec choix.
„ C'étoit un génie heureux, capable de
„ produire tout ce qu'il vouloit, mais
„ il n'a pas voulu ce qui étoit le mieux.

On peut voir le jugement de Mr. Walch sur les autres Auteurs de ce siècle-là.

Il

Il compte l'âge d'airain depuis Anonin jusqu'au tems d'*Honorius*, où ariva l'invasion des Barbares. Outre les Auteurs profanes en bon nombre; ce siècle a produit les Tertulliens, les Arnobes, les Lactances, les Cypriens, les Hilaires, les Prudences, les Juvencus, les Ambroises, les Jerômes, les Augustins, les Ruffins, les Damases, les Sulpices Severes. L'illustre & savant M. Ezechiel de Spanheim a remarqué que depuis Auguste jusqu'aux Antonins, les Médailles des Empereurs étoient d'une admirable beauté; mais que celles des Empereurs suivans sont plus utiles pour l'Histoire que recommandables pour leur beauté. La Langue Romaine eut le même sort; dit M. Walch; elle vieillissoit insensiblement avec l'Empire. Cet Empire ayant été inondé par les Barbares, sur tout par les *Goths* & les *Lombards*, la Langue Latine se vit sous un siècle de fer qui dura six à sept siècles. Pendant ce long espace de tems, il ne laissa pas d'y avoir des Auteurs qui firent honneur à cette Langue & surtout quelques Poëtes. Mais depuis Charlemagne, ce fut une ignorance si générale qu'à peine les Eccle-

siastiques savoient quelque peu de méchant Latin. Il y eut à la verité des Scholastiques d'un grand savoir, mais ils firent certainement plus de mal que de bien par la barbarie de leur stile, & la subtilité de leurs distinctions. On peut dire qu'ils empoisonnerent la Théologie & la Réligion.

Comme l'invasion des Barbares en Italie en avoit exilé la Langue Latine, l'irruption des Turcs en Grece donna occasion aux Italiens de la rappeller de son exil, ces derniers ne voulant pas ceder aux autres la gloire de cultiver leur Langue maternelle *. C'est ce qui me ramene à Pogge.

DE LA NOBLESSE.

Laurent de Medicis, & *Nicolas Nicoli* étoient allez rendre visite à Pogge dans sa maison de campagne pour y voir des Statues & d'autres Antiques qu'il avoit apportées de Rome & dont il ornoit son jardin. Comme Laurent railloit Pog-

* Au reste le Traité qu'a fait en 1713. M. Jaques Burchard sur les Destinées de la Langue Latine en Allemagne est d'une grande beauté & merite bien d'être lu.

'ogge de cette curioſité à laquelle il :mbloit que ce dernier attachât quelue Nobleſſe, je connois bien, dit Poge en riant, la fineſſe de Laurent. Il oudroit me degoûter de mes Statuës our m'en enlever une bonne partie. Quoiqu'il en ſoit, ils eurent à cette ocaſion une converſation ſur le ſujet de ı Nobleſſe. On en va donner le precis.

Pogge prétend qu'entre les Anciens irecs il n'y a eu qu'Ariſtote & Metroore * qui ayent traité de la Nobleſſe.

Les Latins ne prenoient pas le mot e Nobleſſe dans le ſens qu'on le prend ıjourd'hui. Ils attachoient à la Noleſſe tout ce qui illuſtroit & qui diſnguoit le commun, ſurtout à la cience & aux Vertus morales, ciiles, & politiques. Quelquefois mêıe dans leur ſtile on étoit annobli par s grands vices, par les grands crimes : par les grandes paſſions. *Quintus* fre: de Ciceron diſoit de *Catilina* & de *larc Antoine*, ſes Competiteurs au Conılat, que ces deux perſonnages étoient plus

* On ne trouve point ce Traité d'Ariſtote pari ſes Oeuvres & il n'y a point été compté par iogene Laerce; qui a parlé de celui de Metrodol'un des Diſciples d'Epicure. *Poggii Op.* p. 64.

plus nobles par leurs vices que par leur naiſſance. Quand il s'agit des perſonnes la Nobleſſe marque aujourdhui dans notre Langue principalement la naiſſance & l'extraction, quoi qu'au figuré on puiſſe avoir des ſentimens & des manieres & faire des actions nobles ſans l'être de naiſſance. Il y a de beaux traits & des ſentimens nobles dans les Anciens touchant cette Nobleſſe qui n'eſt fondée que ſur celle des Ancêtres & qui n'eſt pas ſoutenuë par la vertu ou par le merite. Appius, ſurnommé le Beau, Général Romain s'étant plaint de ce que Ciceron dans une certaine occaſion n'étoit pas allé au devant de lui ſelon la coûtume, & comme Lentulus l'avoit pratiqué à l'égard d'Appius & Appius à l'égard de Lentulus, voici ce que lui dit Ciceron *. „ Vous qui êtes un
„ hom-

* *Appius Lentulo, Lentulus Appio proceſſit obviam: Cicero Appio noluit? Quaſo, etiamne tu has ineptias, homo (mea ſententia) ſumma prudentia, multa etiam doctrina, plurimo rerum uſu, addo urbanitate, quæ eſt virtus, ut Stoici rectiſſime putant, ullam Appietatem, aut Lentulitatem valere apud me plus quam ornamenta virtutis, exiſtimas? Cum ea conſecutus nondum eram quæ ſunt hominum opinionibus ampliſſima, tamen iſta veſtra nomina nunquam ſum admiratus: viros eſſe, qui* ea

homme si prudent & si éclairé, qui joignez à un grand usage du monde tant de politesse & d'*urbanité*, est-il possible que vous vous arrêtiez à ces chimeres? Croyez-vous que je ne fasse pas plus de cas des ornemens que donne la Vertu que de toute l'*Appiété*, & de toute la *Lentulité*. Avant que je fusse parvenu aux plus grandes dignitez, je n'étois point ébloui de vos noms & je ne trouvois de grandeur que dans ceux qui vous les avoient laissez. Mais depuis que j'ai acquis les plus grands honneurs & exercé les plus sublimes emplois de la République, si je ne prétends pas vous être superieur je croi au moins être devenu votre égal". Voici un ...tre trait en style de Seneque (a). Une ...aison toute remplie de vieux portraits ...ut pleins de poussiere & de fumée ne ...nne point la Noblesse. Personne n'a ...cu pour notre gloire, & ce qui a été ...ant nous ne nous appartient point. Ce

(a) Senec. Ep. 44.

...vobis reliquissent magnos arbitrabar. Postea vo... quam ita & cepi & gessi maxima imperia ut ...hi nihil neque ad honorem neque ad gloriam ac...irendum putarem: superiorem quidem nunquam ...parem vobis me speravi esse factum. Cic. Ep. Fam. Lib. III. Ep. VII.

Ce qui fait la Noblesse c'est l'Esj c'est le Courage, ce sont les sentir qui de quelque condition que l'on peuvent toujours s'élever au-dessu la fortune. M. Despreaux a fait noître admirablement dans sa cinc me Satire quel étoit le sentiment d venal là-dessus.

Pourquoi donc voulez-vous que par un so
Chacun respecte en vous un honneur qu
plus ?
On ne m'éblouït point d'une apparence
La Vertu, d'un cœur noble est la marqu
taine.

Pogg. Op. 67. Chaque Nation, selon son genre & Caractère fait consister la Noblesl des choses fort differentes. Les Na tains, qui s'en piquent plus qu'aucun a Peuple d'Italie, la font consister à ne faire. Les Nobles d'entre eux a roient mieux mourir de faim, ou vo que de travailler, d'exercer le neg ou de se mesallier pour se tirer d necessité. Un noble & riche Naj tain pour avoir vendu ses vins en eut toutes les peines du monde à rier sa fille avec une grosse dot p

q

on le regardoit comme un Mar-
and.
La conduite des Venitiens est toute
oosée. Ils n'ont pas la même idée de
Noblesse que les Napolitains, qui ne la
ident que dans la naissance. Il suffit
Venise d'être de l'Ordre des Senateurs
ur être noble & pour annoblir sa fa-
lle, mais bien loin de faire consister la
oblesse dans l'oisiveté, tous les Nobles
gocient & même les Chevaliers. Il n'en
pas ainsi dans les autres païs de la domi-
tion des Venitiens. Les Nobles y vi-
nt de leurs rentes sans faire aucun trafic.
Les Nobles Genois sont à peu près de
ême Caractère que les Venitiens.
A l'égard des Romains, les Nobles y
éprisent le métier de Negociant, mais
contraire ils ne croyent pas que l'A-
iculture & tous les travaux de la
mpagne soient indignes d'un homme
oble. On peut même negocier, sans
roger, des revenus de ses terres, & ce
nre de vie rustique y peut quelque-
is annoblir un roturier.
A Florence pour être Noble il faut
rtir d'une ancienne famille Patricien-
:, dont une partie se peut jetter dans
Negoce sans deroger, l'autre vit no-
M 5 ble-

blement, C'est le moyen de soûtenir les familles.

Voici l'idée qu'on nous donne ici de la Noblesse chez les autres Nations, au moins dans ce siècle-là. En Allemagne on tient pour nobles ceux qui ont de quoi vivre de leurs rentes hors des villes, qui commandent des châteaux & de petites places. La plus grande partie de cette Noblesse vit de brigandage *. Ceux qui ont plus de genie & d'élevation d'Esprit s'attachent aux Princes & se polissent dans les Cours autant que le peut permettre la rudesse & la grossiereté de leur naturel. La Noblesse Françoise est toute repanduë dans la Campagne où chacun fait cultiver ses terres. C'est une honte à un Gentilhomme François d'habiter dans une ville. On y a un profond mépris pour les Marchands, c'est parmi les Gentilshommes François † une espece de titre de Noblesse de se ruïner en depenses & de ne s'embarasser point de l'avenir. La Noblesse multiplie tous les jours

* Je l'attribuerois plutot au siècle qu'au naturel.

† La Noblesse est aujourd'hui en France sur un autre pied; je ne sai si Pogge étoit bien informé de tout ce qu'il dit là-dessus.

urs en France, parce que si les Enfans 'un Marchand ou même d'un Artisan se etirent à la Campagne & y vivent du reenu de leurs terres, ils sont regardez omme des demi-Gentilshommes & urs enfans sont nobles. On regarde aussi omme noble, ceux qui ayant été au serice des Princes ont acquis quelque terre.)n donne à peu près le même caractee aux Anglois. Il est indifferent aux Espagnols qu'on demeure dans les villes u à la Campagne pourvu qu'on soit e noble extraction ou qu'on vive nolement. Chez les Polonois c'est l'Art Militaire qui fait les Nobles, & les Esclaes peuvent le devenir pourvu qu'ils e signalent à la guerre *. Parmi les Grecs tous ceux qui sont au service de 'Empereur sont regardez comme noles quand ils seroient de basse extraction. Ce n'est pas la même chose parmi les Princes de l'Europe; quoi qu'on soit à leur service, il faut qu'ils donnent des Lettres de Noblesse à ceux qu'ils veulent mettre dans le rang des Nobles. Le Pape, l'Empereur, les Rois, les Prin-

* C'est la même chose chez les Nations Barbares, comme les Egyptiens & les Sarrasins.

Princes ont ce droit & en usent souvent sans beaucoup de choix. Mais on met une grande difference entre la Noblesse acquise par de belles actions & par des services signalez & celle qu'on a acquise avec un peu d'Encre & de Cire. Pogge se moque de cette derniere.

Maximes. La Noblesse ne sauroit nous venir de dehors, il faut que chacun la tire de sa propre Vertu. Un Prince peut bien faire un homme riche & grand Seigneur, mais il n'est pas plus en son pouvoir de faire un homme noble que de le faire sage & vertueux. Les plus grandes dignitez & les plus grands commandemens n'annoblissent point les mechans & les fous, parce que la Noblesse est incompatible avec tout ce qui est vicieux. p. 71.

Un homme qui passe sa vie dans l'oisiveté, ou au moins sans aucune honête occupation, & qui ne se distingue par aucune vertu & par aucune lumiere, & qui ne s'appuie que sur la Noblesse de ses Ancêtres ne sauroit passer pour noble. Encore moins un mechant Citoien, un homme d'une ame basse & venale qui ne se signale que par de mechantes actions prétendroit - il passer pour noble à l'ombre de la Vertu de ses pe-

. Prétendre ne soutenir la Vertu de
ncêtres que par un grand nombre
hevaux, de chiens & d'oiseaux &
ourant les bois & les forêts; c'est
:her la Noblesse parmi les bêtes.
uelque ancienne que soit une Mai-
s'il n'y a eu de pere en fils que des
rats & des gens vicieux, elle ne
donner aucune Noblesse à la pos-
:, & plus les enfans sont éloignez
ls peres quant au tems de leur nais-
:, plus ils sont éloignez de la No-
:.

quoi sert à la plûpart de nos Che-
rs qui tiennent le premier rang par-
a Noblesse, à quoi leur sert ce
d nombre de Chevaliers qu'ils
ptent parmi leurs Ancêtres avec tant
entation, s'ils ne se distinguent que
ıne agraffe ou par un éperon d'or.
mœurs sont bien differentes de cel-
es Anciens Romains. Parmi eux
dre des Chevaliers étoit populaire,
:toit point censé noble. La plûpart
:re eux étoient *Publicains*, occupez
pas emploi d'exiger des impôts.
Nobles étoient ceux qui descen-
nt de Famille Patricienne, & qui
ent leur origine de Senateurs, de
Con-

Confuls, de Generaux, de Co
rants & de *Triomphateurs*. Les C
liers pouvoient à la verité an
leurs maifons par leurs belles actio
en paix, foit en guerre. Ce ne fut
la naiffance qui annoblit *Marius*
ceron, mais ils auroient laiffé à leu
fans une Nobleffe bien legitime
avoient voulu imiter les vertus de
Peres.

p. 83. L'Affranchi de Ciceron qui fe
à la Vertu fous fon Maître étoit pl
ble que le fils de Ciceron, puif
dernier dégenera des vertus de f
re.

C'étoit là le fentiment de N
Nicoli fur le fujet de la Nobleff
l'entendre parler, c'eft une pure c
re à toute forte d'égards. Il ne vo
pas même accorder aucune Nob
la Vertu, parce que fon propre
rendre heureux & fage, & non d
blir. Les fentimens de Laurent d
dicis font & moins outrés & pl
fonnables.

Voici à quoi l'on peut rédu
qu'il en dit. Quoique les fentim
Nations foient differents fur le f
la Nobleffe, fuivant leur diverfe

tution, on doit tenir pour noble ceux qui ſont regardez comme tels par leurs compatriotes.

Qu'on paſſe ſa vie à la campagne, ou qu'on la paſſe dans les villes, c'eſt ce qui ne rend point noble, comme il n'empêche point de l'être.

Malgré le partage des Nations ſur la Nobleſſe, il y a pourtant certaines choſes dont elles conviennent toutes. Un homme, par exemple, qui a un grand patrimoine dont il uſe honorablement, qui mene un genre de vie honnête & noble, qui ne ſe ſoutient point par des emplois mercenaires, qui ſe diſtingue dans les armes, ou que les dignités élevent au deſſus des autres, paſſera par tout pour noble.

Cette vertu auſtere, & Stoïcienne ou plûtôt metaphyſique, qui ſe contente d'elle-même, ſans prétendre avoir beſoin d'aucun appui, eſt une pure idée qui n'exiſte nulle part. Tout le monde la louë, mais perſonne n'y aſpire. Elle n'entre point dans les villes, & il la faut chercher dans les deſerts inhabités. Mais quand même elle ſeroit dans l'être des choſes, elle ne donneroit point ce qu'on appelle la Nobleſſe. La Vertu a be-

besoin pour la donner d'un assembla
de secours qu'elle n'a point d'elle-m
me. Il faut de la santé, des richess
des parens, la patrie, tous biens qui
pendent de la fortune.

Quelle Noblesse peut avoir un P
losophe qui content de ses méditatio
passe ses jours dans une Bibliotheque
connoissant à peine lui-même, ou
particulier qui vit comme un herm
dans un village inconnu à tout le re
des hommes. S'il est homme de bi
tout ce qu'on peut dire de lui, c'
qu'il a de la vertu, mais point de N
blesse.

Après cette conversation ils se se
rerent bons amis, laissant à chacun la
berté de son sentiment.

DE LA MISERE DE LA CONI TION HUMAINE *.

On introduit dans ce Traité le gr
Cosme de Medicis, s'entretenant a
Pogge & quelques autres Savans su

* Ce Discours est addressé à Pandolfe de
latesta. Pogge l'écrivit à l'âge de 72. ans da
tems de la prise de Constantinople par les T
Pogg. Op. p. 88.

isere humaine à l'occasion de la ruïne
: l'Empire, par les conquêtes des
'urcs. On reduira cette conversation
quelques maximes.

Les regrets inutiles sont indignes d'un
omme sage. Nos maux sont-ils sans re-
ede, il vaut mieux les adoucir par la
flexion, que de les aigrir par des plain-
s infructueuses. La Nature se montre
elle-même assez dure envers nous,
ns nous exciter à en ressentir plus vi-
ement les rigueurs. C'est l'Apologie
: Democrite.

La Fortune ressemble au tonnerre qui
ombe ordinairement sur les grands ar-
res & sur les édifices les plus élevez.
lle se plaît à tomber sur les grands Em-
ires.

Les derniers malheurs paroissent tou-
ours les plus grands. Il n'en arrive
oint de si lamentables, de si generaux,
ue l'Histoire ne fournisse encore des
xemples d'évenemens & de spectacles
lus tragiques.

Pourquoi deplorer les malheurs d'une
eule Ville ou d'une seule Nation, com-
ne si tout le Genre humain n'étoit pas
a victime de la misere?

La plûpart des malheurs des hommes

leur arrivent par leur faute, mais comme la Raison n'a pas assez de force pour les corriger, ils meritent d'autant plus de compassion qu'ils sont tout ensemble coupables & malheureux.

La Nature ne nous a donné que la Raison pour tout rempart contre les assauts de la Fortune. Mais en même tems elle a affoibli ce rempart en lui suscitant mille ennemis redoutables & presque toujours invincibles. C'est l'avarice, la prodigalité, la luxure, la crainte, la temerité, l'envie, l'orgueil, la colere, l'ambition, & toutes les autres passions. Celui que la Raison seule munit contre les maux de ce monde est le Phenix qui ne se trouve nulle part. Il y a quelques exemples rares de gens qui peuvent parler fort à leur aise des miseres humaines, parce qu'ils se trouvent presque exemts de toutes. *Cosme de Medicis* étoit noble, riche, savant, d'une vertu & d'une valeur peu commune, dans une haute dignité. Il avoit de l'esprit infiniment. Ses services & ses qualitez Heroïques le rendirent les délices de sa Patrie. Mais il étoit sujet aux douleurs de la Goutte qui ne reconnoît pas plus l'Empire de la Raison

que

que le Vice & les autres malheurs.

Qu'on ne me parle point des adoucissemens qu'une femme, des enfans, une famille, une posterité, des alliances peuvent apporter aux maux de ce monde. C'est là ordinairement la source la plus feconde & même la plus assurée des malheurs des hommes. Ce sont les biens que la Providence accorde & qu'elle ôte quand il lui plait. La possession n'en est jamais si douce que la perte en est sensible. Ce sont des liens qui durent trop long tems quand ils sont fâcheux & desagreables, trop peu quand ils sont doux, les plus doux ont même leur deboire.

Les apparences du bonheur ne sauroient tromper que le Vulgaire ignorant. Elles cachent souvent une misere plus réelle que la misere de ceux qui passent pour les plus malheureux. Tout le monde sait le mot de ce Romain qu'on blâmoit d'avoir repudié sa femme qui étoit belle & sage. Il ne fit autre chose que montrer à ses censeurs de beaux souliers qu'il portoit. Ils sont beaux, dit-il, mais vous ne savez pas où ils me blessent. Pogg.

S'il étoit possible qu'on proposât à un 100. 101.

homme la condition de la vie humaine avant que de naître, il y a lieu de douter s'il ne refuseroit pas de s'embarquer dans un aussi petit vaisseau sur une mer si orageuse, si fertile en écueils, & où le naufrage lui paroîtroit presque inévitable.

S'il y avoit quelque lieu dans le monde d'où la misere dût être bannie, il semble que ce devroit être dans les Monasteres, où l'on prétend que la Vertu & la Sainteté se sont retirées comme dans un azyle contre les vices & les vanitez du siècle. Il se trouve en effet quelques-uns de ces bons Moines qui exaltent beaucoup leur bonheur, mais le plus grand nombre avoue ingenûment les miseres attachées à la vie monastique. La principale est qu'ils ne sont point à eux-mêmes, & que dans un esclavage perpetuel & insupportable à la plûpart, il faut qu'ils vivent selon les caprices de certaines regles, & de certaines obligations qu'on leur a imposées. D'ailleurs si d'un côté on ne peut pas nier qu'il n'y ait des Religieux fort respectables, par leur Science & par leur Vertu, on ne peut pas disconvenir non plus qu'il n'y en ait beaucoup plus d'ignorans & de vicieux. Il n'y a point de

de lieux où les passions dominent davantage que dans ces retraites destinées à les combattre, & où par conséquent il y ait plus de misere. La plûpart des Moines sont ambitieux, avares, & insatiables. On en voit quelquefois venir à Rome fort bien montez & faisant de grandes largesses pour augmenter & pour amplifier leurs revenus. Je parle des Moines rentez. P. 102.

A l'égard des Moines Mendiants, il semble qu'ils prennent à tâche de reduire les autres à la mendicité, subsistant comme ils font de la sueur & du travail d'autrui pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la faineantise. La plûpart de ces Freres *Mineurs*, qui ont pris le nom fastueux d'*Observantins*, ne sont qu'une miserable racaille qui sous prétexte de sainteté s'est devouée à l'oisiveté, & contre l'ordre de la Providence soustraite au travail. Gens superbes, pleins de faste & d'ostentation, médisants, seditieux, & remplis d'une si haute opinion d'eux-mêmes que souvent ils se revoltent contre leur Chef *.

J'ai

* Allusion à la revolte des Cordeliers contre Jean XXII. Pogge n'ose pousser plus loin l'invective contre les Moines de peur de se les attirer à dos.

J'ai vécu cinquante ans, disoit Pogge, à la Cour de Rome, sous plusieurs Souverains Pontifes, & même dans leur confidence. J'en ai vû se plaindre amerement de leur servitude, & détester en secret leur dignité, comme la plus miserable de toutes les dignitez. Il est vrai que la plus grande partie de leur misere a sa source dans leur mauvaise conduite, mais c'est par là qu'ils sont doublement miserables. Ce n'est pas à paître le troupeau de Christ qu'ils donnent le plus de soin, c'est à aggrandir & à engraisser leur famille, & s'ils n'y réussissent pas ils en sont plus affligez que de tous les maux de l'Eglise. Ils ont la plûpart du tems une telle indifference pour la Vertu & pour la Réligion, que quelquefois on est tenté de croire que Dieu ne s'interesse pas au bien des hommes, puis qu'il les laisse gouverner par de si méchantes têtes. Ils s'appellent *Serviteurs de Dieu*, mais ils sont le plus souvent les *Serviteurs* & les esclaves des ennemis de Dieu. Il ne

se-

dos. *Ne autem videar cum hac multivaga gente inane bellum gerere, & ne eos provocem ad maledicentiam linguæ, sinamus illos in sua felicitatis opinione tabescere,*

seroit pas malaisé de prouver leur misere, si le respect qu'on a pour une si grande dignité permettoit de découvrir leurs cicatrices. En un mot ils sont si intolerables qu'il n'y a que la patience Divine qui n'en soit pas épuisée.

Du Malheur des Princes.

Pogg. p. 392. Edit. Basil.

Les Empereurs, les Rois, les Princes, en un mot les Souverains qui paroissent les plus heureux de tous les hommes, peuvent être regardez comme les plus malheureux. S'ils sont méchans, par cela même ils sont d'autant plus miserables, qu'ils font la misere des autres. S'ils sont bons, il faut qu'ils portent le monde sur leurs épaules.

Lors que Marc Aurele sut qu'il avoit été adopté par Adrien pour lui succeder à l'Empire, il fut saisi de tristesse & de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il fallut le tirer malgré lui de son Jardin pour le conduire au Palais de l'Empereur. Et comme on lui demandoit la raison de sa répugnance il fit un long Discours sur les maux & les miseres du Pouvoir Souverain (a).

(a) *Jul. Capit. p. 160. Pogg. p. 398.*

Diocletien accablé du poids de l'Empire

pire l'abdiqua pour vivre en retraite dans sa Patrie. Hercule & Galere l'ayant exhorté à en reprendre les rênes, il répondit qu'il détestoit l'Empire comme une peste. *Si vous pouviez voir*, leur écrivoit-il, *les plantes que je cultive dans mon Jardin de Salone, vous ne me parleriez jamais de l'Empire* (a). Ce qu'il dit sur la difficulté de bien régner, mérite d'être remarqué. *Quatre ou cinq fourbes*, disoit-il, *se liguent ensemble pour gouverner l'Empereur. Le Prince enfermé dans son Palais, ignore ce qui se passe, & ne peut presque jamais savoir la verité. Il faut malgré lui qu'il s'en tienne à ce qu'on lui rapporte. Ce qui fait qu'il donne les charges, à ceux qui le meritent le moins, & les ôte à ceux qui en sont le plus capables. En un mot le meilleur Prince & le plus précautionné est sujet à être vendu* (b).

Pogge dit (c) qu'il y a quatre sortes de gens, qui sont les architectes de la misere des Princes, & par conséquent de celle des peuples. Les flatteurs qui ont l'art de changer les vices en vertus, d'attacher de la gloire & de la justice aux actions les plus honteuses & les plus injustes. Les Ministres de leurs plaisirs &

(a) *Aurel. Vict. Epit.* p. 98.

(b) *Vopisc.* p. 883.

(c) p. 407.

& de leurs voluptez sont d'autant plus dangereux, qu'ils ont plus d'entrées, & souvent le plus de part à la confidence du Maître. Il n'y en a point dont le Ministere soit plus agréable à la plûpart des Princes que celui des donneurs d'avis pour trouver de l'argent. De là les nouveaux impôts, l'inquisition sur les biens & sur les facultez des riches, les proscriptions, & tous les stratagemes de la convoitise pour avoir le bien d'autrui. Enfin les délateurs sont la plus pernicieuse peste des Etats, sur tout pour l'innocence qu'ils attaquent plus ordinairement que le crime. Ce fut une tache dans la vie d'Adrien, qui étoit d'ailleurs un grand Empereur, d'avoir donné entrée & prêté l'oreille à ces sortes de gens, qui par leurs calomnies lui faisoient perdre ses meilleurs amis.

Pour juger du bonheur ou du malheur des Princes, il ne faut pas les regarder par ce qu'ils nous montrent, mais par ce qu'ils nous cachent,

Au dedans ce n'est que misere.

Voyez cette belle statuë de Jupiter, qui a la foudre, & celle de Neptune qui a le trident à la main. Au dedans il *Pogg. p. 411. Le Coq de Lucien.*

y a des souris & des belettes, qui y prennent leurs repas.

TRAITS D'HISTOIRE TIREZ DES INVECTIVES DE POGGE.

INVECTIVE contre Felix V.

Eugene IV. ayant été déposé en 1438. dans la Session 34. du Concile de Basle, on élût en sa place *Amedée* Duc* de Savoye, sous le nom de *Felix V.* en 1440. Les partisans d'Eugene IV. semerent alors contre Felix quantité de Libelles, qui furent condamnez dans le Concile. L'Invective de Pogge contre cet Antipape n'eut pas apparemment ce sort, puisqu'il paroît qu'il ne la publia qu'après l'élection de Nicolas V. qui se fit non à Basle, mais à Lausanne, où le Concile fut transferé.

On ne peut pas comprendre la raison de cette furieuse Invective contre Felix & contre le Concile de Basle. Felix avoit abdiqué, Eugene IV. étoit mort, Nicolas V. avoit pris sa place, comme Pogge en convient lui-même dans cette Piéce, le Concile de Basle ne

* Il avoit été fait Duc par l'Empereur Sigismond en 1416.

ne subsistoit plus, & il semble que tout étoit alors en paix. Il faut pourtant que Felix malgré son abdication fît encore quelques tentatives, pour se relever, ou pour se maintenir *.

Quoi qu'il en soit, Pogge parle du Concile de Basle, qu'il appelle un *Conventicule*, comme d'une *Synagogue damnée* & comme de l'*égout de toute sorte de crimes.* A l'égard des Peres du Concile, il les traite comme des bêtes farouches, qui n'ont que la forme humaine, & comme une racaille de scelerats; *belluæ immanes sub humana forma.*

Pour Felix, c'est selon lui un *Eleve de Satan*, un *Ante-Christ*, un *Mahomet*, une *Idole élevée contre Jesus-Christ*, un *monstre d'avarice & d'ambition*, un *sot* & un *fat* qui fait l'entendu, quoi qu'il soit si ignorant, qu'à peine sait il lire, &

* *Demiror insaniam illius execrandi idoli, adeò stupore oppressam, adeò stultitia & cupiditatibus excœcatam, ut mentem audeat tentare Christianorum principum atque optimorum; & præsertim Regis Franciæ, cujus animus semper firmus atque inconcussus stetit pro servanda unitate, semper hæsit vero Vicario Christi, semper Eugenium & nunc Nicolaum virum sanctissimum, Pontifices summa coluit veneratione. p. 156.*

& il l'envoye sans façon à tous les Diables. *Abi in malum cruciatum.* Les Cardinaux que Felix créa après son élection, Pogge les appelle des personnages de Theatre & des Comédiens ridicules. *Plures alienis vestibus personatos rubicundo pileo tanquam mimos ridiculos exornasti.*

Voici quelques particularitez concernant Felix. Il avoit toujours été séculier. Il étoit même marié & avoit eu plusieurs enfans, mais il étoit veuf, quand il vint à Basle pour se faire élire Pape. Il y eut à son élection quatre Piemontois. *Ex Gallia Cisalpina, ex his gentibus, quibus Italia noverca est:* quatre François ou plutôt Savoyards, *non ex vera Gallia, quæ floret excellentissimis viris, sed ex illa interclusa sylvis & montibus, patria sordida ac rusticana, quam Sabaudiam vocant:* quatre Allemands, dont il fait une peinture affreuse, quoiqu'il ne disconvienne pas que l'Allemagne n'abondât en bons esprits & en honnêtes gens. *Sunt in eâ natione plurimi egregii viri prudentes, docti, sobrii, omni virtute cumulati, at ex his nullus assumptus est.* Il dit à peu près la même chose des quatre Espagnols

qui

qui furent à cette élection. *Totidem attulit Hispania, portenta quædam naturæ, non homines. Referta est enim ea provincia hominibus doctissimis, ornatissimis; nulli eorum est hoc munus nefarium demandatum.*

Philippe de Bergame, Auteur du même siècle, donne de Felix une idée fort differente du portrait qu'en fait ici Pogge. „ C'est, dit-il, un homme „ orné de toute sorte de vertus, par „ lesquelles il a étendu merveilleusement ses Etats, tant au deça qu'au „ delà des Monts. Après avoir regné „ quarante ans, il laissa le gouvernement de ses Etats à *Louïs* son fils unique & se retira dans un Hermitage nommé *Ripaille* avec six Gentilshommes, y vivant saintement. Il fut „ tiré delà pour être couronné Pape à „ Basle, mais comme il étoit humble „ & pacifique, il ceda de lui-même le „ Pontificat à Nicolas V, après la „ mort d'Eugene IV, & rentra dans „ sa retraite avec la dignité de *Legat à Latere*. Il mourut fort âgé en odeur de sainteté. Cet Historien prétend même qu'il fit des miracles après sa mort. A ce dernier fait près, il est plus

plus raisonnable d'en croire l'Historien que le Satirique, à qui l'on peut fort bien appliquer ce mot de Juvenal:

Juvenal. Sat. X. ỳ. 31.

Est facilis rigidi cuivis censura cachinni.

„ Rien n'est plus aisé que de criti„ quer la conduite des gens & de s'en „ divertir", comme le traduit le P. Tarteron. On examinera à fond le caractere de Felix dans l'Histoire du Concile de Basle.

INVECTIVES contre François Philelphe.

On a déja parlé ailleurs * des Invectives de Pogge contre *François Philelphe*. Ce dernier avoit écrit en Vers une Satire contre *Nicolas Nicolo* intime ami de Pogge, toute pleine d'obscénitez, que Pogge repousse souvent par d'autres obscénitez. Il y a dans ces Invectives de Pogge quelques particularitez, qui ne sont pas indignes de la curiosité. Philelphe étoit, si l'on en croit Pogge, fils * d'un Prêtre du Tolentin, & d'une tripiére † de Rimini. A en-

* p. 55. & 102.

* Cependant Philippe de Bergame en fait un Gentilhomme & même un Chevalier.

† *Verum nequaquam mirum videri debet, cum cujus mater Arimini dudum in purgandis ventribus & intestinis sorde diluendis quæstum fecerit, maternæ artis fœtorem redolere, hæsit naribus filii saga-*

entendre parler notre Auteur, Philelphe étoit un monstre devoüé aux vices les plus abominables. Il avoit été chassé de Florence pour ses mauvaises mœurs à la sollicitation de Nicolo, qui l'y avoit attiré à cause de son savoir. *Hinc illæ lacrymæ.* Il avoit déja été chassé de Padoüe pour la même raison, & s'étoit retiré à Constantinople, où il fut fort bien reçu d'Emanuel Chrysolore, qui le croyoit un honnête Etranger, & non un autre *Pâris*, comme s'exprime Pogge. Il débaucha en effet la fille de Chrysolore, qui l'auroit tué de ses propres mains, s'il n'eût été fléchi par les prieres de quelques Italiens, qui engagerent Philelphe à épouser cette fille. Ce qu'il y a de curieux c'est que Philelphe coupable des plus infames débauches, reprochoit quelques amourettes à Nicolas.

Il sembleroit, à entendre parler Pogge, que Philelphe ne fût pas fort savant, puis qu'il étoit sans cesse auprès d'*Ambroise l'Hermite* * à se faire corriger

sagacis materni exercitii attrectata putredo, & continui stercoris fœtens halitus. 165.

* Ambroise étoit Florentin; Géneral de l'Ordre de Camaldoli, & un des savants hommes de

ger par ce ſavant Moine les fautes qu'il faiſoit en écrivant, & en enſeignant. Il faut qu'il y ait beaucoup de paſſion & de mediſance, peut-être, d'envie, dans ce jugement. Philelphe avoit été appellé à Florence pour y enſeigner les Belles Lettres. Il les enſeigna depuis à Sienne, & à Milan ſous la protection du Duc, qui lui faiſoit une penſion annuelle. Il a paſſé conſtamment pour un des plus ſavans hommes de ſon tems, tant en Grec qu'en Latin, & il réüſſiſſoit également en proſe & en vers. Voici les monumens qu'il laiſſa de ſon érudition, au rapport de Philippe de Bergame. Un Poëme Heroïque, intitulé *Sforciade*. Des Satires en vers Heroïques. Six Livres d'amuſemens ſerieux & comiques, en vers. Des Odes & des Elegies en Grec & en Latin. Des Hiſtoires convivales en proſe. Un Traité de la pieté. Un autre de la morale, en proſe auſſi. Des Lettres Grecques & Latines, ſoixante Oraiſons, ou, Harangues, quelques Traductions de Platon, d'Hippocrate & de Plutarque.

La

de ſon tems. Il fut aux Conciles de Baſle & de Florence.

La mauvaiſe Langue de Philelphe lui faiſoit perdre tous ſes amis. Elle le brouilla avec Ambroiſe, dont on vient de parler, avec *Leonard Juſtinien*, Noble de Veniſe; avec Franciſco Barbaro; auſſi Noble Venitien; avec le célébre Guarin de Verone, avec Charles & Leonard Aretins. On apprend de Philippe de Bergame qu'il y avoit une grande émulation entre Philelphe & Charles Aretin, par rapport aux belles Lettres. A l'égard de Leonard on ne ſait pas la date de leurs brouilleries. Parmi les Lettres de Leonard Aretin, il y en a une à Philelphe, où il paroît qu'ils étoient bons amis. Au reſte, pour le dire en paſſant, les Lettres de Leonard ſont pleines d'eſprit & de ſavoir. On y trouve des traits fort curieux de l'Hiſtoire ancienne & moderne.

Leon. Aret. Ep. L. VI. Epi XI.

Philelphe mourut pauvre en 1481: âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Philippe de Bergame lui rend ce témoignage qu'il mépriſa toujours beaucoup les richeſſes. Ce qui ne s'accorde gueres avec l'inclination au vol que Pogge lui attribuë.

Selon Pogge Laurent Valle n'épargnoit

INVECTIVES

contre Laurent Valle.

gnoit ni les vivans ni les morts, ni les Anciens ni les Modernes. Il trouvoit des fautes, & des défauts dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, sans excepter les *Varrons*, les *Virgiles*, les *Cicerons*, les *Tite Lives*, les *Sallustes*, les *Lactances*. Pogge ne lui pardonne pas d'avoir mis Quintilien au dessus de Ciceron. Laurent Valle trouvoit que S. Jerôme avoit mal traduit plusieurs endroits de la Bible, & que S. Augustin avoit erré sur le Destin, sur la Trinité & sur la Providence.

Non content d'attaquer l'érudition de Laurent Valle, Pogge attaque sa doctrine, & le représente comme un Hérétique à brûler. Il parloit de la clôture des filles avec une licence qui émut terriblement la bile de Pogge. *Celui qui a le premier inventé les Convens de Réligieuses*, disoit Valle, *a introduit une coûtume abominable, & qui doit être releguée aux extrémitez du Monde. Les Courtisannes & les femmes publiques sont plus utiles au Genre humain que ces prétenduës saintes filles, que la superstition a condamnées à une Virginité perpetuelle.*

Ce que dit ici Laurent Valle, de l'institution même, paroît fort outré, &

& bien contraire aux sentimens de l'Antiquité. Mais il se trouvoit en ce temslà des Docteurs Orthodoxes, qui ne parloient pas avec moins de force & de liberté des abus de ces Monasteres, & des désordres qui s'y commettoient. Otons-en néanmoins l'abus, & la contrainte des vœux, qui souvent ne sont que des amorces au vice, il n'y avoit rien de plus utile, que ces lieux bien rentez, où des filles & des veuves revenuës des vanitez du monde, ou mal partagées du côté des biens de la fortune, peuvent trouver une honnête retraite pour s'appliquer plus tranquillement au service divin & à la pratique de la vertu & de la pieté.

Pogge raconte que Laurent Valle étant à Naples eut beaucoup de peine à échapper le fagot pour avoir avancé quelques propositions erronées, sur la Trinité & sur quelques autres sujets. L'affaire ayant été portée au Tribunal de l'Inquisition, Valle fut mis en prison, déclaré Hérétique, &, comme tel, condamné au feu, mais le Roi Alfonse ayant intercedé pour lui, il en fut quitte pour le fouët qui lui fut donné dans le Convent des Dominicains.

Il n'y a rien de moins Chrétien, ou plutôt de plus inhumain, que les railleries & les insultes de Pogge en racontant ce fait, qu'il prétend avoir été de notorieté publique. Laurent Valle retracta ses erreurs, & le Pape lui donna même un emploi de Lecteur ou de Professeur à Rome.

p. 220. On trouve ici une particularité assez curieuse de la vie de Laurent Valle. C'est qu'ayant été ordonné Evêque à Pavie, avant l'âge & sans dispense, il quitta de lui même la mitre, & la deposa, en attendant, dans le Palais Episcopal, où elle étoit encore. Pogge tenoit ce fait de *François* Evêque de Pavie. Je rapporterai ses paroles en Latin, qui sont fort embrouillées. *Sed non horruisti, belua impudentissima, falsitatis meminisse, qui olim Papiæ penuriâ coactus, ut non redderes pecunias tibi creditas, falsum Chirographum cum scripsisses, accusatus, convictus, damnatus, ante tempus legitimum, absque ulla dispensatione Episcopus factus es. Magna profecto dignitas, id ætatis adolescentem tantam dignitatem assequi sua virtute potuisse. Sed cum tibi invito ea dignitas esset concessa, credo ne à Pontifice culpa-*

re-

veris, mitram albam, eo quo acceperas die in Episcopi curia deposuisti, quæ ad usque hoc tempus suspensa pendet, ad gloriam & detestandam sceleris nominisque tui sempiternam famam. Eam quoque Historiam olim Franciscus Episcopus Papiensis quo cum erat mihi summa familiaritas & antiqua consuetudo, cùm te nondum nossem, singulatim ridens narravit. Quid illa Neapolitana tabularum corruptio? Nonne te nequissimum omnium ac perfidiosissimum, non prædonem, sed furunculum esse convicit? Recordare, recordare quæso, vel saltem me admonente, cum ob nummos à mercatore creditos tabulas abrasisti, & pro quodam pecuniæ numero alterum subdidisti. Quo facto in carcerem conjectum Regis benignitas secundi Episcopatus laude privavit.

Pour avoir une idée générale de ces Invectives de Pogge contre Laurent Valle il en faut donner à peu près le plan. Laurent avoit traité Pogge d'ignorant en toute Science, de déclamateur, de bouffon, en un mot d'homme sans nul merite. Prétendant avoir trouvé quantité de fautes dans ses Lettres, il avoit écrit contre lui une Satire très-

ſanglante. Quelques airs de mépris que ſe donne Pogge il n'en fut pas moins irrité, que Junon du Jugement de Pâris. *Manet alta mente repoſtum.* Dans ſa premiere Invective Pogge décerne à Laurent Valle le Triomphe de la *Satiſe.* Dans la ſeconde il l'envoye ſur un Char de Triomphe aux enfers, en qualité d'Hérétique. Dans la troiſième il le repréſente de retour des enfers plus méchant que jamais à la tête d'une armée de Menſonges contre lui. Dans le reſte il invective à pleines voiles.

Au reſte je ſouſcris volontiers au ſentiment de *Henri Bebel*, ſur ces *Invectives*; c'eſt qu'il ne faut juger ni de Pogge ni de Laurent Valle, par ce qu'ils
p. 84. diſent l'un contre l'autre. *Licet nimis acerbè inſectetur Laurentium Vallam hominem doctiſſimum, non tamen mihi perſuadet, quicquam eſſe diminuendum de illius exiſtimatione. Non enim ego Poggium ob id laudandum cenſeo, quia ſcripſerit contra Vallam, & quidem copioſè atque diſertiſſimè, nec quenquam probo, qui maledicentia pugnat, id enim proprium eſt meretricum & ſcurrarum in triviis & tabernis contra quoſque latrantium. Ideo Poggium æmulatione vel injuria exaſpera-*

ratum, existimo male sensisse de Valla, nec fidem ei adhibendam censeo, cum scripserit contra inimicum. Nec item Laurentium Vallam aut probo, aut audio contra Poggium fulminantem atque remordentem, nemo enim satis idoneus est testis contra inimicum suum, imò pejus judicant sapientes de eo qui detrahit, mordet & maledicit, quàm de eo, qui patitur illas detractiones. Cùm igitur ambo in se invicem fuerint grassati per omne genus contumeliæ & maledicentiæ, ego qui eloquentiam tantum & eruditionem quæro, neutrum ex alterius scriptis judico, & cùm ambo fuerint disertissimi, elegantia tamen & elaborata oratione Vallam præstare duco. Cæterùm copia, venustate, facilitate, naturali & sponte nascenti eloquentia, jucunditateque inaffectata. longissime præcellere Valla Poggium, non est ambiguum. Poggii itaque eloquentiam probo, quanque negligendam esse existimo minimè.

Puisqu'on a parlé de Bebelius, il est bon de remarquer que c'est lui qui a donné l'édition de Basle des Oeuvres de Pogge de 1538. Ce Savant, qui étoit Professeur en Belles Lettres à Tubingue, ayant trouvé le Traité de Pogge de

 la

la misere de la condition humaine dans le cabinet de Leonard Dur Abbé d'Aldelberg, & Général de l'Ordre des Religieux de Prémontré, il le joignit aux autres Oeuvres du Florentin. Ce fut sans doute la lecture de ce Traité qui engagea Bebel à faire un très-beau Poëme Latin sur le même sujet. Cet Auteur, qui florissoit sur la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième sous Maximilien, a fait beaucoup d'honneur à sa Patrie *. Vossius qui n'en parle que comme d'un Historien & d'un Humaniste, n'avoit pas apparemment vû ses Poësies, puis qu'il n'en a point fait mention dans son Traité des Poëtes Latins, quoi qu'il ne meritât pas moins d'y entrer que François Philelphe. On a de lui des Elégies des Odes, des Satires, des Epigrammes, des Epitaphes, & des Hymnes.

DE LA VIE CHAMPETRE.

Pogge s'étant retiré à la Campagn sur ses vieux jours en représente les avantages & les délices avec beaucoup d'esprit

* C'étoit Justingen, village de la Soüabe.

rit dans une Lettre qu'il écrit à Cosme le Medicis, qui s'y retiroit souvent ui-même, comme dans un port conre les orages de la ville *. Voici à eu près à quoi se reduit ce qu'il en it (a).

(a) p. 295.

La Campagne a de tout tems été le harme des honnêtes gens de toute conition & de tout caractère, & l'Agriulture a passé chez les Anciens pour ne des plus nobles occupations des ommes. Xenophon † nous apprend ue Cyrus (b) faisoit gloire d'avoir fait ii-même son beau Jardin de Sardes, & lanté ses arbres dont l'arrangement faioit l'admiration de Lysandre. Seneque dit la même chose de Scipion l'Afriuain Liv. I. Let. XXVI. Il n'y a ersonne qui n'ait oui parler des Jarins d'Epicure dont le même Auteur ious fait une si agreable descripion (c): Un Poëte de ce tems-là dit ue Mecenas cultivoit les Muses dans on Jardin,

(b) Il s'agit de Cyrus le jeune.

(c) Senec. *Ep.* XXI.

Ma-

* Voyez la Preface du beau Poëme *Des Jarins*, De Hortis, du Pere Rapin.

† Voyez l'Oeconomie de Xenophon. p. 656. n trouve là aussi l'éloge de la vie rustique.

* *Majus erat potuisse, tamen nec velle Triumphos;*
Major res magnis abstinuisse fuit.
Maluit umbrosam quercum, Nymphasque canoras,
Paucaque pomosi jugera culta soli.
Pieridas, Phœbumque colens in mollibus hortis,
Sederat argutas garrulus inter aves.

On a parlé ailleurs du plaisir que trouvoit Diocletien dans cet exercice après sa retraite.

Le tumulte des villes & l'embarras des affaires en rend le sejour fâcheux, & sur tout à un certain âge où il semble que le repos & la tranquillité devroient être la recompense des travaux de la jeunesse. Il est vrai que l'avarice & l'ambition sont flattées dans les villes, par les emplois publics qu'on y peut exercer, mais les seuls exemples de Demosthene & de Ciceron, que l'Eloquence fit perir, nous apprennent que la Fortune y vend quelquefois bien cher ses faveurs (a). Les naufrages de la Fortune sont encore moins à craindre que ceux auxquels l'innocence est exposée

(a) Juvenal. Sat. X. 119. 130.

* Voyez les Notes de Mr. le Clerc sur ces vers d'Albinovanus. *Eleg.* II. p. 120. 121. & le *Mecenas* de Jean Henri Meibomius Cap. XXVIII.

ſée dans la Ville ; au lieu que ſi elle trouve quelque part un aſyle, dans le Monde, c'eſt conſtamment à la Campagne. Il falloit que Ciceron en fût bien perſuadé, puis qu'entre les raiſons dont il ſe ſert pour défendre Roſcius Amerinus qu'on accuſoit d'avoir tué ſon Pere, il allegue la vie retirée, que ce Romain menoit à la Campagne *. La difference qu'il y a entre la Ville & la Campagne, c'eſt qu'à la Ville on fait les affaires des autres, & l'on vit pour autrui ; au lieu qu'à la Campagne on fait ſes propres affaires, on y vit pour ſoi. Ce n'eſt pas qu'à la Campagne on ne puiſſe ſervir le public, & être utile à ſes amis. On peut même le faire avec d'autant plus de ſuccès qu'on le fait avec plus de choix, & moins de diſtraction. On n'y eſt pas ſurtout ſi ſouvent expoſé au chagrin de s'employer inutilement pour un grand nombre de gens qui ne vous recompenſent de vos ſoins & de vos bon-

nes

* *In urbe luxuries creatur: ex luxuriâ exſiſtat avaritia neceſſe eſt; ex avaritiâ erumpat audacia: inde omnia ſcelera ac maleficia gignuntur. Vita autem hac ruſtica quam tu agreſtem vocas, parſimonia, diligentia, juſtitia magiſtra eſt:* Cic. pro Roſcio Amerino: Cap. 27.

nes intentions que par des repro
La simplicité & la frugalité de l
champêtre n'en sont pas les moi
agrémens. Dans les Villes il faut
contrainte, du ceremonial, une
preté recherchée, du luxe, on
pense son bien en habits, en équip
en ameublemens, en repas, & tou
la le plus souvent sans aucun plaisi
sans aucune liberté.

Ce n'est pas sous un dais superbe,
Que logent les Jeux & les Ris,
J'aime un repas servi sur l'herbe,
Dont la propreté fait le prix;
C'est là que le front se deride.
Loin de moi la joye insipide
Qu'on vante à la table des Grands;
La foule qui les environne
Loin de l'augmenter l'empoisonne,
Leurs Spectateurs sont leurs Tyrans.

C'est ainsi que Mr. l'Abbé l
grin * a paraphrasé ces trois vers d
race.

Mundaque parvo sub lare pauperum

* Sa Traduction en Vers des Oeuvres
race a paru à Paris en 1715.

Cœna sine aulæis & Ostro
Sollicitam explicuere frontem (a).

Quoique Pogge aimât la Campagne & l'Agriculture, il n'étoit pourtant pas d'humeur à s'y donner beaucoup de peine, trouvant sa main plus propre à manier la plume que la beche. Il ne m'appartient pas, disoit-il, d'imiter les Fabius, les Cincinnatus qu'on tiroit de la charruë pour gouverner l'Empire, ni Scipion qui cultivoit lui-même ses champs dans son Exil de Literne.

Si les Modernes n'ont pas autant relevé l'Agriculture que les Anciens, ils ne l'ont pas negligée. Il est même vraisemblable qu'ils y ont fait plus de progrès. Il y a eu d'excellens Poëtes qui a l'imitation de Virgile ont chanté les louanges de la vie champêtre, & ont prescrit les regles de l'Agriculture. La description que fait Ausone de sa petite metairie est une jolie piece (b). Il faut dire la même chose du Poëme d'Ange Politien, intitulé *Rustique* (c). Ces Auteurs ont de beaucoup été surpassez dans ce genre d'écrire par le Pere Rapin, dont on peut dire que le Poëme (d) n'est de gueres inferieur aux Georgiques de Vir-

(a) Horat. Lib. III. Od. XXIX.

(b) Auson. *Villa.* p. m. 303.

(c) Ang. Polit. Op. p. 548.

(d) Ren. Rapini *Hortorum* L. IV. Ultraj. 1672.

Virgile. La *Maison Rustique* du
Vanier (a) n'a pas moins de beautez
les *Jardins* du Pere Rapin. Le pla
Pere Vanier est plus étendu; il em
se toute l'œconomie de la Campa
au lieu que son confrere s'étoit b
aux Jardins & aux Fleurs. Il y a de
bonnes pieces sur cette matiere, p
les Poësies de Santeuil; sur tout la
cription de Versailles adressée à la Q
tinie. Il ne faut pas oublier la charr
te Epître de Mr. Despreaux à son
dinier.

(a) Jacobi Vanieri *prædium Rusticum* Lutetiæ. 1707.

DES DIVERSES DESTINE'ES ROME, DE L'EMPIRE ROM ET DE L'ITALIE.

Rome, dont on peut dire qu'e
été le fleau non seulement de l'It
mais de tout l'Univers, s'est vuë
vent elle-même la victime des vici
des humaines. Pendant qu'elle eû
Rois, à peine étoit-il permis aux Cito
de faire paroître du merite & de la
tu. Brutus fut contraint de contr
re l'insensé. Dès qu'ils eurent reco
leur liberté, ce ne fut que facti
que Ligues, que conjurations qu

voltes du peuple, que guerres entre les Tribuns & les Senateurs. Elle n'avoit pas moins à craindre au dehors. On ſait à quelles extremitez elle fut reduite par les Gaulois. Il s'en fallut peu que les Elephans de Pyrrhus ne miſſent aux abois cet orgueilleux Empire. Il eût été ruiné par les Cimbres ſans la valeur de Marius. Hannibal étoit maître du Capitole ſans les délices de Capouë, qui, comme parle un Hiſtorien *, ne fut pas moins fatale à ce grand Général, que Cannes le fut aux Romains. Les délices de l'Aſie penſerent être fatales à ſes vainqueurs; Rome commençoit à devenir venale †. Jugurtha s'en prévalut pour corrompre le Senat & les Conſuls, & il préſagea même que Rome perdroit bientôt ſa liberté, ſi elle trouvoit un acheteur. La confédération des Peuples d'Italie mit l'Empire Romain à deux doigts de ſa ruine ‡. Rome penſa perir par les fureurs de Marius & de

Eutrop. L. II. c. 11.

Epitom. Liv. 67.

* *Capuam Annibali Cannas fuiſſe.* Liv. XXIII. c. 5.

† *Urbem venalem & mature perituram ſi emptorem invenerit.* Salluſt *Bell. Jugurth.* p. 93.

‡ *Bellum Sociale ſive Marſicum.* Vell. Paterc. II. 15.

de Sylla, & enſuite par la conju
de Catilina. Elle n'eut pas moins à
frir par les guerres de Ceſar & de
pée & par les Triumvirs, dont l
bition opprimoit la Républiqu
prétexte de la défendre. Augu
rendit la paix & la liberté. Ma
Empire qu'il avoit rendu ſi floriſ
n'éprouva jamais les deſtinées plu
traires que ſous quelques monſtres
pereurs qui lui ſuccederent. Co
tin lui-même jetta les fondemen
la ruine de l'†Empire Romain e
geant en Grece une ‡nouvelle R
Il fallut créer pluſieurs Empe
c'eſt-à-dire, le plus ſouvent, pl
Tyrans, un ſeul n'étant pas capa
ſoûtenir le poids d'un ſi vaſte g
nement. L'Empereur Dioclétie
ſi bien fortifié les frontieres de l'
re, qu'il étoit inacceſſible aux
res. Mais Conſtantin leur en

* Auguſte diſoit qu'il avoit trouvé la
briques, & qu'il l'avoit renduë de marbr

† *Rerum hactenus pereuntium interneci cipium & ſemina præbuit.* Zozim. L. II.

‡ *Urbem nominis ſui ad tantum faſtigiu re molitus eſt, ut Romæ æmulam faceret.* L. X. c. 8.

l'entrée en dégarnissant de Soldats toutes les places qui pouvoient la leur fermer, en donnant la paix aux Goths & en recevant dans le sein de son Empire les Sarmates chassez de leur païs. Arcadius & Honorius successeurs du Grand Theodose livrerent l'Empire aux étrangers par leur propre foiblesse & par la perfidie de leurs Gouverneurs. Rome fut prise & saccagée cinq fois. 1. Par les Gots, sous Alaric, 2. par les Huns sous Attila, 3. par les Vandales sous Genseric, 4. par les Scythes sous Odoacer par lequel finit le nom d'Empereur à Rome dans la personne d'*Augustule*, & enfin 5. par *Totila* Roi des Goths le dernier & le plus cruel de tous. Après suivit l'inondation des Lombards, qui regnerent en Italie jusqu'à Pepin Roi de France & Charlemagne son fils qui les en chasserent. L'Italie fut aussi infestée par les Maures, & Rome elle-même ne put échapper à leur fureur. Ils en pillerent toutes les Basiliques, & entre autres celle de S. Pierre. Ce qui engagea Leon IV. à faire enclore le Vatican de bonnes murailles, dans le neuvième siècle. Au même siècle l'Italie fut en proye aux fac-

Cellarius Hist. Univ. Sec. IV. p. 9. 10.

Pogg. p. 126.

Pagi Breviar. Pontif. Leo IV. Tom. II. p. 66.

factions de Berenger & de Gui, qui s'en disputoient l'Empire, le premier soutenu par les Milanois & l'autre par les Romains, pendant que les Sarrasins & les Hongrois profitoient de ces guerres intestines (a). L'Italie fut ainsi gouvernée par des Tyrans jusqu'à Othon I. qui releva l'Empire Romain de sa decadence au dixième siècle. Rien ne contribua davantage à la ruine de Rome & de l'Italie que les schismes & les factions des Antipapes qui ne faisoient nulle difficulté de mettre tout à feu & à sang pour satisfaire leur ambition. On croit que Leon IX. fut le premier, qui entreprit de prendre les armes pour se défendre comme il fit vers le milieu de l'onzième siècle. Depuis ce tems-là Rome n'eut pas moins à souffrir sous la domination des Papes que sous celle des Barbares & des Tyrans.

(a) *Cellarius Hist. Univ. Sec. IX. p.* 103.

Après avoir parlé de Rome, de l'Empire Romain & de l'Italie en général Pogge entre dans un plus grand détail, & raconte les diverses destinées des Royaumes de Naples & de Sicile, de la Toscane, de Venise, du Milanois, & des autres endroits de l'Italie.

DES

s RUINES ET DES ANTI-QUES DE ROME. Pogg. p. 133.

In homme tel que Pogge, qui avoit
à Rome pendant cinquante ans, &
d'ailleurs étoit aussi amoureux d'An-
itez qu'il l'étoit, devoit bien con-
re celles de cette Capitale. Il est
tant plus croyable là-dessus qu'ayant
ıerché avec un travail infatigable
s la ville & dans ses dehors, souvent
nilieu des ronces & des épines, tou-
les inscriptions de ces Antiquitez,
n avoit donné un Recueil au Pu-
*, comme il le dit lui même. Plu-
rs Voyageurs nous ayant fait la desc-
ıtion des Antiquitez de Rome, cha-
ı selon son goût & son caractère, les
ieux ne seront pas fâchez de con-
fron-

* *Ad utilitatem communem diligenter omnia*
;rammata (sive inscriptiones) nonnulla vero in-
virgulta & rubos latentia ex tenebris eruta, ut
paterent, ad verbum integra expressi, ut si, (quod
ıpe vidimus,) ea Romani everterent, saltem ti-
rum exstet memoria. Pogg. p. 134. Au reste
Recanati n'a point fait mention de cette pie-
le Pogge. Elle pourroit se trouver dans quel-
: Cabinet de l'Italie & meriteroit d'être re-
rchée.

fronter ce qu'en dit Pogge avec Relations pour voir les changemer le tems peut avoir apportez à ces numens de l'Antiquité, & les d vertes que l'on a faites depuis.] tant plus que je n'ai point rem: que le savant *Pitiscus* ait jamais al Pogge dans son Dictionaire des. quitez Romaines.

Pogge & Antonio Lusco s'étan dans un endroit de la Roche, ap| *Tarpeïenne* *, d'où l'on peut voir que toute la ville de Rome, s'(poient à en contempler les Antiq
„ O! s'écria Antonio Lusco, q
„ Capitole † est different de celu
„ chanté Virgile. Il étoit d'or a
„ fois, il est aujourd'hui tout sem
„ ronces & d'épines.

(a) *Æneid. VIII.* 348. *Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dun*

A ce vers de Virgile Pogge er pose un autre de sa façon, par où i roit bien qu'il n'étoit pas Poëte co: on l'a remarqué ailleurs (b).

(b) Part. I. p. 82.

* Voyez-en la description dans le *Voyage lie* de M. Misson. T. II. p. 234.

† Le Capitole d'apresent est un bâtiment veau élevé sur les ruines de l'ancien. M *ub. suprà.* p. 228.

Aurea quondam, nunc squalida spinetis vepribusque referta.

„ Marius, continue Antonio, étant „ fugitif en Afrique s'assit sur les ruines de Carthage, & comparant sa „ propre destinée à celle de cette fameuse ville qui avoit fait trembler „ l'Empire Romain, il ne savoit lequel des deux spectacles meritoit le „ plus d'admiration & d'étonnement *. Pour moi, disoit Antonio, je ne trouve dans l'Histoire aucun exemple de fatalité qui soit comparable à la malheureuse destinée de Rome, dont Tite Live a dit, que c'étoit moins une ville qu'une grande partie du Ciel, & dont on peut dire à present, que ce n'est plus que le cadavre d'un Geant tout corrompu & tout rongé. Il n'est pas surprenant que la fortune exerce son inconstance sur les Peuples & sur les Empires. Ils sont en quelque sorte de son departement, & ils ont été livrez à son

* Quelle vanité à Marius de se comparer à Carthage, lui qui n'étoit qu'un simple particulier, d'obscure naissance, élevé par une faction & chassé par une autre!

ſon aveugle domination. Mais elle devoit au moins reſpecter tant de beaux édifices, que l'immortalité ſembloit s'être conſacrez *. Que ſont devenus ces Temples, ces Portiques, ces Thermes, ces Théatres, ces Aqueducs, ces Ports, ces Palais? C'eſt à cette occaſion que Pogge entreprend l'énumeration des reſtes de l'ançienne Rome.

p. 133. 1. Il y avoit de ſon tems au Capitole un double rang de voutes où l'on avoit bâti de nouveaux édifices qui ſervoient alors de magaſin à ſel. Il paroiſſoit par l'inſcription qui étoit fort rongée du ſel, que ces voutes étoient l'ouvrage du Conſul *Quintus Luctatius Catullus* qui fut tué par la faction de Marius †.

2. Un tombeau ‡ conſtruit par ordre du Senat au pied du Capitole pour la fa-

* Cette penſée a plus de brillant que de ſolide, la ruine des Empires entraîne celle des plus ſuperbes monumens de leur ſplendeur.

† M. Pitiſcus n'a point parlé de cette Antiquité qui peut-être ne ſubſiſtoit plus quand il a été à Rome.

‡ Voyez l'inſcription de ce Sepulchre: *Pitiſc. Lexic. Antiq. Rom.* au mot *Sepulchrum.*

mille de C. Publicius Edile du Peuple, t contemporain de Caton.

3. Un Pont de pierre pour passer l'Isle du Tibre, bâti du tems du Consul *Marcus Lepidus* Triumvir, & consuit par *Lucius Fabricius*, dont il pore le nom *.

4. Un Arc de Triomphe de marbre e Tivoli au pied du Mont Aventin bâi par ordre du Sénat sous le Consulat e *Publius Lentulus Scipio* contempoain de Ciceron †.

5. Un Temple appellé *Cimbron* parce ue Marius le fit bâtir des dépouilles u'il avoit remportées sur les Cimbres. On y voyoit encore les trophées érigez Marius pour cette victoire ‡.

6. Le célèbre *Pantheon* ⊥ ouvrage, à ce

* Voyez-en l'inscription dans *Pitiscus*: au mot *ons*. On l'appelle aujourd'hui *di quatro capi*.

† On croit que cet Arc de Triomphe fut érié en l'honneur d'Horatius Cocles. *Pitisc.* au mot *Arcus*.

‡ Je n'en trouve aucune mention dans Pitiscus. Ces trophées ne sont plus dans cet endroit-là au apport de Dom Bernard de Montfaucon, qui u reste nie que le *Cimbrum* fut un Temple. *Diar. Ital.* p. 108. 109. 110.

⊥ *Pitiscus* au mot *Pantheon*, & Dom Bernard le Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 297.

çe qu'on prétend, d'Agrippa gendre d'Auguſte, où eſt aujourd'hui l'Egliſe de Ste. *Marie la Rotonde*, où le culte des Dieux a fait place à celui des Saints. Ce changement arriva au ſeptième ſiècle ſous Boniface IV. qui en demanda la permiſſion à l'Empereur Phocas.

7. Une Pyramide à la porte d'Hoſtie, élevée dans le mur où eſt le Tombeau ou le Mauſolée de *Caïus Ceſtius* *, l'un des Septemvirs qui preſidoient aux Repas, aux Jeux, & aux Sacrifices du tems de Ciceron.

8. Un Arc de Triomphe d'Auguſte entre le Palais & le Tibre, auſſi ouvrage d'Agrippa, où paroit le nom de cet Empereur.

9. Trois voutes & une colomne du Temple de la Paix bâti par Veſpaſien, où

* On a corrigé cet endroit fort fautif ſur le Dictionaire des Antiquitez Rom. du célèbre Piticus au mot *Pyramis* C. Ceſtii. En voici l'Inſcription, ſur laquelle on pourra corriger les fautes d'impreſſion qui ſe trouvent dans l'Edition de Baſle des Oeuvres de Pogge.

OPVS. ABSOLVTVM. EX
TESTAMENTO. DIEBVS.
CCCXXX. ARBITRATV.
PONTI. P. F. CLAMELAE.
HAEREDIS. ET. PONTHI. L.

où furent portées les dépouilles du Temple de Jerusalem *.

10. Une partie de la muraille du Temple de Remus & de Romulus †. On a bâti dans cet endroit l'Eglise de S. Cosme & S. Damien.

11. Près de là les Galeries du Temple d'Antonin & de Faustine sa femme, où étoit alors l'Eglise de S. Laurent.

12. Quelques vestiges du Temple de Castor & de Pollux où s'assembloit autrefois le Senat, & où est aujourd'hui l'Eglise de S. *Marie la neuve*.

13. Le Temple de Vesta sur le bord du Tibre: C'est l'Eglise de S. Etienne.

14. Une partie du Temple de Minerve où étoit alors le Couvent des Dominicains; on y voyoit du tems de Pogge des mazures d'une Galerie d'où l'on tiroit des pierres pour faire de la chaux.

15. Auprès de cette Galerie on trouva

* Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 177.

† Il faut que cette piece ne subsistât plus du tems de Pitiscus, puisqu'on trouve de la difficulté à marquer précisément la place de ce Temple. Voyez Dom Bernard de Montfaucon. p. 176.

va en fouïſſant la terre pour faire un Jardin, la ſtatuë de Minerve dont la tête étoit plus grande qu'aucune tête de Statuë qui fût à Rome. Comme tout le monde accouroit à ce ſpectacle, le maître du Jardin ennuyé de ce concours fit enterrer la Statuë.

16. Le Temple de la Concorde au pied du Capitole conſacré par le Dictateur *Furius Camillus* après avoir appaiſé le Peuple Romain qui s'étoit ſoûlevé. Il étoit preſque en ſon entier quand Pogge vint à Rome. Il en reſte encore quelques colomnes.

17. Le Temple de Saturne où les Romains avoient autrefois leur Threſor public (a). Il n'y en a plus de veſtiges, mais on croit que c'eſt le lieu où étoit le Palais d'Adrien.

(a) *Ærarium.*

18. Une Galerie du Temple de Mercure ſur le Mont Aventin où eſt l'Egliſe de S. Michel.

19. Le Temple d'Apollon où eſt la Baſilique de S. Pierre.

20. On voyoit du tems de Pogge au pied de la *Roche Tarpeïenne*, un très-ancien Temple bâti de marbre de Tivoli en dôme. Les Romains l'appelloient alors S. *Michel à la balance.*

21. Il

21. Il ne restoit plus que le nom du Temple de *Junon Lucine*. On y avoit bâti l'Eglise de S. *Lucine*.

22. Il n'y avoit rien autrefois de plus magnifique que les *Thermes* *, ou bains publics bâtis par Diocletien †. On en voyoit encore avec admiration les precieux restes. On y a bâti plusieurs Eglises & Monasteres. Des Thermes ou bains publics.

23. Il restoit aussi beaucoup de beaux monumens des bains de Constantin aussi bien que de ceux d'Alexandre Severe & de Domitien.

24. On peut croire qu'il y a eu autrefois à Rome autant d'Arcs de Triomphe que d'Empereurs ‡ & de Généraux qui avoient remporté des victoires & fait des conquêtes signalées. Il y en avoit sept presque entiers du tems de Pogge, savoir ceux de Severe, de Tite, de Vespasien, & de Constantin. On Arcs de Triomphe.

* C'étoit des bains chauds, comme le désigne le mot *Therme* en Grec.

† Cet Empereur employa quarante mille Chrétiens à les bâtir. *Pitisc. Lexic. Ant. Rom.* Pogge en avoit trouvé cent-quarante mille dans les Actes des Martyrs. p. 136.

‡ Dans l'ancienne Rome on ne distinguoit pas ces deux Titres. Les Généraux s'appelloient Empereurs.

On y voyoit une partie de celui de * Trajan, & les vestiges de quelques autres dont on peut voir la description dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus (a).

(a) Au mot *Arcus.*

Des Aqueducs ou Conduits d'eau.

(b) Pogg. Op. p. 138.

25. Jules Frontin (b) qui avoit la direction des Aqueducs de Rome sous l'Empire de *Nerva*, en a fait un Traité dont Pogge † trouva le Manuscrit dans l'Abbaye du Mont Cassin. Cet Auteur en comptoit neuf de son tems & il en comparoit la beauté à celle des Pyramides d'Egypte. Il ne subsistoit du tems de Pogge qu'un seul de ces anciens Aqueducs. On y voyoit les restes de celui que fit faire l'Empereur Claude qui étoit le plus magnifique de tous.

26. Il y avoit à Rome quantité de Théatres & d'Amphithéatres qui servoient à célébrer les Jeux publics. Le plus magnifique de tous étoit celui de Vespasien nommé le *Colisée*. Pogge prétend que cet Amphithéatre a été presque entierement détruit, par la *sottise*

* Voyez sur cet Arc de Triomphe le *Voyage* de feu Mr. Burnet Evêque de Salisburi & celui de Mr. Misson. T. II. p. 234.

† Voyez ci-dessus p. 23. dans la Vie de Pogge où on parle de ses decouvertes.

se des Romains, comme il parle, de
orte que celui d'aujourd'hui doit être
n édifice moderne. On voyoit une
artie d'un autre Amphithéatre attri-
ué à Jules Cesar entre la Roche Tar-
eïenne & le Tibre, où se tenoit alors
: marché.

27. Le Mausolée que fit construire
.uguste entre la voye Flaminiene & le
'ibre a été la sepulture des Empereurs
usques à Adrien qui fit bâtir un autre
Mausolée * au delà du Tibre vis-à-vis
e celui d'Auguste. Des Tombeaux & des Mausolées.

28. Pogge parle aussi des Colonnes
e Trajan & d'Antonin, si célèbres
armi les Voyageurs. Elles ont été
nieux connuës par les soins que quel-
ues Papes ont pris de les relever de
urs ruines. Il paroît que Pogge, sans
oute pour n'avoir pû lire l'Inscrip-
on, étoit dans l'erreur du Vulgaire qui
pris la Colonne de Marc Aurele An-
onin appellée *Cochlis* pour celle d'An-
onin le pieux son pere. C'est une re-
narque qu'on peut voir dans le Dictio-
aire des Antiquitez Romaines de Pi-
tiscus

* Pitiscus donne la description de l'un & de
utre, aux mots *Mausoleum* & *Moles Adriani*.

tiſcus qui avoit vu lui-même à Rome cette Colonne où il eſt fait mention de la guerre de Germanie, ce qui ne peut convenir qu'à Marc Aurele.

29. On voyoit encore dans ſon entier le ſuperbe tombeau de *Quinta Cæcilia* fille de *Metellus* appellé le *Gretois*, & femme du Général *Craſſus*. Pogge dit que dans la ſuite il avoit été en partie détruit, c'eſt-à-dire ſans doute enſeveli ſous des ruines, puiſque Pitiſcus témoigne qu'il l'a vu tout entier. Je ne trouve dans ce Savant aucune mention d'un tombeau dont parle Pogge. C'eſt celui de *M. Antonius Antius Lupus*; il étoit entier de ſon tems. C'eſt apparemment tout ce qui ſe trouvoit alors d'Antiquitez à Rome. Depuis on en a déterré & decouvert (a) un grand nombre, ſur tout ſous le Pontificat de Leon X. qui en étoit fort amateur. Il avoit ſans doute pris ce gout de *Laurent de Medicis* ſon pere.

(a) Voyage de Burnet. p. 180.

LETTRES DE POGGE.

Il y a parmi les Lettres de Pogge des traits remarquables, ſoit par rapport à l'Hiſtoire, ſoit par rapport aux ſentimens.

mens. Celle qu'il écrivit de Constance à Leonard Aretin tient de l'un & de l'autre; Non seulement sa rélation est conforme aux Actes, & à l'Histoire, mais on y voit des sentimens de modération, & même des mouvemens d'admiration & d'affection qu'on n'attendroit pas du Secretaire d'un Pape, à l'égard d'un *Héretique* aussi odieux que le devoit être Jerôme de Prague, sur tout par rapport au siège de Rome. On peut regarder cette Lettre comme l'Oraison funebre de Jerôme de Prague, & comme un éloge d'autant moins suspect qu'il part d'une main d'ailleurs très-Catholique. C'est un contraste assez curieux de voir d'un côté, Pogge juger Laurent Valle digne du feu pour quelques spéculations creuses, & de le voir de l'autre lamenter du supplice d'un homme qui avoit sappé les fondemens de l'Eglise Romaine, & faire son apologie autant qu'il le peut sans s'exposer au même sort que son Heros: Leonard Aretin sentit bien que son bon ami en avoit trop dit & il l'en censura tout doucement dans une Lettre qu'il lui écrivit là-dessus. *J'ai reçu*, lui Aret. Ep. écrit-il, *votre Lettre sur le supplice de* L. IV. Ep. IX.

Je-

Jerôme de Prague & j'en goûte beaucoup l'élegance ; mais vous en dites plus de bien que je ne voudrois. Il est vrai que de tems en tems vous apportez quelques correctifs à votre Jugement. Mais au milieu de tout cela il regne un caractere d'affectation trop marqué ; Il me semble, qu'on doit écrire avec plus de précaution sur ces sortes de matieres.

Cette Lettre a été imprimée plusieurs fois en Latin en divers Recueils. On la trouve en François dans l'Histoire des Martyrs de la Réformation. Il y en a des extraits dans l'Histoire du Concile de Constance.

Comme cette Lettre est très-digne d'attention, on la donnera ici toute entiere. On y voit avec plaisir que l'équité naturelle ne laisse pas de se faire jour au travers des plus grands préjugez, & que quels que soient les sentimens des hommes sur la Religion, on doit toûjours rendre justice à leurs vertus, à leurs lumieres, à leurs talens & à toutes leurs bonnes qualitez.

LETTRE DE POGGE A LEONARD ARETIN, *sur le supplice de* JEROME DE PRAGUE. Pogg. Op. p. 301.

„ J'ai écrit des bains (a) à Nicolò & j'espere que vous aurez vu cette Lettre. Peu de jours après mon retour à Constance (b), on commença à examiner l'affaire de Jerôme que l'on fait passer pour hérétique dans le public (c). Je veux vous faire la relation de cette affaire; tant à cause de son importance, qu'à cause de la Doctrine & de l'éloquence de cet homme. J'avoue que je n'ai jamais entendu personne qui dans la défense d'une cause criminelle approchât davantage de cette éloquence des Anciens que nous admirons tous les jours. Rien n'étoit plus admirable que la beauté de son discours, la force de ses raisons, la grandeur de son courage, la hardiesse & l'intrepidité de son visage, & de sa contenance, en répondant à ses adversaires. C'est dommage qu'un si beau Genie se soit écarté de la foi; Si toutefois ce qu'on en dit est veritable. Car il

(a) De Bade.

(b) Où se tenoit le Concile.

(c) *Quem hæreticum ferunt & quidem publicè.*

„ ne m'appartient pas de juger d'une „ affaire de si haute conséquence, & „ je m'en rapporte à ceux qui passent „ pour en savoir plus que moi.

„ Ne vous attendez pourtant pas „ qu'à la maniere des Orateurs je vous „ rapporte en détail, tout ce qui s'est „ passé là-dessus. Ce seroit une affaire „ de trop longue haleine. Je m'arrêterai à ce qui s'y passa de plus memorable, seulement pour vous donner „ quelque idée de la Doctrine de ce „ Personnage. Quand on eut proposé „ contre lui plusieurs Articles par lesquels on prétendoit le convaincre „ d'Heresie (a), & qu'il fut en effet „ jugé tel, on resolut de l'appeller pour „ entendre ses réponses. (b) Ayant comparu on lui ordonna de répondre aux „ Articles proposez contre lui. Il le „ refusa long-tems disant, qu'il vouloit plaider sa cause avant que de répondre aux calomnies de ses ennemis (c). Mais comme on ne voulut „ pas le lui permettre il parla en ces „ termes, au milieu de l'Assemblée (d).

„ Quelle injustice! vous m'avez tenu pendant trois cens quarante jours, „ aux fers en diverses prisons, dans l'or-„ du-

(a) *Quibus arguebatur heresis.*

(b) Le 23. Mai 1416.

(c) *Maledictis.*

(d) C'étoit une Congregation generale.

„ dure, dans la puanteur, & dans la
„ disette de toutes choses. Pendant ce
„ tems-là vous avez toujours écouté
„ mes ennemis, & vous ne voulez pas
„ m'entendre seulement une heure? Je
„ ne m'étonne pas que leur ayant don-
„ né une si longue & si favorable au-
„ dience, ils ayent eu le tems de vous
„ persuader que je suis un hérétique,
„ un ennemi de la foi, un persecuteur
„ des Ecclesiastiques, & un scelerat.
„ C'est dans cette prévention que vous
„ m'avez jugé sans m'entendre & que
„ vous refusez encore de m'écouter.
„ Cependant vous êtes des hommes &
„ non pas des Dieux, mortels comme
„ vous êtes vous pouvez errer, vous
„ tromper vous-mêmes, & vous laisser
„ seduire par les autres. On dit que toute
„ la lumiere & toute la sagesse est rassem-
„ blée dans ce Concile. Vous devez donc
„ bien prendre garde de ne rien faire à
„ la legere, & de ne commettre aucune
„ injustice. Je sai bien qu'on veut me
„ condamner à la mort; mais au fond
„ je ne suis qu'un homme de fort peu
„ d'importance (a), tôt ou tard il faut
„ mourir. Ce que j'en dis n'est donc
„ pas tant pour moi-même, que pour

(a) *Homuncio.*

„ vous. Il ſeroit fort indigne de la ſa„ geſſe de tant de grands hommes de „ rien decerner d'injuſte contre moi, „ & de donner par là un exemple d'une „ conſéquence bien plus dangereuſe que „ ne le peut être ma mort.

„ Pendant qu'il parloit avec tant de „ force & de grace, il ſe fit parmi le „ peuple un ſi grand tumulte * qu'il „ ne pouvoit plus être entendu. On „ réſolut donc qu'il répondroit aux Ar„ ticles propoſez contre lui, & puis „ qu'il auroit toute liberté de parler. „ On lui lût tous les Articles l'un après „ l'autre; & quand on l'interrogeoit „ ſur chacun, il n'eſt pas croyable avec „ quelle dexterité & quelle fineſſe il „ répondoit †, & de quels argumens il „ ſe ſervoit pour appuyer ſes ſentimens. „ Jamais il n'avança la moindre choſe „ qui fût indigne d'un homme de bien; „ de ſorte que ſi ſes ſentimens ſur la foi „ étoient conformes à ſes paroles, il „ n'y

* On ne dit pas ſi c'étoit contre Jerôme ou en ſa faveur, l'un & l'autre peut être vrai.

† *Quam callidè.* Ce qui fait voir que Pogge ne prend pas ce mot en mauvaiſe part, c'eſt, qu'au lieu d'argumens & de raiſons dont il dit que Jerôme ſe ſervoit, il l'auroit accuſé de Sophiſmes.

„ n'y avoit pas le moindre ſujet d'ac-
„ cuſation, bien loin de le condamner à
„ la mort *. Il ſoûtenoit hautement
„ que tout ce qu'on alleguoit contre
„ lui étoit faux & controuvé par ſes
„ ennemis. Quand on lui lût, *qu'il de-*
„ *chiroit le Siege Apoſtolique par ſes me-*
„ *diſances, qu'il s'étoit attaqué au Pape*
„ *lui-même, qu'il étoit ennemi des Cardi-*
„ *naux, perſecuteur des Prelats, &*
„ *l'adverſaire de tout le Clergé Chrétien;*
„ il ſe leva & d'une voix plaintive il
„ s'écria en étendant ſes mains : De
„ quel côté me tournerai-je, mes Pe-
„ res, de qui implorerai-je le ſecours,
„ & qui prendrai-je à témoin de mon
„ innocence? Sera-ce vous? Mais mes
„ perſecuteurs ont entierement aliené
„ de moi vos eſprits en diſant que je
„ ſuis moi-même le perſecuteur de mes
„ Juges. Ils ſe ſont bien imaginé que
„ ſi leurs autres accuſations n'avoient
„ pas aſſez de poids pour me faire con-
„ damner, ils auroient un moyen in-
„ faillible de m'opprimer & de vous
„ ani-

* *Ut ſi in fide ſentiebat quod verbis profiteba-tur, nulla in eum, nedum mortis cauſa inveniri juſta poſſet, ſed nequidem leviſſimæ offenſionis.*

„ animer contre moi en me représen-
„ tant faussement comme l'ennemi de
„ vous tous. Si donc vous voulez les
„ croire il n'y a rien à esperer pour
„ moi.

„ Il les piquoit souvent par des rail-
„ leries sanglantes, ou même quelque-
„ fois il les forçoit de rire dans un su-
„ jet si triste, en donnant un tour ri-
„ dicule à leurs objections. Quand on
„ lui demanda quel étoit son sentiment
„ sur le sujet du Sacrement (a). *Na-*
„ *turellement*, repondit-il, *c'est du*
„ *pain, pendant & après la consecra-*
„ *tion, c'est le vrai corps de Christ* *.
„ Il répondoit de même Catholique-
„ ment, sur les autres Articles (b). Quel-
„ ques-uns lui ayant reproché d'avoir dit
„ qu'*après la consecration le pain demeu-*
„ *roit pain. Oui*, dit-il, *celui qui est de-*
„ *meuré chez le Boulanger*. Il dit à un
„ Dominicain qui s'emportoit contre
„ lui, *tais-toi hypocrite*, & à un autre
„ qui affirmoit avec serment ce qu'il
„ avoit avancé, c'est, dit-il, *là le*
„ *meilleur moyen de tromper*. Il y avoit
„ là

(a) De l'Eucharistie.

(b) *Et reliqua secundum fidem.*

* *Natura panem, in consecratione & post, verum Christi corpus.*

„ là une de ses principales parties qu'il „ ne traita jamais que *d'âne & de chien.* „ Mais l'affaire n'ayant pu être terminée ce jour-là à cause du grand nombre des accusations & de leur importance, on la remit à un autre jour. Au 26. Mai.
„ Ce jour-là les autres Articles lûs „ & prouvez par témoins, Jerôme „ pria l'Assemblée de lui donner audience. L'ayant obtenue non sans „ opposition, il commença par demander à Dieu la grace de si bien „ conduire son esprit & sa langue qu'il „ n'avançât rien qui ne tournât au salut de son ame *, & parla ainsi : *Je „ n'ignore pas, ô savante troupe* (a), „ *qu'il y a eu plusieurs excellens hommes qui opprimez par de faux témoignages ont été traitez d'une maniere „ indigne de leurs vertus, & condamnez par des Jugemens très-iniques.* Il „ commença par l'exemple de Socrate injustement condamné par ses „ Concitoyens & préferant la mort à „ une retractation de mauvaise foi, „ quoi

(a) *Doctissimi viri.*

* *Primum à Deo exorsus deprecatus est, eam sibi dari mentem, eam dicendi facultatem quæ in commodum ac salutem animæ suæ vertant.*

„ quoi qu'il n'eût tenu qu'à lui d'échaper le dernier supplice. Il allegua ensuite la captivité de Platon (a), les maux que souffrirent *Anaxagoras* (b), & *Zenon* (c), l'exil de *Rutilius* (d), de *Boëce* (e) & de quelques autres.

„ Ensuite passant aux exemples des Hébreux, il représenta que Moyse avoit été souvent calomnié par le peuple, comme s'il eût été un Imposteur; que Joseph avoit été vendu par la jalousie de ses freres, & ensuite mis en prison sur de faux rapports. Qu'Esaïe, Daniel, & presque tous les Prophetes avoient été injustement persecutez. Il n'oublia pas

(a) Ce Philosophe fut vendu par ordre de Denys le Tyran. *Diog. Laert.* III. 19.

(b) Quelques-uns disent qu'il fut exilé. D'autres qu'on le fit mourir sous prétexte d'impieté. *Diog. Laert.* L. II. 12.

(c) Plutarque rapporte que Zenon s'arracha la Langue & la cracha au visage d'un Tyran qui vouloit lui arracher un Secret. PLUT. *Moral.* p. 505.

(d) C'étoit l'oncle de Ciceron. Il fut banni de Rome du tems de Sylla qui l'ayant voulu faire rappeller il ne voulut pas retourner. CICER. *de Nat. Deor.* III. 32.

(e) Consul Romain dans le sixième siècle. Théodoric lui fit couper la tête sur quelques soupçons

„ pas l'exemple de Suſanne. Après „ ces exemples tirez de l'Ancien Teſ- „ tament, il paſſa à ceux du Nou- „ veau. Il leur repréſenta les injuſ- „ tes ſupplices de Jean Baptiſte, de „ J. C. & de la plûpart des Apôtres „ mis à mort comme des impies & „ des ſéditieux. *C'eſt*, diſoit-il, *une* „ *choſe indigne qu'un Prêtre ſoit in-* „ *juſtement condamné par un Prêtre,* „ *mais le comble de l'iniquité, c'eſt* „ *qu'il le ſoit par le Conſeil, & par le* „ *College des Prêtres.*

„ Comme toute l'affaire rouloit ſur „ les témoins, il ſoûtint qu'on ne de- „ voit ajouter aucune foi à leur dé- „ poſition, parce qu'ils n'avoient rien „ avancé que de faux, & qu'ils ne „ l'avoient fait que par haine & par „ envie. Il expoſa les raiſons de cet- „ te haine avec tant de vrai-ſemblan- „ ce que peu s'en fallut qu'il ne per- „ ſuadât, & ſi ce n'eût pas été une „ affaire de Religion, il eût été ren- „ voyé abſous, tant on étoit touché „ de compaſſion. Pour l'émouvoir „ davantage il ajoutoit qu'il étoit ve- „ nu de ſon bon gré au Concile pour

„ ſe juſtifier, & que ce n'étoit pas la
„ demarche d'un homme qui ſe ſeroit
„ ſenti coupable. D'ailleurs par le
„ compte qu'il rendoit de ſa vie & de
„ ſes études, il paroiſſoit qu'il avoit
„ employé ſon tems dans l'exercice de
„ la Vertu, & dans des travaux utiles
„ & pieux. A l'égard de ſes ſenti-
„ mens il fit voir que de tout tems
„ les plus ſavans hommes avoient eu
„ des opinions differentes ſur la Reli-
„ gion, qu'ils en avoient diſputé,
„ non pour combattre la Verité, mais
„ pour l'éclaircir, que S. Auguſtin,
„ & S. Jerôme n'avoient pas toujours
„ été de même avis ſans que pour cela
„ on les eût accuſez d'héreſie.

„ Comme on s'attendoit, ou, qu'il
„ ſe juſtifieroit, ou qu'il ſe retracte-
„ roit, il déclara qu'il ne vouloit faire
„ ni l'un ni l'autre, non le premier,
„ parce qu'il ne ſe ſentoit coupable
„ d'aucune erreur, non le ſecond, par-
„ ce que ce n'étoit pas à lui à retrac-
„ ter les fauſſes accuſations de ſes en-
„ nemis. Il ſe jetta même ſur les
„ louanges de *Jean Hus* qui avoit dé-
„ ja été brûlé, l'appellant un hom-

„ me

„ me juste, & saint, indigne d'une „ telle mort, & déclara qu'il étoit „ prêt à souffrir avec constance tou- „ te sorte de supplices. Qu'il ai- „ moit mieux céder à la violence de „ ses ennemis, & à l'impudence de „ ses accusateurs que de mentir com- „ me eux; sachant bien d'ailleurs „ qu'ils en rendroient compte un jour „ à celui qui ne peut être trompé. „ Toute l'Assemblée étoit penetrée de „ douleur; On desiroit ardemment de „ sauver un si excellent homme, s'il „ eût voulu rentrer en lui-même (a). „ Mais ferme dans sa résolution il sem- „ bloit ne respirer que la mort. Il se „ remit encore sur les louanges de Jean „ Hus, qui, comme il le disoit, n'a- „ voit rien fait contre l'Eglise de Dieu, „ en blâmant les abus du Clergé, l'or- „ gueuil, le faste, & la pompe des „ Prélats. *Comme les revenus de l'E-* „ *glise sont principalement destinez à* „ *l'entretien des pauvres, aux œuvres de* „ *l'hospitalité, à la fabrique & à la* „ *reparation des Eglises, cet homme pieux,* „ disoit-il, *ne pouvoit souffrir, qu'on* „ *les consumât en débauches avec des*

(a) *Si bona mens fuisset.*

„ *fem-*

„ *femmes, en festins, en chiens, en*
„ *chevaux, en ameublemens, en super-*
„ *bes habits & en d'autres dépenses in-*
„ *dignes du Christianisme.*

„ Il avoit une telle presence d'esprit,
„ & une telle fermeté que quoi qu'on
„ l'interrompit par mille clameurs, &
„ qu'on le harcelât sans cesse, il ne de-
„ meuroit jamais sans replique, & fai-
„ soit taire ou rougir ses aggresseurs.
„ On admiroit sa mémoire qui ne lui
„ rendit jamais un mauvais office quoi
„ qu'il eût été trois cens quarante
„ jours dans un cu de basse fosse, sans
„ pouvoir lire, ni même voir la lu-
„ miere, sans compter des inquietu-
„ des & des agitations d'esprit qui au-
„ roient fait perdre la mémoire à tout
„ autre. Cependant il allegua pour
„ soûtenir ses sentimens un si grand
„ nombre d'autoritez des Docteurs de
„ l'Eglise, qu'à peine peut-on conce-
„ voir qu'il eût pu les rassembler dans
„ cét espace de tems quand même il
„ auroit joui d'une parfaite tranquil-
„ lité. Il avoit une voix mâle, agréa-
„ ble, distincte & sonore. Son geste
„ étoit tout propre à exciter la com-

„ pas-

„ passion quoi qu'il n'en souhaitât aucune. En un mot, à voir son intrepidité, vous l'eussiez pris pour un autre Caton. O homme vraîment digne d'une mémoire immortelle! S'il a eu des sentimens contraires à ceux de l'Eglise, je ne le loue pas en cela; mais j'admire son savoir prodigieux, & son éloquence. Je crains que la Nature ne lui ait fait ces presens, pour sa perte (a).

„ Comme on lui donna deux jours de terme pour se repentir, plusieurs personnes, & entre autres le Cardinal de Florence, allerent le voir pour tâcher de le ramener. Mais ayant perseveré dans ses erreurs, il fut condamné au feu par le Concile. Il marcha au supplice avec un visage gai, & avec plus d'intrepidité, que jamais aucun Stoïcien n'en fit paroître. Quand il fut au lieu du suplice il quitta lui-même ses habits & se jettant à genoux, il baisa * le „ po-

(a) *In pestem.*

* *Veneratus*, témoignant par-là la joye qu'il avoit de souffrir pour une bonne cause, & sa soûmission aux ordres de Dieu.

„ poteau auquel il devoit être atta-
„ ché. On le lia d'abord tout enchaîné
„ & tout nud avec des cordes mouillées.
„ Ensuite on mit tout autour de lui
„ de gros morceaux de bois entremê-
„ lez de paille. Le feu ayant pris, il
„ se mit à chanter un hymne qu'il ne
„ discontinua pas, malgré la flamme
„ & la fumée. Comme le Bourreau
„ approchoit le feu par derriere de peur
„ qu'il ne le vît, *avancez* lui dit-il avec
„ courage, *& mettez le feu en ma pre-*
„ *sence. Si je l'avois craint, je ne serois*
„ *pas venu ici, pouvant bien l'éviter.*
„ Ainsi perit cet homme dont on ne
„ peut assez admirer le merite (a). J'ai
„ été témoin de cette fin & j'en ai
„ consideré tous les actes. Qu'il y ait
„ eu de la mauvaise foi ou de l'opiniâ-
„ treté, je n'en sai rien, mais jamais
„ on ne vit mort plus philosophique.
„ Je vous ai fait là un long recit (b).
„ J'ai cru ne pouvoir pas mieux pro-
„ fiter de mon loisir qu'en racontant
„ une Histoire aussi semblable à celles
„ de l'Antiquité. *Mutius Scevola* ne
„ vit pas brûler son bras avec plus de
„ constance que celui-ci tout son corps,
„ &

(a) *Vir præter fidem egregius.*

(b) *Longam cantilenam narravi.*

& Socrate ne prit pas le poiſon avec plus d'allegreſſe. Mais cela ſuffit. Pardonnez-moi ma longueur. Un tel ſujet demanderoit encore une plus ample narration.

La prudence ne permet pas de faie le Prophete, & d'entreprendre de rédire l'avenir, à cauſe de l'incertitue des choſes humaines, mais elle peut e preſſentir juſqu'à un degré de certiude qui paſſe la conjecture. Quand évenement répond à cette eſpece de Prophetie, quelque fâcheux qu'il puiſe être, l'amour propre nous en conſoe aiſément par le plaiſir ſecret d'avoir eviné. C'eſt la diſpoſition où ſe ſentit Pogge lorſque l'armée Allemande fut battuë par les Huſſites en 1431. comne il le témoigne dans une Lettre à ulien Cardinal de S. Ange, Legat en Allemagne, & Chef de cette infortunée Croiſade. Il ſe moque fort plaiſamnent de ce Cardinal, ſur ce que n'ayant pû réuſſir à reduire les Huſſites par les rmes il vouloit convoquer contre eux un Concile (a). „ On dit que vous aſ- p. 310.
„ ſemblez un Concile & qu'il y vient
„ beaucoup de monde. C'eſt un effet
„ de

(a) Le Concile de Baſle.

„ de votre prudence, d'avoir recours
„ aux Conseils des Prêtres, les armes
„ vous ayant fait faux bond. La pureté
„ de leur vie & leur zele pour la foi
„ donne lieu de tout esperer de ces
„ gens-là. Ce sont de vrais tonneaux
„ de vin (a). Il semble qu'ils ne soient
„ nez que pour boire, manger & dor-
„ mir. Autrefois la Nation Germani-
„ que étoit fort belliqueuse; aujour-
„ d'hui au lieu des armes elle a choisi
„ le vin, & la crapule. Le vin est la
„ la mesure de leurs forces. Quand ils
„ manquent de vin le courage leur
„ manque. Je ne doute point que la
„ disette de vin n'ait plus contribué à
„ une fuite si honteuse, que la crainte
„ des ennemis que vous n'avez pas mê-
„ me vûs. Vous croyiez remporter la
„ victoire par la sobrieté, jugeant des
„ autres par vous-même. Mais si vous
„ entreprenez une nouvelle expedition,
„ vous trouverez, je m'assure, que
„ pour bien combattre, il faut four-
„ nir du vin copieusement. On dit
„ que le Poëte Ennius n'entreprenoit
„ jamais de faire l'Histoire d'une guer-
„ re qu'après avoir bien bû. Mais il

(a) *Vasa vinaria.*

„ faut

faut bien plus de vin pour manier les armes que pour en écrire. Le vin ne sera pas moins utile au Concile qu'il l'eût été à la guerre. Je vous conseille de leur mettre dans la bouche quelque morceau qu'ils ne puissent pas avaler aisément *.

Après ces plaisanteries Pogge re-:end son serieux. Il dit à Julien qu'il écrit au Cardinal Angelotto † une ettre dont il souhaite qu'il ait la com-ıunication, pour le détourner d'as-mbler un Concile. La raison en est u'Eugene III. ne le souhaitoit pas, arce qu'il n'attendoit rien que de sinistre e cette Assemblée, où le Duc de Milan ouloit le faire deposer, comme il fit.

On peut être docile sans déferer aveu- p. 317.
lément aux Conseils de ses amis. Et ıême lorsque leurs avis sont mal fon-çez ou qu'on les donne à mauvaise in-:ntion, il faut les écouter à l'exemple e ce Lacedemonien qui savoit bon gré ceux qui médisoient de lui, parce que :ur malignité pouvoit servir à le corri-

* *Injice faucibus aliquam offulam quam non facile deglutiant.*

† Il sera parlé de ce Cardinal dans la troisiè-ıe partie de cet Ouvrage.

riger. Quoiqu'il n'y ait rien de si beau que la docilité, il ne faut pourtant pas abandonner sa cause. Un honnête homme peut toujours se relever d'une censure mal appliquée, pourvû qu'il le fasse avec moderation, & sans user d'aucune recrimination injurieuse. C'est ce que fait Pogge dans une Lettre à un certain Moine qui le blâmoit d'avoir dit qu'il y avoit peu d'honnêtes gens parmi eux. Il prouve & fortifie sa these par des reflexions qui ne leur sont pas honneur, sur tout aux Moines Mendiants dont il peint vivement les débauches, les crimes & l'hypocrisie, comme en en ayant été souvent témoin oculaire.

p. 326. Pogge en use de même dans une Lettre à *Gregoire Corario* Protonotaire Apostolique. Ce Venitien prétendant que le mot de *Faction* ne se prenoit qu'en mauvaise part, avoit blâmé Pogge d'avoir dit dans son Traité de la Noblesse qu'il y avoit des factions à Venise. Pour justifier son expression il allegue l'autorité de Tite Live qui par des *Factions* n'entend pas des seditions, mais des partis differents qui ayant tous pour but le bien de la République, se trouvent

par-

partagez de sentiment sur la maniere de le procurer, & employent des moyens differens pour arriver à ce but. Il regarde le mot de Faction comme ceux d'*Heresie* & de *Secte*, qui originairement se prennent en bonne & en mauvaise part. Il s'appuye encore de l'autorité de Pompeïus Festus qui dit qu'autrefois ces mots, *Faction*, *Factieux*, se prenoient en bonne part. *Factio & Factiosus initio honesta vocabula erant*. On apprend dans cette Lettre que le mot François, *Gentilhomme*, est d'origine Venitienne. Elle est datée de 1440. *Gentiles homines, ut vestro verbo utar.* p. 356.

Les meilleurs amis se brouillent quelquefois pour des sujets qui leur sont indifferens. Le parallele de Cesar & de Scipion brouilla ensemble Pogge & Jean Guarin de Verone, qui étoient intimes amis. Pogge ayant mis Scipion au dessus de Cesar dans une de ses Lettres, Guarin s'échauffa si fort en faveur de Cesar, qu'il écrivit contre son ami, une piece si pleine d'invectives qu'il semble qu'il eût moins pris à tâche de défendre Cesar que d'offenser son ami. On n'a point cette piece de Guarin. On donnera ici le précis d'une des deux Lettres de Pogge sur ce sujet;

l'une à Scipion de Ferrare, où il donne à Scipion l'Africain la préference sur Cesar; l'autre à Francisco Barbaro où il répond à Guarin.

Plutarque a donné un grand prejugé en faveur de Cesar en le comparant à Alexandre le Grand. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a fait le parallele de ces deux Héros que par rapport aux vertus militaires. On ne peut pas savoir quel a été le jugement de Tite Live touchant Cesar parce que les Livres de cet Historien, qui regardent ce tems-là, sont perdus. Mais ayant regardé Scipion comme le plus grand Capitaine & comme le plus honnête homme, non seulement de son tems, mais des siecles passez, on peut juger par là qu'il ne le trouvoit pas inferieur à Alexandre & à Cesar. On ne sauroit ôter à Cesar la gloire d'avoir été un grand Conquerant, mais il faut convenir en même tems, que c'étoit un très-mauvais Citoyen, puis qu'il trahit sa patrie en la rendant son Esclave de Maîtresse du Monde qu'elle étoit, & en se servant pour la perdre des forces qu'elle lui avoit commises. C'est ce qu'on ne sauroit dire de Scipion: joignant à la valeur toutes

tes les autres vertus il rapportoit toutes ses actions au salut de la République: En effet il la sauva dans une des plus perilleuses conjonctures, où elle se soit jamais trouvée. Mais on fera mieux ce parallele par le détail de la vie & des mœurs de l'un & de l'autre, tant par rapport à la guerre que par rapport à la paix, en commençant dès leur adolescence. Celle de Cesar commença par des infamies que la pudeur ne permet pas d'exprimer; & qui le rendirent le jouet de ses Soldats*. Il fit même paroître d'abord un esprit inquiet & remuant qui donnoit de l'ombrage aux Romains. Ce qui fit dire au Dictateur Sylla que ce jeune homme deviendroit la peste de la République; & qu'il y avoit en lui plus d'un Marius. Il passa le reste de son adolescence sans acquerir beaucoup de gloire.

Pogge dissimule ici plusieurs endroits honorables à la jeunesse de Cesar. Si sa reputation souffrit quelque atteinte en Bithynie, la conquête de Mitylene lui procura la couronne † de Citoyen.

* *Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem.* p. 358. Plutarque, vie de Cesar. Suet. Cæsar.

† La couronne de Citoyen étoit une des principa-

toyen. Sa conduite noble & vraiment heroïque envers des Pirates qui le prirent dans l'Ile de Pharmacuse, est un des beaux endroits de sa vie. Il se signala encore en Cilicie avant son retour à Rome (a).

(a) Plutarque, Suetone.

Quand il eut appris la mort de Sylla son mortel ennemi, il retourna à Rome dans l'esperance de brouiller. A l'âge de trente-trois ans * étant de retour d'Espagne où il avoit été envoyé Questeur †, il voulut soulever contre sa patrie les Colonies Latines qui demandoient le droit de Bourgeoisie Romaine

cipales qu'on donnoit au Vainqueur. Elle se donnoit par un Citoyen à un Citoyen qui s'étoit signalé au service de la République. Suetone nous apprend que ce fut le Preteur Termus qui la donna à Cesar. On n'en donnoit point aux Vainqueurs dans les Guerres Civiles.

* Pogge saute ici de 22. ans, qu'avoit Cesar quand il revint à Rome, à 33. Pendant cet espace de tems Cesar fit bien des choses remarquables, qu'on peut voir dans Suetone, dans Plutarque & dans Velleïus Paterculus.

† Les Questeurs accompagnoient les Proconsuls dans les Provinces & fournissoient l'argent & les provisions necessaires à l'Armée & aux Generaux. Ils rendoient aussi la Justice dans les Provinces, ce que ne faisoient pas les Questeurs de la Ville qui avoient beaucoup moins d'autorité.

ne *. Quand il fut Edile † il conſpira avec Craſſus pour attaquer le Senat, & pour aſſaſſiner ceux des Senateurs qui ne ſeroient pas dans ſes interêts. Le coup manqua, par la foibleſſe ou par la repentance de Craſſus qui ne ſe trouva pas au jour marqué. Pendant qu'il exerça cette charge il gagna les bonnes graces du Peuple, par ſes liberalitez, par les beaux édifices dont il orna la Ville, & par les Jeux & les Spectacles qu'il donnoit, enſorte qu'il y faiſoit tout ce qu'il vouloit. Il oſa bien rétablir les Trophées de Marius ſur Jugurtha, ſur les Cimbres, & ſur les Teutons, que Sylla avoit fait détruire, & rappeller les Proſcrits. Pogge devoit ajoûter que ſi cette entrepriſe plut à la populace, elle rendit Ceſar fort ſuſpect d'aſpirer à la Tyrannie. On aſſembla là-deſſus le Senat où un des plus illuſtres Senateurs dit tout haut : *Ce n'eſt plus par des mines ſecretes, c'eſt par une batterie ouverte que*

Ce-

* C'étoit le plus grand des droits que puſſent avoir ceux qui n'étoient pas Romains.

† L'Edile étoit un Magiſtrat qui pourvoyoit aux proviſions neceſſaires dans la Ville, & qui avoit ſoin des Temples. Cette charge ſe donnoit après la Queſture.

Cesar attaque la République *. Peu de tems après on vit encore une preuve de son grand credit. Il emporta par les suffrages du Peuple la charge de *Souverain Pontife* †, sur deux redoutables Concurrens qui lui étoient de beaucoup superieurs, en âge & en dignité. Il ambitionnoit tellement cette charge qu'allant à l'Assemblée où l'Election se devoit faire il baisa sa mere & lui dit les larmes aux yeux qu'il ne reviendroit pas à Rome s'il n'obtenoit pas le Pontificat.

Pendant sa Preture ‡ il fut extremement soupçonné d'avoir trempé secretement dans la conjuration de Catilina. Au moins fut-il le seul d'avis d'épargner les conjurez que le Senat vouloit punir du dernier supplice ⸸. Il lui en auroit cou-

* Plut. Cæs. Je suis la version de l'Abbé Tallemant,

† Les Souverains Pontifes s'élisoient alors par le Peuple. Voyez leurs fonctions & leur autorité dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus.

‡ Les Preteurs étoient tirez du Senat & on les appelloit Collegues des Consuls. Leur Jurisdiction étoit d'une très-grande étenduë. Voyez l'Auteur allegué ci-dessus.

⸸ Il fit un si beau discours là-dessus que la plûpart revinrent de leur avis, & le sien l'auroit empor-

coûté la vie ſans le ſecours de Curion qui le couvrit de ſa robe, & ſans le conſeil que donna Ciceron de les laiſſer aller.

Pogge omet ici pluſieurs particularitez entre la Preture de Ceſar & ſon Conſulat, qui découvrent bien le caractere qu'il veut donner à ce Conquerant. Il fut chaſſé du Senat pour avoir ſoutenu Cæcilius Metellus Tribun * du Peuple qui brouilloit à Rome. Cependant malgré cette excluſion il ne laiſſoit pas d'exercer ſa charge, & d'aller dans la Ville avec ſes Licteurs †, & les ornemens de ſa Magiſtrature. Mais comme il y avoit des gens qui le menaçoient de le tuer, s'il continuoit, il prit le parti de ſe retirer chez lui pour y vivre comme particulier. Quelque tems après ſa moderation le fit rappeller dans le Senat

porté ſans Caton qui tint bon pour le ſupplice des coupables. Voyez ce fait bien developpé dans Plutarque & la note de Caſaubon ſur Suetone.

* Les Tribuns du Peuple étoient des Officiers élûs pour empêcher le Senat & les Conſuls d'abuſer de leur autorité.

† Les Licteurs étoient des eſpeces de Sergens ou Valets de Ville qui marchoient avec des faiſſeaux de verges & des haches devant les Conſuls & les prémiers Magiſtrats, pour leur faire faire place & pour reprimer le Peuple.

nat, & rétablir dans sa dignité : mais son éloignement paroissant necessaire à cause de ses projets ambitieux, on l'envoya en Espagne, où par ses conquêtes & par les bons ordres qu'il y donna il rendit des services importants à la République. Plutarque nous apprend qu'en passant les Alpes, il entra dans une bicoque où le peuple paroissoit fort miserable. Ceux qui l'accompagnoient, lui ayant demandé s'il n'y avoit pas quelque Magistrature à briguer dans ce petit endroit il répondit fort serieusement qu'il aimeroit mieux être là le premier que le second dans Rome. Au retour d'Espagne il demanda les honneurs du Triomphe & le Consulat. On lui refusa le premier, mais il obtint le dernier (a). Son Consulat fut extrémement Tyrannique. Sa premiere demarche eut à la verité une fort belle apparence ; ce fut de reconcilier Crassus & Pompée : Mais il ne le fit au fond, comme Plutarque l'a remarqué, que pour réünir en lui toute leur autorité. Il s'empara en effet seul de toutes les affaires, & réduisit Bibulus son Collegue à se renfermer dans sa maison sans se mêler de rien. De là vient que le Peuple disoit en riant; tel-

(a) Il avoit alors 43. ans.

telle chose s'est passée sous le Consulat de Jules & de Cesar; & non de Jules Cesar & de Bibulus: C'est sur le même sujet qu'on fit cette Pasquinade:

> *Non Bibulo quidquam nuper, sed Cesare factum est:*
> *Nam Bibulo fieri Consule nil memini.*

Ne pouvant plus souffrir les oppositions continuelles de Caton, il fit chasser ce grand homme du Senat, & le fit mettre en prison, malgré la veneration que les Senateurs & le Peuple avoient pour lui *. On raconte un bon mot d'un Senateur (a) que Cesar reprenoit d'avoir quitté le Senat pour suivre Caton en prison. *J'aimerois mieux*, dit-il, *être en prison avec Caton que d'être ici avec Cesar*. Quoique Clodius eut violé la femme de Cesar, il se joignit à lui pour perdre Ciceron. Il ôta tellement, toute liberté au Senat, en y tenant toujours des gens armez, qu'il étoit le plus souvent desert, parce que personne n'y étoit en sûreté. Un Sena-

(a) Marcus Petreïus.

* Plutarque nous apprend qu'il le fit ensuite relâcher de lui-même.

(a) Considius. nateur (a) s'en étant plaint un jour hautement, Cesar lui demanda pourquoi donc il y venoit? *C'est*, dit-il, *parce qu'étant fort âgé le peu de vie qui me reste ne merite pas tant de précaution.*

Autant que Pogge prend plaisir à s'étendre sur les endroits desavantageux à Cesar, autant est-il serré sur ceux qui lui ont acquis le plus de gloire. Il passe sur ses conquêtes dans les Gaules, en Allemagne, chez les Belges & en Angleterre avec la même rapidité que ce Heros les faisoit. Toutes ces grandes qualitez dont Plutarque a fait une peinture si admirable; sa liberalité envers son armée, son air gracieux & insinuant, ses manieres nobles & engageantes qui lui gagnoient le cœur des Soldats & qui les faisoit combattre en desesperez dans les occasions les plus périlleuses; sa clemence, son desinteressement; sa generosité envers ses ennemis; sa moderation dans la victoire; tout cela, selon lui, ne sont que de fausses vertus. Il compare sa clemence à celle des voleurs, qui n'ôtent pas la vie après avoir ôté le bien : sa liberalité n'étoit que le fruit de ses brigandages, de ses pilleries, & de ses sacrileges; & il ne faisoit largesse

que

que du bien d'autrui *. C'eſt moins à ſa valeur jointe à ſa bonté qu'il attribuë l'affection de ſes Soldats, qu'à je ne ſai quelle ferocité contagieuſe, & aux fureurs de ſon ambition, qui le rendoit ſouple & ingenieux dans l'art de gagner les cœurs. . . . .

Si Pogge n'a pas tout à fait le courage de conteſter à Ceſar la gloire de ſes conquêtes en faveur de la République, les guerres inteſtines ouvrent une ample carriere à ſa mauvaiſe humeur. Il regarde Ceſar non ſeulement comme un traître, mais comme un parricide qui par un prodige d'ambition a trempé ſes mains dans le ſang de ſa mere, c'eſt-à-dire, de ſa patrie: † & même ſans compter l'injuſtice, l'infidelité, & la cruauté de Ceſar dans ces guerres, il prétend qu'il ne s'en tira pas fort glorieuſement, & que ſa fortune eut plus de

* Il amaſſa des ſommes immenſes dans les Gaules; & en étant de retour, il s'empara du Threſor public.

† Suetone nous apprend que Ceſar avoit ſans ceſſe dans la bouche ces paroles d'Euripide: *Qu'il n'eſt permis de faire des injuſtices que pour regner, & qu'en toute autre choſe, il faut être religieux obſervateur des Loix.*

de part que sa valeur aux conquêtes qu'il fit en Espagne (a). La victoire de Pharsale fut un effet de l'imprudence & de la lacheté de Pompée. Sa passion pour Cleopatre lui fit entreprendre mal à propos la guerre en Egypte d'où il se retira moins en vainqueur qu'en fugitif. Il vainquit Pharnace, presque sans coup ferir. De là son mot au retour de cette expedition : *Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.* Ce fut pourtant aprés ces victoires si extenuées par Pogge que Cesar obtint la Dictature perpetuelle qui lui donnoit dans Rome une autorité Souveraine qu'il n'étoit pas d'humeur à quitter comme le fit Sylla. Il est surprenant que Pogge ait omis deux particularitez fort favorables à sa cause. La premiere, c'est que Cesar non content de la qualité de Dictateur, voulut se faire déclarer Roi, & qu'il s'étoit fait un diadême. Marc Antoine voulut lui-même le couronner, mais comme il n'y avoit que peu de gens qui applaudissent à une entreprise si odieuse à la République, il inventa ce stratageme pour la faire réüssir hors de Rome. Il resolut d'aller contre les Parthes sous prétexte de venger les Romains de la defaite & de la mort

(a) Voyez le contraire dans *Plutarque.*

mort du Général Crassus. En même tems ses amis publierent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par le Roi des Romains. La seconde particularité omise par Pogge, c'est que les ennemis de Cesar, ou plutôt les partisans zélez de la République, se servirent de ce prétexte pour se défaire de lui. Tout le monde sait les circonstances de cet assassinat. Si Cesar fut un Tyran, comme le prétend Pogge, il eut le sort des Tyrans.

Ad generum Cereris sine caede ac vulnere pauci
Descendunt Reges et sicca morte Tyranni (a).

(a) Juv, Sat. X. vers. 113.

„ On voit peu d'Usurpateurs & de Ty-
„ rans mourir de leur mort naturelle *.

Voici dans Scipion † un Heros d'un tout autre caractere que Cesar. Il signala sa premiere jeunesse par de belles actions sans en ternir l'éclat par des mœurs dereglées. Personne n'accorda jamais mieux l'ardeur & la vivacité de la jeunesse avec la gravité, la temperance, l'in-

* C'est la traduction du Pere Tarteron.

† C'est *Publius Scipion*, dit l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion qui fut vaincu par Annibal.

l'integrité, la moderation, & le flegme de la vieillesse. Dès l'âge de dix-sept ans il signala sa valeur dans la premiere guerre de Carthage qui fut si funeste aux Romains. Son Pere qui fut blessé dans la bataille, se trouvant enveloppé d'un gros d'ennemis alloit perdre la liberté ou la vie. Le fils, sans s'allarmer du nombre, court à son secours l'épée à la main, écarte les ennemis & le tire d'entre leurs mains *. Cette defaite de Scipion le pere fut suivie de la fameuse journée de Cannes †, qui auroit été le tombeau de la République Romaine sans l'intrepidité du jeune Scipion, à qui on defera le commandement des restes de l'armée avec *Appius Claudius*. Scipion ayant appris qu'il y avoit chez *Quintus Cæcilius Metellus* des Officiers Romains qui déliberoient entre eux d'abandonner l'Italie, s'en alla plein d'une noble fureur dans cette maison, & tirant son épée les menaça de les égorger tous s'ils ne juroient, comme il fit lui même, de verser jusqu'à la

* Cette action se passa sur le *Tesin* riviere du *Pavesan*.

† Ville du Royaume de Naples.

la derniere goute de leur sang pour le salut de la République. Animez par un si grand exemple, & honteux de leur lâcheté, ils s'engagerent tous par serment à sacrifier leur vie au salut de la Patrie, elle fut en effet sauvée par cette seule action *.

Ce ne fut que le commencement des actions Heroïques de Scipion. Son Pere & son Oncle avoient été tuez en Espagne; l'armée Romaine y avoit été taillée en pieces; la consternation étoit si grande dans Rome que personne n'osoit entreprendre d'aller secourir cette Province si importante aux Romains. (a) Scipion n'ayant que vingt-quatre ans se presenta pour aller venger la mort des Scipions & restituer à sa patrie une conquête qu'elle alloit perdre. Il y fut envoyé sous le titre de Proconsul & avec une assez petite armée; il reconquit toute l'Espagne & defit les Carthaginois en plusieurs batailles rangées: mais il se distingua sur tout dans cette occasion par la victoire qu'il remporta sur lui-

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 18.

* Cette action est admirablement décrite par Mr. l'Abbé de Vertot, *Hist. des Revol. de la Rep. Rom.* L. VIII. p. 319.

lui-même. Il prit un ſoin particulier de l'honneur des femmes & des filles. On lui amena un jour une jeune priſonniere d'une beauté raviſſante. Ayant appris qu'elle étoit accordée à un jeune Prince de Celtiberie, il fit venir auſſi-tôt auprès de lui ce Prince & les parens de la fille, & tint ce diſcours au Prince. *Quand j'aurois diſpoſé de cette fille je n'aurois rien fait, qu'on ne pût pardonner à mon âge: mais comme j'apprens que vous l'aimez & qu'elle vous eſt promiſe, je vous la rends dans le même état que ſi elle n'étoit point ſortie d'entre les mains de ſes parens, afin qu'elle vous puiſſe faire un don digne de vous & de moi, & à condition que vous ſerez ami du Peuple Romain.* Pogge omet ici un bel exemple du deſintereſſement de Scipion dans cette rencontre; les parens de cette Dame ayant deſtiné une groſſe ſomme d'argent pour la racheter, ils prierent inſtamment Scipion de l'accepter, comme un témoignage de leur reconnoiſſance & non comme une rançon. Il fit mettre cette ſomme à ſes pieds & ſe tournant vers le Prince, *ajoutez*, lui dit-il, *cette ſomme à la dot qu'on doit donner à votre Epouſe.* C'eſt ainſi que Sci-

Tit. Liv. ub. ſupr. c. 50.

Scipion faisoit autant de conquêtes par sa clemence & par sa générosité que par ses armes. Au retour d'une expedition si glorieuse il fut fait Consul pour la premiere fois alors, toûjours attentif aux interêts de la Patrie, il resolut presque malgré le Senat d'aller en Afrique pour obliger Annibal à quitter l'Italie. Il remporta plusieurs victoires sur les Carthaginois, il vainquit Annibal qui depuis quinze ans avoit toujours vaincu les Romains, & l'obligea à faire la paix sous des conditions dures & honteuses. Cette victoire fut suivie des honneurs du triomphe qu'il reçut à Rome, où il fut surnommé l'Africain (a). C'est le premier des Generaux Romains qui ait porté le nom d'une Province conquise. Il alla ensuite en Asie pour soutenir son frere *, & y subjugua *Antiochus le Grand*.

(a) Tit. Liv. L. XXX. c. 45.

Scipion ne se montra pas moins grand pendant la paix que pendant la guerre. L'Histoire a beaucoup vanté sa pieté envers les Dieux. On rapporte que quand il étoit à Rome il ne manquoit pas un seul jour, d'aller avant le lever de l'Au-

* *Lucius Scipion* surnommé *l'Asiatique*.

l'Aurore, s'enfermer pendant plusieurs heures dans le Temple de Jupiter comme pour le consulter (a). Que ce fût superstition, ou imposture, cette conduite donnoit beaucoup de poids à ses sentimens & de relief à ses actions dans l'esprit du Peuple. Il eut toûjours un zele & un amour à toute épreuve pour sa patrie. Il étoit d'ailleurs affable & populaire; sa magnanimité étoit accompagnée d'une douceur qui lui gagnoit tous les cœurs (b). Il ne fit pas moins éclater sa modestie que ses autres vertus, par le refus des honneurs extraordinaires que le Senat lui voulut decerner, en érigeant à sa gloire des Statues au Capitole, dans la Tribune aux Harangues, dans le lieu où se tenoient les Assemblées du Peuple Romain qu'on appelloit *Comices*, & même jusques dans la *Chapelle de Jupiter* *: il refusa encore les offres qu'on lui fit d'être Consul & Dictateur perpetuel. Toutes ces vertus lui avoient donné une autorité presque absolue dans Rome. Elle parut d'une

(a) Aul. Gell. Noct. Attic. L. VII. c. 1.

(b) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 19.

* *Cella Jovis.* Valere Maxime nous apprend que Scipion l'Africain y avoit une Statue, qui apparemment y fut mise en son absence.

d'une maniere éclatante à cette occasion. Les Tribuns du Peuple l'assignerent un jour pour rendre compte de quelque somme d'argent qu'on l'accusoit d'avoir reçue d'Antiochus pour lui procurer la paix avec les Romains, sous des conditions favorables. Etant venu au jour marqué avec sa couronne triomphale sur la tête: *Messieurs*, dit-il, *c'est à pareil jour que j'ai triomphé d'Annibal, & que je vous ai donné en même tems la paix & la victoire. Il est juste d'en aller rendre graces aux Dieux. Allons au Capitole & laissons là les Chicaneurs.* Il fut aussi-tôt suivi de tout le Peuple, des Chevaliers, & du Senat. Les Tribuns demeurerent seuls bien confus: Quelques Historiens disent même qu'ils suivirent aussi. Tite Live a jugé que Scipion acquit autant de gloire par ces marques de l'estime publique que lorsqu'il entra triomphant dans Rome (a). L'affaire ne fut pourtant pas finie, Scipion ayant encore été tiré en cause pour le même sujet, produisit lui-même ses comptes: mais comme les Tribuns vouloient qu'on les lût, & qu'on les mît dans l'Archive du Thresor public, il les dechira de ses propres mains en

(a) Liv. XXXVIII. c. 51.

présence du Senat, trouvant indigne qu'après avoir sauvé la République on se mefiât de lui, & que ses ennemis cherchassent dans leurs chicanes des prétextes de le détruire. L'action étoit hardie & je ne sai s'il n'y avoit pas plus d'orgueuil que de magnanimité. Il pouvoit bien y avoir de la jalousie dans la recherche des Tribuns *; mais en obligeant Scipion à rendre compte ils ne faisoient rien que de conforme aux Loix; les plus grands Conquerants & les plus illustres restaurateurs de la République n'en avoient point été dispensés : si l'Africain se sentoit innocent de peculat, il me semble qu'il y eût eu plus de grandeur à s'assujettir aux Loix, qu'à donner, en les violant, un exemple que son merite extraordinaire & sa grande autorité, rendoit doublement dangereux.

Reflexion de l'Auteur.

Scipion le sentit bien lui-même. Craignant

* Le Senat blâma hautement les Tribuns d'avoir voulu signaler leur zele aux dépens du Liberateur de la Patrie. Il faut pourtant en excepter le genereux SEMPRONIUS GRACCHUS, qui quoiqu'ennemi de Scipion ne voulut pas entrer dans ce complot d'ingratitude, & harangua fortement le Peuple & les Tribuns en faveur de Scipion. Tit. Liv. L. XXXVIII. C. 53.

gnant que Rome ne fût la victime des factions qui se formoient à son occasion, il prit le parti de la retraite. Seneque a regardé cet exil * volontaire de Scipion, comme le plus bel endroit de sa vie. *Je l'estime plus*, disoit-il, *par sa moderation & par son amour pour la patrie que par toutes ses conquêtes. Il n'y avoit plus de milieu. Il falloit bannir de Rome ou Scipion ou la Liberté. Il choisit genereusement le premier parti, plus admirable quand il quitte sa Patrie que quand il la défend.* Le sentiment le plus général est qu'il mourut au lieu de sa retraite, où Seneque croyoit avoir vu son tombeau. † Tite Live dit la même chose, mais il ajoute qu'il avoit un Mausolée & des statues à Rome. Il est surprenant qu'on ne sache point en quelle année mourut un si grand Heros. Epist. 86.

DES-

* Il se retira à *Linterne* ancienne ville de la Campanie, dont Seneque a fait la description.

† Quand on a travaillé à ce morceau, on n'avoit pas encore vu la belle *Histoire des Revolutions de la Republique Romaine, par Monsieur l'Abbé de Vertot*. C'est une des plus engageantes lectures qu'on puisse faire.

Pogg. Op. p. 297.

DESCRIPTION DES BAINS DE BADE.

Pogge étant au Concile de Constance alla aux bains de Bade pour y rétablir sa santé. Il fait une agréable peinture de ces bains dans une Lettre qu'il écrivit de là à son ami Nicolas Nicoli. Quoiqu'ils soient connus, sur tout en Allemagne, on ne sera peut-être pas fâché de savoir l'état où ils étoient au commencement du XV. Siècle. Ils étoient dans un village (a) situé sur une riviére qui se jette dans le Rhin à environ 500. pas de Bade. Au milieu du Village il y avoit une très-grande place entourée de bâtiments magnifiques dont chacun avoit son bain particulier. Il y avoit en tout 30. bains entre lesquels il y en avoit deux publics, où le Peuple de l'un & de l'autre sexe se baignoit tout à découvert. Celui des femmes n'étoit séparé de celui des hommes que par une espece de chaussée qui ne déroboit point la vuë, & n'empêchoit point la communication. Pogge dit qu'en voyant tant de nuditez, il croyoit être aux Jeux *Floraux* de Rome, dont

(a) *Thuregum.*

Qui-

Ovide (a), & après lui *Lactance* (b), nous ont si bien représenté la licence, & l'éfronterie.

(a) Ovid. Fast. L. V. vers. 327.
(b) Lact. p. m. 84.

Il y avoit un peu plus de bienséance, & d'honnêteté dans les bains des particuliers. Les femmes y étoient separées des hommes par une cloison de planche où l'on avoit pratiqué plusieurs fenêtres pour faciliter la conversation, & le commerce, qui pour l'ordinaire étoit libre jusqu'au libertinage. Comme au dessus de ces bains il y avoit des promenoirs d'où l'on pouvoit voir tout ce qui se passoit, Pogge se donnoit souvent le régal de les visiter tous. Il lui sembloit alors qu'on l'avoit transporté dans la République de Platon, où tout devoit être commun. J'admirois, disoit-il, la simplicité, la facilité, & l'indulgence de leurs mœurs. Quelque liberté qu'on s'y donne tout est pris en bonne part, & personne n'y entend finesse. La Jalousie n'est pas moins releguée de ces lieux que la Modestie, & les maris y sont les meilleures gens du monde.

Pogge n'oublie aucun des divertissemens que l'on prenoit à Bade pendant les Bains, comme la Musique, la Danse, les Collations, les Promenades, & tou-

tes ſortes de Jeux, où l'innocence, & la pudeur étoient ſouvent bleſſées impunément. En un mot, ſi le bonheur conſiſtoit dans la volupté, il prétend qu'il ne manquoit rien là pour la rendre complète. La joye y étoit un devoir, la triſteſſe une eſpéce de crime, tout n'y reſpiroit que l'enjoüement. La variété des amuſemens & la diverſité des caractéres y conſpiroient à l'envi à en chaſſer le ſérieux, & l'ennui. Il y a beaucoup d'apparence que la joye, & le plaiſir contribuoient autant à la ſanté que la vertu des eaux, quoi que Pogge l'exalte infiniment. Il leur en attribue ſur tout une merveilleuſe contre la ſtérilité.

On eût dit que c'étoit un rendez-vous général que la Volupté donnoit tous les ans, à ſes partiſans. Auſſi pluſieurs gens y venoient-ils, moins pour prendre les bains, que pour profiter de cette occaſion de ſe divertir. La ſanté n'étoit que le prétexte, le plaiſir étoit le veritable motif, & le privilége des bains étoit le voile de quantitez d'intrigues qui n'auroient pû réüſſir en d'autres occaſions. Il ſembloit même que les Eccleſiaſtiques Seculiers, & Réguliers

n'al-

n'allassent là que pour se dédommager des austéritez de leur état, en portant la licence plus loin que les autres. On en voyoit qui se baignoient avec les femmes, vêtus, & coiffez d'une maniére efféminée, sans aucun respect pour leur caractere.

Ce qu'il y avoit de plus charmant, c'est que parmi une si grande multitude de gens de toutes sortes, il ne se trouvoit jamais un *Rabat-joye* ni un *Trouble-fête*. On y vivoit dans une parfaite union. On n'y entendoit parler ni de querelles, ni de batteries, & on n'y disputoit que de politesse. La médisance y étoit inconnue aussi bien que la jalousie. C'est un plaisir (dit Pogge,) de voir ces bonnes gens, vivre au jour la journée, dans une tranquilité profonde; sans avarice, & sans ambition *. En cela bien differens de nous autres Italiens qui nous rendons misérables toute notre vie, par notre humeur inquiete, & notre insatiable avidité, de biens, & de gloire.

MAXI-

* Il faut qu'il y ait beaucoup de Rhetorique, & d'exagération dans cette peinture, ou que les mœurs ayant bien changé depuis 300. ans.

MAXIMES SUR DIVERS SUJETS TIRE'ES EN PARTIE DES OEUVRES DE POGGE.

Les regrets inutiles ſont indignes d'un homme ſage. Quand nos maux ſont ſans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion que de les aigrir par des plaintes infructueuſes. La Nature ſe montre déja d'elle-même aſſez rigoureuſe envers nous, ſans nous exciter à en reſſentir plus vivement les diſgraces (a).

(a) Pogg. Op. De miſer. hum. p. 90. Edit. Baſil.

Les Societez ſe renouvellent tous les jours. De nouveaux venus rempliſſent les brêches que font la mort, l'abſence, & l'éloignement. Il y a pourtant des Sociétez qui ne ſe retrouvent point. Pour former une Societé dont on puiſſe être content, il faut un aſſemblage de qualitez qui ſont répanduës dans le monde; mais qui ſouvent ne ſe trouvent réunies qu'une fois en la vie.

Que ſont devenus, diſoit là-deſſus Pogge (b), que ſont devenus *les Collutius Salutatus*, *les Laurents de Medicis*, *les Nicolas Nicoli*, *les Robert Rufus* &c. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe faire les mêmes regrets.

(b) Baluz. Miſcell. T. III. p. 250.

Il

Il n'y a rien de plus facile que de flatter, rien de plus rare que de pouvoir donner une louange légitime (a). Lucien disoit que la nature l'avoit formé aussi capable de louer que de blâmer, mais que les vices des hommes lui avoient tellement fait oublier le talent de la loüange qu'il ne savoit plus que blâmer, & medire.

(a) Pogg. De infelic. Princip. p. 305.

Si l'on met en parallele les maux que les louanges & la satyre peuvent causer dans le monde, les louanges en auront la meilleure part. Il peut arriver qu'on se corrige par la satyre, mais il n'arrive presque jamais que la louange ne gâte pas.

La mort est naturellement un objet lugubre. Mais la plûpart des hommes font un si mauvais usage de la vie, tant par rapport à eux-mêmes, que par rapport à la Sociëté, qu'il y a lieu de douter, quand ils meurent, s'il n'y a pas plus de gain, que de perte à leur mort (b).

(a) Orat. funebr. Laur. de Medicis. p. 278.

Il ne doit point y avoir de perte plus sénsible que celle des amis. Nos peres, & nos enfans sont tels que la nature nous les a donnez, quelquefois bons, mais souvent si mauvais que quand on les perd, il n'y a point de vertu plus aisée

à

à pratiquer que la soumission à la Providence. Nos amis sont de notre choix, & tellement notre ouvrage qu'il semble que la mort en nous les ôtant nous ôte à nous-mêmes. On trouve réünis dans un veritable ami tous les caractères, & les bons offices qu'on peut attendre d'un Pere, d'un Frere, en un mot de tout ce qui nous interesse, ce qui nous lie, & tout ce qui nous fait plaisir dans la vie.

Ibid. p. 343. La mort ne doit paroître fâcheuse qu'à ceux dont la vie a ressemblé à la mort (a).

(a) Baluz. Miscell. T. III. p. 252.

Les Loix ne sont que des remedes palliatifs. Elles n'ôtent point la source du mal, elles ne font qu'en arrêter le cours, & en suspendre la cause. Ce sont des digues à la verité fort necessaires, mais elles ne tiennent pas contre une grande inondation.

C'est en vain qu'on déclame contre les préjugez, on ne les arrachera jamais de l'esprit & du cœur. Il est aussi malaisé de guérir un homme de ses préjugez que de le guérir de la bile, du flegme, ou du sang qui domine dans son tempérament. C'est là la source ordinaire des prejugez. Quand le tempe-

perament n'en fourniroit pas, l'éducation y mettroit bon ordre. Pour n'avoir point de préjugez il nous faudroit pour maîtres, & pour précepteurs des Anges, ou des hommes tombez des nuës, ou qui n'eussent jamais eu aucun commerce avec la Nature, & la Societé humaine. Ceux qui se plaignent le plus tragiquement des préjugez y sont souvent eux-mêmes les plus sujets. Personne ne leur a fait plus rude guerre que *Des Cartes*, mais son systême en est un assemblage. Le Genre humain est un malade incurable. Il faut se borner à prendre soin de ce qui donne encore quelque signe de vie, & quelque espoir de convalescence.

Il en est à peu près de la corruption humaine comme du mouvement dans la nature. Il se conserve toujours dans la nature un certain degré de mouvement qui ne change que par les différentes déterminations. Il en est de même de la corruption du Genre humain. Dire que le monde va toujours en empirant, c'est une déclamation qui n'est pas à l'épreuve d'un examen Historique de tous les siècles. Ce sont des plaintes tragiques qui peuvent être écoutées dans

les grandes irruptions de la méchanceté humaine; sur tout quand on les exprime en aussi beaux vers que l'a fait Horace (a).

(a) Livre III. Ode VI.

Il n'est rien qui ne se démente:
La Vertu même se détruit;
Le Vice seul dure, & s'augmente,
Et chaque Age nous en instruit.
A peine à nos peres coupables
Nos ayeux sont-ils comparables:
En crimes nous les passons tous;
Et ceux qui de nous doivent naître
Par leurs forfaits feront connoître
Qu'on peut aller plus loin que nous.

C'est la paraphrase que Mr. l'Abbé Pellegrin a fait de ces quatre vers d'Horace:

Damnosa quid non imminuit Dies?
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Tous ces grands mots de *Fortune*, de *Sort*, d'*Etoile*, de *Destinée*, de *Fatalité* ont été d'abord inventez par l'Ignorance humaine. Les hommes ne pouvant rendre raison de certains événemens

miens ont imité les Philoſophes qui ont l'art de cacher leur ignorance, ſur certains ſecrets de la Nature; ſous les beaux mots de *Sympathie*, & d'*Antipathie*. Tout de même dans la Morale, plutôt que d'avouer ſon ignorance, on a cherché dans l'*Etoile*, & dans la *Deſtinée* la cauſe vague de mille événemens qui arrivent par des reſſorts ſecrets, où le *Hazard*, & l'Etoile n'ont nulle part. Enſuite les Poëtes, & les Orateurs ont adopté ces mêmes cauſes chimériques, pour donner du merveilleux à leurs Ouvrages, & l'Hiſtoire même deſtinée à déveloper les raiſons, & les motifs des actions des hommes n'a pû échaper à ce langage trompeur. Enfin la méchanceté humaine s'y eſt refugiée comme dans un azyle ſacré pour ſe mettre à couvert du blâme inſeparable de la mauvaiſe conduite. Les hommes ont attribué leurs foibleſſes, leurs fautes, leurs mauvais ſuccès, leurs crimes, leurs forfaits, & toutes les productions de leur méchanceté, à des cauſes myſterieuſes, pour leur concilier du reſpect. La mediſance, & l'envie, d'autre côté, ont voulu diminuer ſous ces noms la gloire des vertus, des belles actions, & des heu-

reux ſuccès des grands hommes. On ſe conſole de ne les pouvoir atteindre à la faveur du *Deſtin*, & de *l'Etoile* qui favoriſe l'un, & traverſe l'autre aveuglément.

C'eſt une vanité bien mal entenduë que de ne pas vouloir renoncer à certains titres, & à certaines apparences, pour avoir les choſes mêmes. Les Empereurs Romains en renonçant au titre de *Roi* rendirent leur puiſſance plus abſolue que ne l'avoit été celle des Rois même. Rien ne rendit *Auguſte* plus maître dans Rome que le deſir qu'il montra de ſe vouloir décharger des affaires de l'Empire.

Les malheurs & les mauvais ſuccès de la plûpart des hommes ne viennent pas tant de ce qu'ils manquent de pouvoir, de lumiéres, & de liberté, que de ce qu'ils ne ſont pas aſſez maîtres d'eux-mêmes, pour bien uſer de leur liberté, de leurs lumiéres, & de leur pouvoir. Remplis de faſte, & d'oſtentation ils ont rarement ſur eux-mêmes cet Empire délicat qui conſiſte à ne pas toujours montrer tout ce que l'on peut, & tout ce que l'on ſait. Quand en effet

on

on a le pouvoir en main, il est beau, il est grand quelquefois d'agir comme si l'on étoit foible, de reserver l'exercice de son pouvoir pour la necessité, & de savoir s'élever au dessus du commun en se confondant avec lui par condescendance, & par une suppression modeste de sa supériorité.

La vraye liberté c'est d'être maître de l'exercice de sa liberté. Ce n'est pas être libre que de vouloir toujours se servir de sa liberté, c'est en être l'esclave.

Marc Aurêle Antonin avoit raison de dire que la Cour étoit sa Marâtre, & la Philosophie sa mere. Il n'y a point de païs plus sterile en bonnes choses, & plus fécond en riens que la Cour. Encore y vend-on ces riens bien cher. Il faut s'y contraindre, dissimuler, flatter, & mentir. Un honnête homme donneroit tout son bien pour se racheter de cette cruelle necessité.

Il y a une misére imperceptible attachée à la Nature humaine, c'est que nous ne saurions presque jamais arriver à rien de grand qui n'ait sa source dans

quelqu'endroit humiliant. La plûpart de ceux qui réussissent en quelque genre que ce soit ont presque toujours quelque chose de dérangé dans l'imagination. Les grands traits de l'Eloquence, & les coups hardis du pinceau sont des éspéces d'accès. L'Heroïsme lui-même est aux confins de la Folie. La plûpart des grands Conquérants sont des *Orestes*, & des *Atrées*. La fureur est leur Genie.

Il ne faut pas que les Auteurs, même les plus originaux, se flatent de l'être tout-à-fait. Nos idées & nos connoissances sont acquises, ou s'il y en a qui naissent avec nous, il faut que l'éducation, la lecture, l'instruction, l'experience & la réflexion les dévelopent. Il y a dans notre tête un magasin ramassé de divers endroits, plus ou moins grand, selon les divers caracteres & la differente éducation des hommes. Comme chaque idée n'a point son étiquette, l'amour propre se prévaut des mauvais offices de notre memoire pour nous donner la gloire de l'invention. Notre esprit subsiste imperceptiblement du bien d'autrui, & il se repaît du plaisir secret de le regarder comme son propre

bien, comme il le devient en effet, quand on l'a legitimement acquis. Il y a cette difference entre les Auteurs originaux & les plagiaires, c'est que les pensées & les ouvrages des premiers sont des conquêtes de leur esprit, au lieu que ceux des autres sont des larcins secrets, dont ils sont redevables à leur memoire ou à leur plume.

* C'est un plaisir commun de faire plaisir à ses amis; C'en est un plus rare & plus délicat de faire plaisir à ceux que nous n'aimons pas, & dont nous ne sommes pas aimez.

Tout est à vendre hormis le bon esprit, & je croi que s'il étoit à vendre, il ne trouveroit point d'acheteurs, tant il y a peu de gens qui se connoissent à cette marchandise.

Ciceron disoit, que ceux qui composent sans communiquer leurs ouvrages au Public, ou au moins à leurs amis, ressemblent aux gourmands, qui T. VIII. p. 3170.

* Cette Maxime est en Latin dans le Menagiana. T. IV. p. 222. On y a seulement ajouté la fin.

qui mangent ſeuls leurs bons morceaux.

Ibid. p. 3217. Le même Ancien diſoit qu'il n'aimoit point à écrire des choſes, que les ignorans n'entendent pas & dont les Savans ne ſe ſoucient gueres. Un Sermon rempli d'érudition de cabinet eſt un mauvais Sermon. Le peuple n'y entre point parce qu'il n'y entend rien, ou s'il admire, c'eſt préciſement parce qu'il n'entend pas. Les Savans d'autre côté qui vont au Sermon dans une autre vuë, trouvent cela très-mal placé. Ils aiment à puiſer dans les ſources & non dans une érudition poſtiche.

Maxime de Tyr Philoſophe Platonicien diſoit qu'un homme pieux eſt ami de la Divinité, & qu'un ſuperſtitieux en eſt comme l'adulateur.

Il n'y a rien de plus dangereux que de donner entrée dans ſon eſprit à une ſeule abſurdité. C'eſt une hydre à cent têtes. A lire la plupart des Livres ſpéculatifs, ſur tout des Livres de Syſteme, & en particulier certains Syſtemes de Théologie, on diroit que l'Eſprit hu-

main

main est fait au rebours de la Raison, que l'absurdité est sa nature, & la Raison ses écarts.

Il faut goûter de la Philosophie, mais il ne faut pas s'en gorger. C'est un bon mot d'Ennius.

Quand on compare les progrès de la Philosophie depuis qu'on a commencé à philosopher on trouve bien que les Modernes ont l'esprit plus philosophique que ne l'avoient les Anciens, qu'ils ont plus avancé dans l'Art de raisonner, qu'ils se font des Systêmes mieux liez; mais on ne trouve pas qu'ils ayent fait plus de progrès dans la connoissance des causes naturelles de toutes choses & dans la solution des grandes difficultez. Dès le tems de Chrysippe, qu'Aulugelle qualifie de Prince de la Philosophie Stoïcienne, il y avoit des gens qui nioient une Providence, à cause du mélange de biens & de maux qui se trouve dans le Monde, & qui soutenoient qu'il pourroit n'y avoir eu que des biens, sans aucuns maux de quelque espece que ce soit. Chrysippe, qui tenoit pour la Providence, traitoit ce langage d'imperti-

tinence *. *On ne connoîtroit point*, disoit-il, *la Justice, s'il n'y avoit de l'injustice; ni la Verité sans le mensonge*, & ainsi du reste. Cela ne satisfait point. Nous nous passerions bien des plaisirs & des connoissances que peut donner l'opposition du bien & du mal; mais nous ne saurions nous passer d'être heureux, & nous le serions s'il n'y avoit point d'injustices, point de fraudes, point de douleurs &c. Il faut donc chercher quelque autre raison, pour justifier la Providence, sur le sujet du mal moral & du mal physique, & on ne l'a pas encore trouvée, au moins dans la Philosophie. Chrysippe disoit à l'égard des douleurs ou des maux physiques, que le dessein de l'Auteur de la Nature n'avoit pas été que les hommes fussent sujets aux douleurs & aux maladies, mais que cela étoit arrivé en conséquence des Loix qu'il avoit établies dans la nature. Les *Mallebranches* & les *Theodicées* n'ont pas été plus avant là-dessus que Chrysippe, mais ils ne satisferont point les *Bayles* de notre Siècle. Ils répondront que l'Etre tout puissant, tout sage, &

* *Nihil imperitius, nihil insubidius.* Agell. VI. 1.

& tout bon pouvoit établir des Loix qui n'entraînassent aucun mal après elles. Il vaut donc mieux nous taire & nous humilier dans le sentiment de notre ignorance, & des étroites bornes de notre Esprit, que de hazarder des réponses qui attirent des objections plus embarassantes que celle à laquelle on prétend répondre.

Il y a de la justice à donner à un pauvre qui est homme de bien, mais l'humanité veut qu'on donne aussi aux pauvres les plus indignes, & à ceux même qui n'ont de l'homme que la figure. Il se présenta un jour à Herode celebre Philosophe d'Athenes, un pauvre en habit de Philosophe, avec une longue barbe & un manteau déguenillé, coureur de profession, franc vaurien, pilier de cabarets & d'autres lieux semblables. Herode lui fit donner de l'argent pour avoir du pain pendant un mois. *Tel qu'il est*, dit-il, *ne laissons pas de lui donner quelque chose, parce que nous sommes hommes, & non parce qu'il l'est* *.

Mu-

* *Demus huic aliquid aris, cuicuimodi est; tanquam homines, non tanquam homini.* Agell. L. IX. C. 2.

Musonius autre Philosophe plus ancien qu'Herode Atticus donna un jour mille écus à un gueux qui faisoit aussi le Philosophe, & à peu près du même caractere que le précedent. Comme on representoit à Musonius que c'étoit un fripon & un garnement qui ne meritoit pas qu'on lui donnât rien de bon ; *C'est pour cela*, dit-il en riant, *qu'il ne merite que de l'argent* †.

On n'aime pas la retraite interieure parce qu'elle donne à l'amour propre un spectacle trop desagréable. C'est ce que Plutarque a exprimé admirablement en ces mots. *La plûpart des gens n'ont pas le courage de rentrer en eux-mêmes pour examiner leur propre conduite ; c'est pour eux un objet trop mortifiant. L'ame toute pleine de vices a horreur d'elle-même, & saisie de frayeur de ce qu'elle y voit elle s'échappe au dehors & se jette sur les défauts d'autrui, nourrissant ainsi sa propre corruption.*

On peut dire de l'amitié, ce qu'un bel

† ἄξιος οὖν ἐστὶν ἀργυρίου. Agel. ub. sup.

bel Esprit de nos jours a dit de l'amour; c'est qu'elle ressemble aux Esprits; tout le monde en parle, & personne n'en a jamais vû. On s'est de tout tems piqué d'être ami; mais les exemples d'une amitié à toute épreuve sont très-rares. Chilon l'un des sept Sages de Grece fut agité en mourant d'un grand scrupule de conscience. C'est qu'ayant à juger un de ses amis, & convaincu en secret qu'il meritoit la mort, il persuada à ses Collegues d'absoudre le criminel, préférant l'amitié à la justice. Le Philosophe Periclès auroit levé son scrupule, car il soutenoit qu'en toutes choses, excepté la Religion, l'amitié devoit prévaloir à la justice; *Jusqu'aux Autels*, disoit-il. Ciceron * juge, que quand il s'agit de conserver la vie & la reputation d'un ami, on peut se relâcher de la rigueur des Loix en sa faveur, pourvu qu'il ne s'agisse pas de l'interêt de la Patrie, à qui il faut sacrifier l'amitié, & qu'il n'en réjaillisse pas sur nous un trop grand deshonneur *.

Agell. L. I. C. 3.

* *Contra patriam arma pro amico sumenda non sunt.* Cic. de Amic. T. X. Opp. p. 4143.

neur *. Theophraste avoit fait un Traité de l'Amitié qui est perdu, & que Ciceron avoit bien lû. Ce Philosophe disoit, que dans ces occasions il faut peser & calculer. Que si pour procurer un grand avantage à un ami, il n'en coûtoit qu'une legére atteinte à notre réputation, l'amitié le devoit emporter sur l'amour propre; mais que toutes choses égales la réputation doit aller devant l'amitié.

C'étoit un bon mot que celui du Philosophe Musonius. Quand un Philosophe, disoit-il, enseigne la Vertu, & parle contre le Vice, si son Auditoire lui applaudit de la voix ou du geste, il faut compter que c'est un charlatan & non un Philosophe qui parle. L'esprit n'a pas la liberté d'admirer quand le cœur est touché de la honte & de l'horreur du vice. D'ailleurs les paroles ne sont pas l'effet naturel de l'admiration, c'est plutôt le silence.

Jamais la fortune ne nous est plus favorable que quand elle se demasque, &

* *Modo ne summa turpitudo sequatur.* Ibid.

& qu'elle découvre sa propre inconstance. Il y a des disgraces qui vaudroient mieux que la plus éclatante prosperité; si les hommes connoissoient le prix de la liberté. C'est par ce motif que Pogge consoloit *Cosme de Medicis* de son exil à Venise.

Il entre quelquefois dans l'ame des plus méchants hommes des scrupules qui semblent n'y naître qu'en dérision de la Vertu. Tibere remplissoit Rome de massacres pendant qu'il défendoit severement de violer la sepulture des morts.

FIN *de la seconde Partie & du Tome I.*











